
Henriette Bernier

Le choix de Pauline

Roman

Henriette Bernier

LE CHOIX DE PAULINE

Roman

Production Jeannine Balland
Romans Terre de France



OceanofPDF.com

Sommaire

[Couverture](#)

[Page de titre](#)

[Sommaire](#)

[Page de copyright](#)

[Du même auteur](#)

[Dédicace](#)

[PREMIÈRE PARTIE](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[DEUXIÈME PARTIE](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[TROISIÈME PARTIE](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[QUATRIÈME PARTIE](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[CINQUIÈME PARTIE](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Chapitre 27](#)

[Remerciements](#)

[*OceanofPDF.com*](#)

© Presses de la Cité, un département de , 2007
EAN 978-2-258-08615-9

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Le Roi Basil, Buchet-Chastel, 1991

La Folle aux chats, Pierron, 1992

Une femme empêchée, Belfond, 1994, réédition Pierron, 1999, et France Loisirs. Prix Erckmann-Chatrian. Prix Sully-Olivier-de-Serres. Adapté pour la télévision en 1997 (La Femme du veuf)

L'Oreille de nacre, Anne Carrière, 1996

Amours d'automne, Anne Carrière, 1997, et GLM

La Faute de Claire, Anne Carrière, 1999, et GLM. Prix des conseils généraux de Lorraine

Leocadia, Pierron, 2000

Stella, Pierron, 2001

L'Enfant de l'autre, Presses de la Cité, 2004, et GLM

L'Or blanc des pâturages, Presses de la Cité, 2005, et GLM

L'Enfant de la dernière chance, Presses de la Cité, 2006, et GLM

OceanofPDF.com

A Pauline, à ses
vingt ans pleins de promesses

OceanofPDF.com

PREMIÈRE PARTIE

OceanofPDF.com

Comme tous les matins, Justine Blanpain faisait ce qu'elle appelait la « tournée de ses fleurs » quand elle entendit la sonnette du facteur. Dans ce quartier de Lérrouville où vivaient bon nombre de retraités et de veuves, il se savait attendu. A ceux qui étaient abonnés au journal quotidien, il apportait de quoi meubler l'essentiel de leur temps. Il y avait parfois aussi des lettres, ou alors des « papiers », documents administratifs encore fréquents en cette période d'après-guerre où il restait bien des problèmes à régler. Pour ceux auxquels il n'avait rien à remettre, son passage marquait simplement une étape du jour.

Le fait d'être attendu lui simplifiait la tâche. Il lui suffisait de faire tinter la sonnette de son vélo pour que s'ouvrent ou s'entrouvrent les portes et les fenêtres des maisons situées juste en bordure de la rue, pour que vienne jusqu'à lui, quand il y avait une cour ou un jardin, un bonhomme appuyé sur sa canne, ou une femme en train d'essuyer ses mains à son tablier, ou encore un enfant – il y en avait tout de même quelques-uns. Il n'entrait que s'il devait faire signer le destinataire d'une lettre recommandée, d'un mandat ou d'une pension. Ou, si on l'y invitait, pour une petite goutte prise en vitesse sur le coin d'une table de cuisine.

Les fleurs de Justine Blanpain faisaient l'admiration du voisinage. Toutes ses fenêtres en étaient garnies, ainsi que le pourtour de sa petite maison ; dans le jardin, elles se mêlaient aux semis et aux plantations de légumes. Chaque matin, à l'heure du facteur ou à peu près, elle leur rendait sa visite matinale et vérifiait qu'elles étaient au mieux de leur beauté.

Elle s'avança vers le petit portail.

Les maisons étaient si proches l'une de l'autre, même celles qui n'étaient pas mitoyennes, que le facteur parcourait la rue à pied en guidant son vélo d'une main. A son flanc battait sa sacoche, où il puisait de l'autre main.

— Bonjour, madame Blanpain ! Tenez, voilà pour vous, L'Echo de la mode, c'est le jour.

Il ajouta, un ton en dessous :

— Plus une lettre pour votre fille.

Il savait, l'ayant remarqué en préparant sa tournée, que l'enveloppe adressée à madame Pauline Ferraut venait de Paris, et portait le sceau du ministère des Anciens Combattants. Ce que constata Justine au premier coup d'œil. Souvent, quand il apportait des lettres du type de celle qu'il venait de donner à madame Blanpain, des lettres importantes, les destinataires lui faisaient quelques révélations sur leur contenu, supposé ou attendu. Il ne questionnait jamais, bien sûr, mais il écoutait ce qu'on lui confiait avec un air de circonstance, au plus quelques mots de compassion, d'encouragement, d'espoir, d'approbation, selon les cas. Depuis la fin de la guerre, en mai 1945, il en avait distribué, de ces lettres porteuses de drames, d'angoisses, de difficultés. De méchanceté aussi... des séquelles de dénonciations, des jalousies mal digérées, des insultes... Plus quelques bonnes nouvelles, tout de même.

Il attendit donc un instant avant de reprendre le cours de sa tournée. Mais Justine Blanpain, ce matin-là, ne semblait pas d'humeur à lui faire la moindre confidence. Elle le remercia sèchement. Alors, après un bref salut, il poussa son vélo vers la maison suivante.

Justine s'était arrêtée dans la petite allée du jardin, et regardait en hochant la tête la lettre qu'elle tenait à la main.

Pauline, qui l'avait vue par la fenêtre, venait à sa rencontre.

— Tiens, tu en auras fini d'attendre, la voilà ta lettre !

Le ton se voulait brusque, mais il ne l'était qu'à moitié, mêlé de peine.

Pauline prit l'enveloppe. Elle ne l'ouvrit qu'une fois rentrée dans la cuisine, assise à la table. Justine avait posé L'Echo de la mode sur le buffet et se lavait les mains à l'évier.

— Alors ? demanda-t-elle en se rapprochant de sa fille.

— Alors on m'informe que ma demande a été agréée et transmise à la direction régionale de la SNCF pour une prochaine affectation.

— Eh bien, tu es contente, tu vas t'en aller, faire ta vie, t'assumer, comme tu dis ! Espérons que tu n'auras pas à le regretter.

— Maman, s'il te plaît, ne recommence pas.

Pauline se tourna vers sa mère, lui prit la main, la regarda en hochant la tête, comme pour la gronder, mais avec un sourire plein de tendresse. Pour ne pas s'émouvoir et capituler, Justine se dégagea. Elle sortit en poussant un profond soupir et retourna à ses fleurs.

Juliette revenait de la boulangerie, se retenant de courir car elle tenait à pleines mains un beau pain rond tout enfariné sur lequel la boulangère avait posé le « trait¹ ». Au fond du jardin, sa grand-mère, tournée vers son beau rosier buisson, semblait le contempler. Entendit-elle ou non les pas de la fillette sur le gravier de l'allée ? Toujours est-il qu'elle ne se retourna pas. Ainsi, les larmes qu'elle essuyait d'un revers de main échapperaient à la petite. Juliette entra dans la cuisine, vit sa mère, et devant elle la fameuse lettre. Elle posa le pain sur la table et s'approcha.

— Maman ! Je le savais ! Le facteur est entré à la boulangerie, il l'a dit à madame Michel : « La Pauline Blanpain, elle a reçu une lettre de Paris, des Anciens Combattants ! »

C'était une habitude, pour désigner les femmes originaires du village, de continuer à employer leur nom de jeune fille. A plus forte raison pour Pauline, puisqu'elle était revenue vivre chez sa mère.

— Alors, maman ?

— Ma demande est acceptée, ma chérie.

— On va partir quand, maman, et où ?

— Ce n'est pas décidé encore, mais nous l'apprendrons bientôt.

— Mémé le sait ?

Pauline fit signe que oui avec une moue qui n'étonna pas la gamine. Sans avoir assisté à toutes leurs discussions, elle savait que sa mère et sa grand-mère n'étaient pas d'accord sur le projet dont l'arrivée de la fameuse lettre faisait pressentir la réalisation.

Justine avait séché ses yeux et décidé de faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Quand elle rentra, la lettre avait disparu, mais le pain était encore sur la table. Elle gronda Juliette pour cette négligence afin de donner le change, de laisser croire qu'elle avait digéré le coup de la lettre, dont il ne fut plus question, dans l'attente de la suite.

Trois semaines plus tard, le facteur remit à Pauline, cette fois en mains propres, un second courrier, à l'en-tête de la SNCF, qu'elle ouvrit en présence de Justine et de Juliette.

— Fauville, annonça-t-elle. Je suis nommée chef de halte à Fauville.

— Tu sais où c'est, maman ?

— Pas très bien, au nord de Verdun, je crois.

— Et toi, mémé, tu connais ?

— De nom seulement. Ton grand-père en parlait parfois. Il y a longtemps, il a connu à la guerre un gars qui était de là-bas.

— Décroche donc le calendrier, Juliette, dit Pauline, mémé va chercher et te montrer.

Sur la carte de la Meuse le doigt de Justine suivit le cours du fleuve jusqu'à Verdun, et un peu plus haut.

— Tiens, c'est là. Fauville. Au moins, vous serez dans un village, et non pas isolées en rase campagne, comme le sont beaucoup de gardes-barrières.

Pauline poursuivait la lecture de son courrier.

— Ah, fit-elle, je dois être là-bas pour le 1^{er} septembre, date à laquelle le chef de district viendra procéder à mon installation.

Un crissement de gravier puis un bruit de ferraille leur firent tourner la tête. C'était Benoît, qui avait laissé tomber sa trottinette au lieu de la ranger soigneusement contre le mur. Cette habitude contrariait Justine plus encore que le pain oublié sur la table, et valait à chaque fois au gamin une remontrance de sa grand-mère. Mais ce matin-là elle n'eut pas le cœur de le gronder.

Elle s'en prit aux auteurs de la lettre.

— « Ils » ont mis des mois à examiner ta demande et maintenant « ils » te donnent à peine quinze jours pour te préparer ! Tu avoueras, ma fille, que ces gens-là ne respectent guère le pauvre monde !

¹. Morceau de pain rajouté à la pesée par la boulangère pour faire le juste poids.

2

Justine et Pauline, la mère et la fille, étaient veuves toutes les deux.

Henri Blanpain était cheminot. Pas roulant. « Accrocheur » à la gare de Lérrouville, sorte de plaque tournante où s'effectuaient la correspondance de plusieurs lignes pour les voyageurs et le triage de nombreux trains de marchandises.

Il avait survécu à la terrible guerre de 1914-1918, pour laquelle il avait été mobilisé alors qu'il venait à peine d'achever son service militaire et d'épouser Justine. Il avait fait plus que survivre, il en était revenu indemne, ce qu'il considérait comme une chance extraordinaire. Il en remerciait inlassablement le sort par son amour de la vie qui lui avait été laissée et le partage qu'il savait en faire. Avec ses compagnons de travail. Avec sa famille. Sa femme, ses deux enfants, Pauline et Louis, conçus la première à la faveur d'une permission, le second à celle de l'armistice.

Chez les Blanpain, la vie était simple, mais chaleureuse et gaie. Jusqu'à ce jour tragique d'octobre 1934 où, à la suite d'une défaillance technique, Henri fut quasiment broyé entre deux wagons. Un accident rarissime qui frappa d'autant plus les esprits que la victime était un homme aimé de tous, réputé pour son sérieux et sa prudence.

Veuve au plus bel âge de la vie d'une femme, à la quarantaine, Justine sut se montrer digne et courageuse. Elle était d'origine paysanne et possédait, en plus de sa modeste maison, quelques lopins de terre hérités de ses parents, qu'elle louait à ses frères. Ils les lui achetèrent pour qu'à sa pension de réversion servie par la Compagnie viennoise s'ajoute la rente d'un petit capital.

Louis n'avait que quinze ans, mais son avenir semblait déjà tracé. Juste après son certificat d'études, il avait passé et réussi le concours d'entrée au centre d'apprentissage des chemins de fer. Son objectif était de devenir un jour mécanicien, c'est-à-dire de conduire l'une de ces grosses locomotives qu'il aimait tant voir à la gare de Lérrouville, avec leur allure

de monstre pacifique, leurs panaches de fumée, leurs coups de sifflet et leur odeur d'huile chaude et de charbon. Mais, à quinze ans, on ne comprend pas la mort d'un père ; la révolte l'emporte sur le chagrin. Pour Louis, le bouc émissaire, ce fut la Compagnie. Il ne serait pas mécanicien, ni rien d'autre en rapport avec les chemins de fer ! Il quitta le centre d'apprentissage, partagea un moment la vie de l'un de ses oncles paysans, le temps que son chagrin et sa colère s'apaisent, au contact de la nature. De retour auprès de Justine, il accepta l'offre d'un menuisier de Commercy de le former au travail du bois.

Pauline avait dix-sept ans, sa peine fut plus intérieure. Elle avait quitté l'école à quatorze ans, comme le faisaient encore la plupart des filles. Ne la jugeant pas spécialement douée, encore qu'elle fût loin d'être sotte, son instituteur ne l'avait pas poussée vers les études. Elle allait seulement, deux fois par semaine, suivre des cours de cuisine, de couture et autres activités ménagères à la Maison familiale de Commercy. Elle s'y rendait à vélo, comme Louis chez le menuisier. C'est en pédalant côte à côte, ces jours-là, que le frère et la sœur évoquaient les souvenirs de leur père, et, comme la route suivait la voie ferrée, elle comprit, à la façon dont il regardait les trains, que Louis regrettait son coup de tête sans vouloir l'avouer.

Au milieu de l'été 1936 – l'été de tous les espoirs, de toutes les audaces, de toutes les folies – Pauline découvrit l'amour. Au mariage de l'une de ses amies, au moment de la formation du cortège, on lui attribua pour cavalier un cousin du marié : Robert Ferraut, un beau garçon, gentil et tellement drôle, un pitre doublé d'un poète, sans le savoir. Cela ne faisait pas spécialement l'affaire de ses parents, qui l'auraient préféré plus sérieux et soucieux de réussite, comme son aîné Sylvain, l'étudiant consciencieux. Les Ferraut se situaient parmi la bourgeoisie un peu étroite d'esprit et bien-pensante de la petite ville de Saint-Mihiel, où le père était premier clerc dans une étude florissante. Bon en dessin, mais nul en sciences, sensible à la poésie, mais allergique à la grammaire, maniant trop facilement l'humour au goût de ses éducateurs, Robert

n'avait obtenu aucun diplôme. Alors, puisqu'il fallait bien faire quelque chose, et qu'à ses yeux aucun métier n'était ni plus ni moins digne qu'un autre, après une courte formation, il devint peintre en bâtiment, mais avec l'envie, souvent, de traduire en couleurs sur les murs les élans de sa jeunesse.

Pauline lui plut. Elle avait le charme de toutes les jeunes filles, la silhouette gracieuse, la fraîcheur. Avec en plus, dans ses yeux clairs, dans son sourire, dans sa manière d'être, un rien de retenue qu'il savait dû à sa situation familiale, mais qui ne suffisait pas à masquer son envie d'être heureuse et de rire comme les autres. Et puis il y avait sa simplicité. La petite robe qu'elle avait cousue elle-même, dans une mousseline vert d'eau, dont la couleur allait si bien avec celle de ses cheveux. La chevelure de Pauline en aurait désespéré plus d'une, au point qu'il arrivait encore à sa mère de se désoler, toujours avec les mêmes mots : « Comment veux-tu être coiffée comme il faut, ma fille, avec des cheveux pareils... » Elle était bouclée et plus on essayait de la discipliner, plus elle frisait ; pire encore, elle était rousse, d'un beau roux flamboyant comme la fourrure d'un écureuil. Alors les chapeaux-cloches à la mode, qui coiffaient si joliment les petites têtes aux cheveux courts, juste crantés sur le devant, ce n'était pas pour elle. Elle avait donc simplement piqué une fleur de tulle dans le fouillis de ses boucles.

Dans les cheveux de Pauline, Robert vit la marque de sa différence, de sa fantaisie, et c'est d'eux qu'il tomba d'abord amoureux.

On devrait se comprendre et s'entendre, pensa-t-il.

Ils s'entendirent si bien qu'ils se marièrent l'année suivante.

Justine trouvait son gendre bien rieur, bien « gamin », disait-elle.

Elle n'était pas la seule à penser et à répéter ce qu'elle avait entendu en son temps, qu'un homme marié se doit d'être posé, calme et réfléchi en toutes circonstances. Une femme aussi, naturellement, mais pour elle c'est une évidence, qui fait partie de sa nature de femme.

Mais elle le découvrait au fond sérieux, et, comme il apparaissait clairement qu'il rendait sa fille heureuse, elle l'aimait bien. Louis l'admirait et lui enviait son aisance dans tous les domaines. Les parents Ferraut virent, dans le mariage de Robert avec la fille d'un simple

cheminot et d'une modeste veuve, la preuve que leur fils s'enracinait dans un milieu qui, pour être respectable, n'en était pas moins différent du leur. Les jeunes mariés s'installèrent à Commercy, où le patron de Robert avait son entreprise, comme celui de Louis.

Quand la guerre éclata à nouveau, et que Robert fut mobilisé, en septembre 1939, Juliette avait un an. Quand il fut fait prisonnier, en 1940, Pauline venait de donner le jour à Benoît. Sa mère lui suggéra de revenir auprès d'elle, elle accepta. Jusqu'à la fin de la guerre et au retour de Robert, convinrent-elles. Et de Louis, qui connaissait le même sort que son beau-frère.

« Ton père est revenu de l'enfer des tranchées, disait Justine, ils reviendront aussi. »

Robert faisait preuve du même optimisme. Dans ses lettres, il jurait à Pauline qu'il reviendrait, pour elle et pour les enfants. Pour eux il tenta, par deux fois, de s'évader du stalag où, par ses plaisanteries et sa détermination, il aidait ses compagnons à tenir. La première fois, après trois jours d'errance, il fut repris. La seconde fois, hélas, il ne fut pas seulement repris, mais aussi fusillé. C'était en 1943. Pauline l'apprit plusieurs mois plus tard, par une lettre qu'un compagnon de son mari, qui avait réussi son évasion, put lui faire parvenir.

Elle resta donc chez sa mère. Quant à la fin de la guerre, s'il était désormais possible de l'entrevoir, elle ne pouvait plus l'attendre qu'avec amertume. Elle ferait partie de celles, si nombreuses, qui auraient le cœur serré le jour où la paix ramènerait les absents.

Ce jour arriva, avec ses scènes de liesse, ses retrouvailles, déchirantes parfois. Avec les larmes des femmes qui avaient peine à reconnaître les maris ou les fils qui leur étaient rendus, et de celles qui ne pouvaient qu'envier leur bonheur tragique.

Louis revint. Dire qu'il n'avait pas souffert aurait été injuste. Il fut parmi ceux qui s'en étaient tirés à moindre mal.

Il ne tarda pas à reprendre son travail, et bientôt choisit de s'installer à Commercy. Les mots furent difficiles à trouver pour exprimer ses raisons. Justine et Pauline comprirent qu'il resterait un fils, un frère, un oncle attentif, mais qu'endosser le rôle de l'homme dans une maison abritant deux veuves et deux enfants sans père lui était affectivement insupportable.

C'était une drôle de situation que celle d'une mère et d'une fille à nouveau réunies par des destins comparables. Justine se reconnaissait moins frappée par le sort que Pauline. Son homme lui était revenu, elle avait encore vécu seize années de bonheur avec lui. Il avait profité de ses enfants. Sa mort les avait choqués, mais, au moins, ils pouvaient se souvenir de lui, mettre un visage sur son nom, savoir ce qu'ils avaient reçu de leur père.

Une fille mariée reste la fille de sa mère, mais l'homme qu'elle a choisi et qu'elle aime prend beaucoup de place, exerce un grand pouvoir, et la mère voit reculer le sien. Si par malheur cette fille perd son mari, la tragédie lui redonne la première place, qu'avec les meilleures intentions du monde elle assume à nouveau. Elle redevient protectrice, conseillère, un peu gouvernante aussi.

Tout l'aspect matériel de la vie, qui paraît dérisoire, mais demeure essentiel, fut épargné à Pauline. La rente de Justine, sa pension reprise en compte par la SNCF qui entre-temps avait englobé la Compagnie, son jardin, son organisation sans faille et son ingéniosité suffisaient à entretenir deux femmes et deux enfants.

Un soir de mars 1946, pourtant, après avoir couché les enfants, Pauline revint s'asseoir dans la cuisine, près de Justine.

« Tu sais, maman, lui dit-elle, que les veuves de guerre peuvent obtenir des emplois réservés. J'ai vu Josette à l'épicerie, elle m'a dit qu'elle avait

demandé une place de buraliste. Alors je suis allée me renseigner à la mairie.

— Pour quoi faire ? demanda naïvement Justine.

— Pour savoir les formalités, à qui s'adresser, et comment. Non seulement je suis veuve de guerre avec deux enfants, mais en plus papa était aux chemins de fer, alors j'ai décidé de demander un emploi de garde-barrière. Le maire m'a dit que j'avais toutes les chances de l'obtenir. Il faut s'adresser d'abord au ministère des Anciens Combattants, à Paris. J'ai l'adresse, ainsi que le dossier à remplir et la liste des papiers à fournir. »

Justine tomba des nues.

« Tu veux partir ? Tu n'es pas bien ici ? »

Pauline entoura de son bras les épaules de sa mère.

« Maman, je suis bien près de toi, je te remercie d'avoir pris soin de moi et des petits.

— Pourquoi, alors ? Parce que je te reprends de temps en temps ? »

Justine, en effet, se permettait volontiers de « reprendre » Pauline : « Ta jupe est trop courte, on voit plus haut que tes genoux... Tes cheveux, on dirait une romanichelle, mets au moins des peignes sur les côtés... »

« Tu sais bien que non, maman, ça ne compte pas.

— Et tes enfants ?

— Maman, c'est à moi de les élever. Et puis, continua-t-elle un peu brusquement, faute de trouver des mots moins directs, je veux vivre ma vie, m'assumer. »

Justine se raidit. Sa voix s'enfla, de saisissement et de colère.

« Vivre ta vie ? T'assumer ? Ça veut dire quoi au juste ? Tu veux être libre pour quoi faire ? Pour te trouver un autre homme ? Tu veux refaire ta vie, c'est ça ?

— Mais non, maman ! Tu ne m'entends donc pas pleurer certains soirs ? J'adorais Robert, jusqu'à ma mort je ne passerai pas un jour sans penser à lui. Je veux seulement faire face à mes responsabilités de femme

et de mère. Ce n'est pas une question de liberté, maman, mais de dignité. Rappelle-toi, quand je suis revenue près de toi, ce n'était pas pour toujours, c'était jusqu'à ce que... Ce n'est pas la fin qu'on espérait, hélas. »

Elle n'alla pas plus loin. Elle ne voulait pas, ne pouvait pas dire une autre pensée profonde, légitime, mais de nature à choquer Justine, à savoir qu'elle ne voulait pas vieillir prématurément, même si elle n'avait pas envie de profiter de sa jeunesse pour « refaire sa vie », comme avait dit sa mère. Celle-ci faisait partie de la génération des veuves qui jugeaient sévèrement celles qui se remettaient en ménage, ne voulant y voir que de la légèreté, alors qu'au fond d'elles-mêmes elles reconnaissaient leur courage et leur droit, et sans doute les enviaient.

Pauline réunit tous les documents nécessaires, constitua son dossier, l'expédia au service compétent. Elle attendit la réponse sans trop manifester d'impatience. Elle s'efforça de préparer ses enfants. Juliette, qui était au physique la réplique de sa mère au même âge, chevelure comprise, lui vouait en plus un amour absolu et adhérait à tout ce qui sortait de sa bouche. Fillette sérieuse et réfléchie déjà, elle écoutait et semblait comprendre les explications de Pauline. Quant à Benoît, il était non seulement plus petit, mais aussi plus vif-argent, il ne vivait que dans l'instant, dans la belle insouciance de la petite enfance. Maman et mémé se chamaillaient parfois ? Maman et Juliette faisaient des messes basses ? Il avait sa trottinette, ses billes, le chat, les lapins, le jardin, la rue...

Justine fit comme si de rien n'était. Réfléchit beaucoup. En arriva à admettre que sa fille avait peut-être raison, qu'en tout cas elle était courageuse. Mais garde-barrière... pour gagner combien ? Etre logée comment ? Elle continuerait à l'aider, bien sûr, mais tout de même... Elle ne put s'empêcher d'espérer une réponse négative, de soupirer d'aise tous les jours sans lettre de Paris. Jusqu'à ce matin d'août où le facteur lui tendit la fameuse enveloppe où le sceau du ministère des Anciens Combattants lui sauta aux yeux.

OceanofPDF.com

L'urgence des préparatifs mobilisa tout le temps et l'énergie des deux femmes. Ainsi le sens pratique de Justine l'emporta-t-il sur sa colère et sa peine ; dans son sillage, Pauline sut résister à des attendrissements, peut-être même à des regrets.

Louis apporta toute son aide. Il avait considérablement évolué, au point qu'il envisageait de reprendre un jour à son compte l'atelier de menuiserie, où il contribuait déjà à former à son tour des apprentis.

Il vint avec l'un d'eux pour charger dans un camion tout ce que Pauline devait emporter. Le plus gros d'abord, les meubles, la cuisinière, les ustensiles et la vaisselle, tout son « ménage » d'avec Robert, entreposé dans la remise et le grenier de sa mère. La literie, le linge, les vêtements. Le tout arrangé au mieux, pour éviter la casse, et arrimé par des cordes. Les jouets des enfants, les « affaires » d'école de Juliette. Des souvenirs.

Tout était prêt. Restait le plus difficile, les au revoir. Déjà assis derrière le volant de son camion, Louis signifiait ainsi qu'il convenait de ne pas s'attarder, au risque de compliquer les choses.

Justine tenait son mouchoir à la main, mais elle ne pleurait pas. Pas encore.

Juliette se serrait contre Pauline et se forçait à sourire.

Soudain Benoît, que le chargement du camion avait plongé dans une grande excitation, mais qui ressentait soudain une brutale envie de pleurer, poussa un cri :

— Ma trottinette ! On a oublié ma trottinette !

Il venait de se souvenir qu'il l'avait abandonnée la veille au pied d'une touffe de noisetiers, au fond du jardin. L'apprenti, qui avait déjà enfourché son vélo pour rejoindre Commercy, remit pied à terre et fixa tant bien que mal la fameuse trottinette à l'arrière du camion. L'incident

avait fait diversion et permis d'écourter les embrassades, car le temps pressait.

La cabine du camion n'était pas spacieuse. Benoît se serra contre son tonton Louis pour suivre toutes les manœuvres et se donner ainsi un peu l'illusion d'y participer. Pauline et Juliette, elles aussi tassées l'une contre l'autre, avaient baissé la vitre et tendaient leurs mains vers Justine, qui ne pouvait plus retenir ses larmes. Soudain, d'un geste, elle stoppa le démarrage.

— Arrêtez ! dit-elle, vous oubliez encore quelque chose !

Elle courut et revint avec un panier dans lequel elle avait mis quelques provisions pour les premiers jours, des bocaux de conserve, des confitures, une miche de pain, des légumes et des fruits, des œufs, un lapin dépouillé roulé dans un torchon, un gâteau encore tiède... Un lourd chargement qu'elle hissa difficilement et qu'il fallut caser contre les jambes des passagères.

— J'irai vous voir ! lança-t-elle quand le camion s'ébranla pour de bon. D'ici c'est facile, y a même pas à changer à Verdun, et puis je ne paye pas le train !

Mais le bruit du moteur couvrit en partie sa voix.

Pauline eut un dernier regard pour sa mère, sa silhouette un peu tassée, son habituel tablier noué sur sa blouse de satinette noire, ses cheveux gris roulés en chignon sur la nuque, son mouchoir qu'elle avait sorti pour un dernier geste d'au revoir et qu'elle allait garder en main, longtemps, pour essuyer ses larmes.

Il y avait à peine une soixantaine de kilomètres à parcourir, mais il fallut presque deux heures pour atteindre le but. Le camion était lourdement chargé et la cargaison à la fois précieuse et hétéroclite obligeait à la plus grande prudence. Tantôt la route suivait le cours de la Meuse, tantôt elle escaladait des coteaux et le moteur s'essoufflait.

Ils traversèrent Saint-Mihiel, où vivaient toujours les beaux-parents de Pauline. Depuis son veuvage elle ne leur avait fait que de rares visites, à

vélo. Des visites qu'ils ne rendaient guère, ne faisant une brève apparition au domicile de Justine qu'en début d'année, pour remettre des cadeaux aux petits. Des vêtements, des chaussures, des choses utiles, toujours, qui ressemblaient davantage aux bonnes œuvres des gens charitables qu'à des gâteries de grands-parents. Pauline leur avait fait part de sa démarche, puis de sa nomination à la halte de Fauville. Ils n'avaient rien dit, n'en avaient pas pensé moins.

« Si vous avez besoin... » avait seulement avancé madame Ferraut mère.

Benoît ne tarda pas à s'endormir, appuyé contre le bras de Louis, qui craignait à chaque virage de le réveiller. Juliette ne parlait pas, elle tenait entre les siennes la main de sa mère, qui laissait aller son regard sur la belle vallée, sur les prairies où paissaient des troupeaux, sur les champs mis à nu par la moisson. Ils passèrent à Verdun, que Pauline connaissait un peu. Elle s'y était rendue à plusieurs reprises avec ses parents pour des achats de vêtements de grandes occasions, manteaux, costumes, sa robe de communiant, puis de mariée. Une fois aussi, c'était en 1933, l'année d'avant l'accident, Henri Blanpain y avait emmené son fils et sa fille pour une leçon d'histoire exceptionnelle et poignante. Sitôt descendus de l'omnibus, ils avaient pris place avec d'autres voyageurs à bord du « tacot », encore appelé « le Meusien », un vieux train avec des wagons à plates-formes qu'une ligne spéciale emmenait vers l'ossuaire de Douaumont et les champs de bataille pour une visite guidée.

Après Verdun il ne restait qu'une dizaine de kilomètres. Benoît se réveilla, se détacha de Louis, et soudain inquiet se blottit contre Pauline.

— C'est comment, maman, là où on va ?

Ce fut Louis qui répondit.

— Tu vas le savoir bientôt, gamin, tiens, on tourne ici.

Ils quittèrent la route longeant la rive droite de la Meuse, traversèrent le fleuve sur un pont de bois qui frémit au passage du camion, et sur la rive gauche, où passait la ligne de chemin de fer, apparurent bientôt les quelques maisons qui formaient Fauville. Du bas du village, ils aperçurent, à l'extrémité de la rue principale, qui semblait être la seule et montait légèrement, ce qui ne pouvait être que la halte. En effet, toutes

les maisonnettes de gardes-barrières et toutes les petites gares de campagne étaient bâties selon les mêmes plans.

C'était bien là, comme le confirmait la plaque émaillée bleue où apparaissait, en lettres blanches, le nom de Fauville.

Le camion s'arrêta. Louis en descendit le premier ; il vint ouvrir la portière de l'autre côté et prit dans ses bras Juliette d'abord, puis Benoît, pour les déposer au sol. Il saisit ensuite le panier de Justine, enfin tendit la main à Pauline pour l'aider à sauter du marchepied. Les deux enfants se serrèrent contre elle et tous demeurèrent un instant immobiles, regardant autour d'eux.

Les murs grisâtres au crépi un peu écaillé par endroits, les volets de bois fermés ne donnaient pas à la petite maison un air très accueillant, pas plus que la courette et le jardinet qui l'entouraient, apparemment livrés aux mauvaises herbes. De redoutables touffes d'orties semblaient interdire l'approche d'un puits dont une plaque de métal bouchait l'ouverture.

— Faisons d'abord le tour, dit Louis, après on verra pour entrer. Les clés doivent bien être quelque part.

Un portillon dans une barrière de bois permettait l'accès au quai, très étroit. La voie unique était tout près, un peu en contrebas. Un autre portillon leur permit de découvrir l'autre face de la maison, qui portait aussi une plaque émaillée au nom de Fauville. La courette de ce côté-là était en partie cimentée, formant une plate-forme d'où partait un petit chemin qui conduisait à la sortie. Le gravier portait des traces de pas, signe de l'activité, sans doute toute relative mais réelle, de la halte. A l'arrière de la maison était adossée une sorte de remise en planches, avec un toit de tôle. A proximité immédiate de l'ensemble, d'un côté comme de l'autre des voies, il y avait des buissons, des bouquets d'arbres, puis des champs et des pâturages qui composaient un environnement typiquement campagnard.

Comme ils revenaient à leur point de départ, Louis, Pauline et les enfants virent arriver un homme à vélo. Un vélo qui zigzaguait : l'homme avait lâché le guidon d'une main au bout de laquelle il agitait un objet ;

en même temps qu'il pédalait, difficilement semblait-il, il lançait des exclamations.

Il lui fallut un moment avant de s'expliquer. Le temps de mettre pied à terre, d'appuyer sa monture contre le puits, de reprendre son souffle, de rajuster sa casquette, le tout en faisant tinter ce qui se révélait être un trousseau de clés.

— M'sieur-dame, et les p'tiots, bien le bonjour, dit-il enfin. Le chef de district m'avait prévenu de votre arrivée, sans préciser l'heure exacte, alors excusez... Il m'a dit que c'était une veuve avec deux enfants.

— Oui, dit Pauline, c'est moi, madame Ferraut. Mon frère m'a amenée jusqu'ici.

— Je vous apporte vos clés. Depuis que celle d'avant vous est partie – elle se plaisait pas – et en attendant qu'une autre soit nommée, je fais le remplaçant, mais je ne rentre pas dans la maison, bien sûr, seulement dans la pièce de service. Le chef viendra vous voir demain. Pour un jour ou deux je ferai encore le travail, et je vous le montrerai le temps qu'il faudra. Mais je ne me suis pas présenté : Albert Lefranc, retraité de la SNCF. Je travaillais sur la voie. Ma femme tient la barrière des Forgettes, à deux petits kilomètres d'ici, ce qui fait que je connais la manœuvre.

L'homme était petit, ventru, mal rasé, d'une propreté plus que douteuse. Un œil de verre lui donnait un regard un peu inquiétant. D'instinct il déplut à Pauline, qui s'en voulut de cette impression hâtive.

Elle prit les clés qu'il lui tendait et le remercia.

— C'est pas le tout, dit alors Louis, il est déjà cinq heures et il y a du boulot !

— Je vais vous aider pour décharger tout ça, proposa l'homme, mieux, je vais aller chercher du renfort !

Il reprit son vélo et descendit vers le village, d'où il revint presque aussitôt suivi de deux gaillards qui rappliquaient à grandes enjambées. Deux frères, à en juger par leur ressemblance. Jeunes, bâtis en athlètes, visage rougeaud, cheveux plantés bas et taillés en brosse, musculature saillante sous le maillot de corps délavé.

— On habite la ferme à côté, la famille Massart, dit l'un d'eux. On a un moment avant de s'occuper des bêtes, alors à vot' service, m'sieur-dame !

Pauline avait ouvert la porte de la maison, puis les volets, et découvrait ce qui allait devenir son chez-elle. Un intérieur vide, ou presque. Qui sentait l'abandon, bien que l'occupante précédente l'ait quitté depuis peu. Dans sa hâte, elle y avait laissé un balai, quelques bouteilles et bocaux vides, des chiffons. Dans l'évier pourrissaient des pommes oubliées.

La pièce, au sol carrelé, était assez grande, avec une fenêtre donnant sur la voie. De l'autre côté, elle était prolongée par un réduit éclairé par une autre fenêtre plus petite. Une porte donnait accès à une pièce beaucoup plus vaste, dont elle comprit qu'il s'agissait du local de la halte, qu'elle découvrirait plus tard. Une autre porte dissimulait un escalier menant à l'étage, où deux petites chambres s'ouvraient sur un palier étroit. Juliette suivait sa mère dans cette visite des lieux, dont la nudité la faisait frissonner. Pauline la sentait désemparée, au bord des larmes.

— Allons voir où ils en sont en bas, dit-elle d'un ton qu'elle voulait joyeux.

En bas le camion était entièrement déchargé, meubles, caisses et ballots de toutes sortes s'éparpillaient autour. Les deux colosses avaient fait le plus gros du travail. Secoués de rires, ils s'octroyaient une petite pause en regardant Benoît qui avait récupéré sa trottinette et circulait en zigzaguant parmi le bric-à-brac.

Ils se coltinèrent encore la cuisinière de fonte et les meubles, avant de s'excuser de devoir rejoindre la ferme. Ils se récrièrent quand Pauline les remercia.

— La mère a dit, ajouta l'un d'eux, que, si vous avez besoin de quelque chose pour ce soir ou demain, il ne faut pas vous gêner. C'est là tout près, la première ferme.

Ils s'éloignèrent du même pas, suivis jusqu'à la limite de la cour par Benoît, que leur force avait impressionné.

Alors commença le rangement, la mise en place des objets essentiels. Louis et les enfants faisaient le va-et-vient, apparaissaient les bras chargés, demandaient où ils devaient déposer leur fardeau. Pauline était la grande organisatrice, comme le chef de gare de Lérrouville qui aiguillait les trains dans toutes les directions. Ainsi prenait-elle possession de la maison au fur et à mesure de son installation. Il y eut des moments de rire dus à des maladresses, par exemple Benoît se prenant les pieds dans un édredon plus gros que lui qu'il portait à pleins bras. De tension aussi : les enfants, et même les hommes, ont rarement l'instinct grâce auquel les femmes pressentent la place des choses. Louis montait à l'étage des objets qui devaient rester en bas et vice versa.

De son côté Albert avait entrepris de dégager l'ouverture du puits, dont l'eau, affirmait-il, était d'une qualité et d'une fraîcheur remarquables. Il en remonta aussitôt un seau pour les premiers besoins. Puis, entourant sa main de sa casquette, qui semblait en avoir vu d'autres, il s'attaqua aux orties, les arrachant par poignées.

Son défrichage terminé, il sortit sa montre de sa poche et se dirigea vers les barrières, qu'il ferma. Puis il revint et appela Benoît.

— Eh, gamin, tu veux voir un train de près ? Viens avec moi.

Il le prit par la main, l'emmena sur le quai.

— Regarde de ce côté-là, tu vas le voir arriver, c'est l'heure.

Un train en effet arrivait, annoncé par un coup de sifflet et le crissement des roues sur les rails. Le convoi, composé de la locomotive, du tender et de quatre wagons de marchandises, ralentit mais ne s'arrêta pas. Benoît avait déjà vu des trains, parfois plus longs, mais jamais d'aussi près. Accroché à la main d'Albert, il n'en menait pas large, mais il écarquillait les yeux, fasciné. Dans la locomotive, qui soufflait et crachotait, il put entrevoir deux hommes. Ils lui adressèrent un petit salut, auquel il répondit timidement. Un cheminot debout dans le dernier wagon, dont la porte à glissière était ouverte, interpella Albert.

— Salut, Lefranc !

— Vois-tu, petiot, expliqua Albert, je connais encore bien du monde aux chemins de fer, même des roulants, pourtant je n'en étais pas.

Benoît ne l'écoutait pas. Il regardait s'éloigner le train, sous le coup d'une émotion qui allait être à l'origine d'une grande passion.

Quand l'indispensable fut en place dans la maison, la nuit était tombée. Pauline trouva dans le panier de Justine de quoi improviser le souper. Louis décida de rester jusqu'au lendemain, et se contenta de camper sommairement dans le réduit.

Le lendemain matin, il fallut réveiller Juliette et Benoît au moment de son départ. Les deux enfants, rompus par la fatigue, le dépaysement et les émotions, avaient dormi à poings fermés.

Albert était venu bien avant leur réveil pour assurer le passage des deux trains du matin, et Pauline, qui l'avait appelé pour lui offrir du café, avait ressenti à son contact le même malaise que la veille, malgré ses civilités.

La visite annoncée du chef de district eut lieu au début de l'après-midi. Dès qu'elle entendit la voiture, Pauline sortit pour l'accueillir. En uniforme de la SNCF, mais sans casquette, une sacoche à la main, la quarantaine, le cheveu gominé, une fine moustache, il avait belle allure. Il se présenta : Martial Lelorrain, la salua avec l'amabilité un peu condescendante du supérieur qu'il était. Elle eut un geste instinctif pour repousser les boucles qui descendaient sur son front.

— Madame Ferraut, dit-il, en tant que chef de district, il me revient de procéder à votre installation à la halte de Fauville. J'ai pour cela besoin de m'entretenir avec vous.

Ils entrèrent. L'homme parcourut la pièce du regard, sembla étonné de la voir déjà aménagée, simplement mais avec goût. Des rideaux, une nappe fleurie sur la table, des faïences sur les rayonnages du buffet. Il fit un rappel des démarches de Pauline et de leur aboutissement, ajouta quelques considérations sur sa situation familiale et son mérite, lui demanda si elle avait des doléances à formuler sur le plan matériel.

Comme elle semblait hésiter, il évoqua lui-même le problème de l'eau, lui conseilla d'empêcher les enfants de s'approcher du puits. Celui du chauffage au charbon, certes fourni par l'Administration, mais un peu archaïque et contraignant. Celui de l'« édicule d'aisances » planté dans un coin du jardin. Il émit le vœu que les petites gares et barrières de campagne puissent bénéficier d'un meilleur confort, et regretta de ne pouvoir faire aucune prévision ni promesse. La halte de Fauville disposait de l'électricité, ce n'était déjà pas si mal, alors que la plupart des gardes-barrières s'éclairaient encore au pétrole.

Il fut ensuite question du travail que Pauline devrait accomplir, du nombre et de la nature des trains qui empruntaient la ligne 19, de Lérrouville à Sedan, via Verdun, l'une des lignes les moins fréquentées de la région, sans doute appelée à disparaître dans un avenir plus ou moins lointain. Il définit précisément son statut, entre la garde-barrière uniquement chargée de surveiller un passage à niveau et le chef de gare responsable d'un certain trafic.

— Fauville n'est qu'une halte, dit-il, mais les gens d'ici, puisqu'un train de voyageurs la dessert, disent « la gare ». Vous serez donc, madame Ferraut, leur chef de gare, même si vous n'en porterez pas tous les insignes, ni n'en aurez le salaire, bien entendu.

Restait à inventorier le local de la halte, que Pauline n'avait fait qu'entrevoir. Ils s'y rendirent en passant par l'extérieur, et l'homme en profita pour rappeler les règles strictes de prudence à respecter, en particulier l'interdiction de laisser les enfants accéder au quai au moment du passage et de l'arrêt des trains.

— Mes respects, monsieur le chef de district, excusez, j'arrive à peine.

C'était Albert Lefranc. En réalité, il était dans les parages depuis l'arrivée du chef, qu'il avait guetté, mais il avait su attendre la fin de l'entretien privé, estimant à juste titre que cela ne le concernait pas.

Il fut remercié pour l'intérim qu'il avait assuré, pour les conseils et l'aide qu'il ne manquerait pas de fournir encore à madame Ferraut.

— Avec plaisir, monsieur le chef de district. Vous me connaissez, je ne demande pas mieux que de rendre service.

A ce moment arriva Juliette, avec à la main un bouquet de fleurs des champs qu'elle était allée cueillir pour sa mère. Quand elle vit l'homme en uniforme et Albert, elle se coula contre Pauline, pour ne pas la laisser seule avec eux.

La gare proprement dite consistait en une seule grande pièce, à la fois salle d'attente et bureau, avec une petite porte côté cour par où entraient les usagers du chemin de fer, et une porte-fenêtre par laquelle ils accédaient au quai. Pour tout meuble, il y avait une banquette de bois, très rustique, où trois personnes, quatre au plus, pouvaient prendre place. Dans un coin était scellée une bascule. Sur une brouette de grande taille, plateau, mancherons et roue, il y avait une pelle et un balai en paille de riz. Pourtant le plancher, disjoint par endroits, portait des traces de terre, de gravier, de poussière.

Une simple barricade de bois, munie d'un portillon battant, séparait le guichet du reste de la pièce. Le petit matériel se répartissait sur des étagères et dans des casiers : la réserve de billets, le poinçon, les registres, le drapeau rouge enroulé autour de sa hampe. Au mur était fixé un téléphone à manivelle. Au sol, une grosse lanterne. Accrochée à un clou, poussiéreuse, une casquette de chef de gare.

Le chef de district parlait tantôt à Pauline, pour lui fournir des explications, tantôt à Albert Lefranc, pour lui demander confirmation de ce qu'il avançait. La jeune femme écoutait attentivement et se bornait le plus souvent à acquiescer. Le retraité enchaînait les « Monsieur le chef de district », approuvait, accompagnait ses réponses de flexions du buste, presque de courbettes. Juliette avait pris la main de sa mère et se serrait contre elle. Elle n'écoutait pas ce que disaient les deux hommes. Elle les regardait intensément. Le chef, qui n'était ni repoussant ni effrayant, mais dont la tenue, le ton traduisaient l'autorité, le pouvoir. Et Albert, inférieur au chef, mais supérieur à Pauline : il en savait plus qu'elle. Ses yeux, ou plutôt son œil, puisque l'autre était fixe, changeait d'expression selon qu'il se portait sur l'un ou l'autre.

D'une main la fillette serrait très fort celle de sa mère, et de l'autre elle broyait les tiges des fleurs qu'elle sentait devenir toutes molles. Les fleurs, ce n'était rien, il en restait beaucoup sur les talus.

La visite s'achevait. Toujours zélé, Albert se saisit du balai et entreprit de nettoyer le plancher pendant que Pauline raccompagnait le chef de district jusqu'à sa voiture.

— N'hésitez pas à faire appel à moi si vous avez le moindre problème, dit-il.

Puis il la salua et, comme s'il découvrait seulement Juliette, il remarqua à haute voix sa ressemblance avec sa mère. La gamine détourna la tête.

Elles demeurèrent un peu sur le seuil de la maison, pensives, puis Pauline rentra pour continuer ses travaux et Juliette alla jeter ses fleurs fanées et en cueillir d'autres.

En chef qui ne devait rien laisser voir de ses pensées, Martial avait su cacher son étonnement devant sa nouvelle subordonnée. Mais, dans sa voiture, il laissait échapper de petits sifflements de surprise de l'avoir découverte rousse, ce qui n'était pas si fréquent, et jolie malgré cette chevelure peu commune. Bien jeune aussi pour être déjà veuve. Il se promit de lui accorder toute son attention.

Bientôt reparut Benoît. Au début de l'après-midi, l'un des deux jeunes colosses avait emprunté le passage à niveau avec une charrette à cheval, saluant Pauline qui se trouvait dans la courette. Benoît avait couru vers lui. Comprenant le désir du gamin, il avait proposé de l'emmener, assurant qu'il n'en serait pas gêné dans son travail et qu'il saurait avoir l'œil sur lui. Au retour, Benoît n'avait pas voulu descendre de la charrette. Il avait passé l'après-midi entier avec son nouvel ami.

Il revenait donc de la ferme toute proche, marchant à petits pas, tenant des deux mains quelque chose qui semblait fragile.

— Un œuf d'oie, maman, dit-il en le présentant à Pauline, regarde comme il est gros ! Elle l'a pondu dans le foin, l'oie, il est encore un petit peu chaud ! Elle me l'a donné, la grosse dame ! C'est pour nous ! J'ai caressé le cheval, aussi, et j'ai vu les cochons !

Pauline sourit et prit délicatement la merveille.

Albert en avait fini avec le balayage. En le voyant, Benoît se souvint de son émotion de la veille et se précipita vers lui.

— Le train, dit-il, il va passer encore aujourd’hui ?

— Oui, gamin, dans une dizaine de minutes. Je te le ferai voir comme hier. En attendant, si on continuait un peu à arracher les mauvaises herbes, tous les deux, c’est pas du travail de femme, hein ?

La ferme, le train... Benoît avait déjà trouvé deux centres d’intérêt, et s’était fait des amis. Lui au moins aurait vite fait de s’adapter. Mais Juliette ? Ses regards aux deux hommes et la pression de sa main n’avaient pas échappé à Pauline.

Quand arriva octobre avec la rentrée des classes, Pauline s'étonna de n'avoir pas vu filer le temps. Un mois déjà !

Et je n'ai pas pleuré souvent, se dit-elle, comme si elle s'en faisait le reproche.

Justine, Louis et ses chers disparus avaient occupé bien souvent ses pensées, mais, sollicitée par tant de choses à faire, à découvrir, à apprendre, elle n'avait pas pu leur permettre d'y occuper la première place. Elle avait même retrouvé un sommeil plus régulier, bien qu'encore léger. Chez sa mère, elle retardait le plus possible le moment de se mettre au lit, où l'attendait la foule de ses souvenirs, qui quand elle s'endormait enfin se changeaient en rêves ou en cauchemars.

Au cours de ce mois écoulé, deux ou trois fois seulement, peut-être, en larmes au milieu de la nuit, elle avait retrouvé cette sensation bizarre, et terriblement amère, de ne plus savoir dans quelle réalité elle allait reprendre pied.

Elle avait fini l'aménagement de la maison, qui malgré le manque d'espace et de confort se révélait agréable. Dans le réduit attenant à la cuisine, juste sous la fenêtre, étaient installés sa machine Singer et tous ses accessoires de couture. Un guéridon, deux petits fauteuils d'osier avec des coussins et une étagère garnie de quelques bibelots donnaient à cette pièce minuscule un petit air de salon. Elle s'était habituée à la corvée de charbon, dont la provision se trouvait dans la remise, qui contenait également divers objets dont elle ignorait encore l'usage. A la corvée d'eau aussi, qui revenait bien des fois dans la journée. La pompe à balancier déversant l'eau directement dans l'évier, chez sa mère, était moins pénible que la manivelle à tourner pour faire descendre le seau tout au fond, puis le remonter plein. Albert lui avait expliqué les précautions à prendre pour maîtriser la descente, pour que la manivelle ne s'emballe pas, pour que le seau ne flotte pas à la surface de l'eau, mais s'y enfonce, le geste pour le saisir quand il apparaissait à hauteur de la

margelle. Chaque fois qu'il venait à la halte ou passait simplement à proximité, sans rien dire, il s'approchait du puits et remplissait les récipients qui constituaient la réserve.

A Lérrouville, les habitants se comptaient par centaines. A Fauville, par toutes petites dizaines.

Pauline s'était bien sûr étonnée de la présence d'une halte dans un si petit village. Mais les choses étaient ainsi partagées le long de la Meuse : la rive droite bénéficiait de la « grand-route » et du passage de l'autocar, tandis que la gauche avait le privilège de la ligne de chemin de fer. Des ponts, dont beaucoup étaient encore en bois, reliaient les deux rives.

A Fauville les animaux étaient plus nombreux que les humains, le village comptant quatre fermes avec chacune son troupeau de vaches et ses chevaux, plus les cochons et les couvées. Le seul commerce était un café, où un boulanger du voisinage déposait un jour sur deux une provision de pain. Il était tenu par la mère Grijeanne, une vieille femme qui n'ouvrait la salle que le dimanche et servait ses clients les autres jours sur la table de sa cuisine, vite essuyée d'un coup de chiffon. Chaque samedi passait un commerçant ambulant, avec un vieux camion crachotant, dans lequel l'alimentaire côtoyait tout ce qui concernait la toilette, la couture, le jardinage, le bricolage, jusqu'à la destruction des nuisibles. On l'appelait simplement le « marchand ».

Il y avait aussi quelques ouvriers employés chez des artisans du voisinage, un couple de retraités, deux veuves âgées. Plus une école, accolée à la mairie, et une minuscule église desservie par le curé du village le plus proche.

Pauline avait jugé utile et correct de faire sans tarder la connaissance du village et des habitants. Quand elle avait descendu pour la première fois la rue principale, qui était en fait la seule, Juliette accrochée à sa main et Benoît gambadant comme un jeune chien fou, elle avait senti sur elle des regards curieux. Des fenêtres s'entrouvraient, des femmes occupées dans les jardins interrompaient leur travail. Un paysan arrêta

carrément son attelage pour la dévisager à l'aise. Fauville découvrait « sa » chef de gare. Sans animosité, mais sans discrétion. Un peu surprise par cet accueil, Pauline n'avait pas osé s'avancer vers les gens.

Elle avait emmené les enfants au bord de la Meuse, un endroit particulièrement agréable : tout près du pont, sur la rive concave d'une boucle du fleuve, du sable s'était déposé, formant une petite plage. Quelques gamins profitaient des derniers jours de vacances pour s'y amuser à nageoter et à s'asperger. Ils avaient cessé un instant leurs jeux pour regarder les nouveaux venus avec la même curiosité appuyée que leurs aînés, avant de s'ébrouer plus fort pour épater Benoît qui s'était approché.

Au retour, déjà, quelque chose avait changé, une femme avait salué Pauline, puis une autre, qui avait ajouté quelques mots de bienvenue et des compliments sur les enfants.

La maison la plus proche de la halte était la ferme tenue par la famille Massart, à laquelle appartenaient les deux jeunes colosses et où Benoît avait ses entrées depuis le premier jour. Pauline avait choisi de s'y approvisionner en lait. Les Massart, le père, la mère, les deux fils et la fille, une Bernadette de quinze ans bâtie déjà comme une vraie femme, se ressemblaient. Par leur haute taille et leur corpulence. Par la rusticité de leur allure, de leur habillement, de leur langage. Mais aussi et surtout par leur bonté simple et naturelle. Chez eux tout était grand, à commencer par le cœur. L'épaisse table de chêne au milieu de la vaste pièce à tout faire, sauf dormir, le buffet à deux corps, la cuisinière, les ustensiles de cuisine, en particulier la poêle dans laquelle la mère faisait des omelettes géantes quand elle retenait à souper des gens de passage.

« Mangez bien un morceau avec nous », disait-elle, avec sa manie si particulière d'ignorer les pronoms.

Deux fois déjà Pauline et les enfants avaient partagé l'une de ces omelettes. Comme ils partageraient avec eux, au cours du prochain hiver et de tous ceux qui suivraient, des montagnes de crêpes ou de gaufres et des poêlées de châtaignes grillées.

Grâce aux explications du chef de district ainsi que d'Albert Lefranc, qui l'avait bien assistée, elle s'était familiarisée avec l'essentiel de sa tâche.

Le trafic n'était pas important sur la ligne 19, mais il s'étalait du petit matin jusqu'à la fin de l'après-midi et conditionnait un ensemble de manœuvres et de formalités qu'elle s'appliquait à respecter strictement. Seul un train omnibus de voyageurs s'arrêtait à Fauville ; ceux qui transportaient des marchandises et reliaient les véritables gares ne faisaient que passer.

Le premier était bien matinal, cinq heures trente ! La sonnerie assourdie du réveil que Pauline glissait sous son oreiller ne risquait pas de déranger les enfants. Sans faire de bruit elle se levait, s'habillait à tâtons et descendait en s'éclairant avec une petite lampe de poche. Elle ravivait le feu, qui ne s'éteignait que rarement dans la cuisinière de fonte. Si le jour elle l'alimentait en boulets, pour la nuit elle préférait des briquettes qui se consumaient lentement. Elle mettait à tiédir un peu de café dans une casserole, jetait un châle sur ses épaules, allumait la lanterne à pétrole, puis sortait et se dirigeait vers les barrières qu'elle devait fermer. Le passage à niveau était équipé de barrières à glissière, assez lourdes à déplacer. Mais celles qui ailleurs se levaient, actionnées par une manivelle, mettaient aussi à contribution la force des bras. Pauline devait ensuite rejoindre le quai, puisque c'était une obligation pour elle de s'y trouver au passage du convoi, annoncé par une sonnerie. Après quoi elle se dirigeait à nouveau vers les barrières pour les rouvrir.

Ce n'était même pas une route qui croisait la ligne de chemin de fer au passage à niveau. Celle qui reliait Fauville aux villages voisins suivait le cours de la Meuse. C'était un humble chemin vicinal, qui s'en allait vers les champs et les bois, emprunté surtout par les attelages et les troupeaux des cultivateurs, et aussi par quelques piétons ou cyclistes, promeneurs, glaneurs, cueilleurs de champignons, ramasseurs d'escargots selon les saisons. Ceux-ci n'étaient pas sous la vigilance de la garde-barrière ; un portillon leur permettait de traverser la voie même si les barrières étaient fermées, à condition de s'assurer eux-mêmes qu'ils en avaient le temps avant le passage du train.

A cinq heures et demie du matin, le jour n'étant pas encore levé, Pauline ne voyait jamais ni promeneurs ni attelages. Elle ouvrait et refermait les barrières pour rien. Mais c'était le règlement, qui ne tolérait aucun manquement, le chef de district le lui avait dit clairement, en présence d'Albert Lefranc, qui avait opiné avec force. Lui-même, avait-il assuré, pendant sa période de remplacement, était venu chaque matin des Forgettes à vélo.

« Pour rien, bien sûr, monsieur le chef de district, mais y aurait suffi d'une fois... »

De retour dans sa cuisine, elle buvait son café et remontait dans sa chambre, où le réveil n'indiquait encore que cinq heures trois quarts, et où Juliette venait parfois se glisser près d'elle.

« J'ai fait du bruit ? Je t'ai réveillée ? demandait Pauline.

— Non, maman, mais, quand tu te lèves, je le sens. »

Le train de voyageurs avait un horaire plus raisonnable, puisqu'il desservait Fauville à neuf heures trente-cinq, mais il imposait davantage de formalités et faisait vraiment de Pauline « la » chef de gare. Comme elle n'en avait pas officiellement le titre, elle n'en portait pas non plus l'uniforme. Les femmes chefs de halte n'étaient plus tenues, comme jusque dans les années trente, au port de la blouse noire et du brassard aux feuilles de chêne brodées en cannetille d'argent. Mais elles se devaient de donner une image convenant au sérieux de leur fonction. Pauline avait opté pour une blouse de teinte neutre, tantôt grise, tantôt bleue, qu'elle boutonnait soigneusement. Elle tirait ses cheveux en arrière avec des peignes et enfermait leur masse rebelle dans une résille. En tant que femme, elle était dispensée du port de la casquette.

Elle commençait par ouvrir la salle d'attente pour les éventuels usagers du train, soit des voyageurs – le mot était bien pompeux, puisque la plupart d'entre eux n'allaient pas plus loin que Verdun –, soit des gens qui avaient à expédier des colis. L'omnibus comportait en effet un fourgon qui servait au transport des bagages un peu encombrants ou des

objets les plus divers. Un jour sur deux, au moins, il n’y avait personne. Si elle avait des clients, elle passait derrière le guichet pour délivrer les billets de transport et en percevoir le montant. Ces billets, petits rectangles cartonnés aux dimensions standardisées, étaient fournis régulièrement aux chefs de halte avec les destinations et les tarifs déjà imprimés. Il suffisait de les choisir en fonction des demandes.

Pauline ne disposait que de billets de seconde classe, car le train omnibus qui circulait sur la ligne 19, comme tous ceux qui desservaient des zones rurales, n’était pas du dernier cri. Les wagons utilisés sur ces lignes y terminaient leur carrière sans bénéficier d’aucune modernisation. C’étaient encore des voitures à essieux, en bois tôle, hautes sur roues, avec des portières s’ouvrant sur l’extérieur, qui offraient chacune une quarantaine de places sur des banquettes de bois pour le moins inconfortables. Elle allait ensuite fermer les barrières, quand retentissait le signal transmis par l’avertisseur sonore du train. Puis elle revenait vers la salle d’attente, qu’elle ouvrait cette fois du côté du quai, et elle poinçonnait les billets des voyageurs. Le train arrivait, sifflait, ralentissait, s’arrêtait. Pauline devait être présente sur le quai, munie du drapeau rouge, mais elle n’avait pas la charge de diriger les opérations de débarquement et d’embarquement. C’était le rôle du chef de train, qui faisait également office de contrôleur au cours du voyage. Il descendait, ouvrait les portières, annonçait le nom de la gare, toujours deux fois.

— Fauville ! Fauville ! Deux minutes d’arrêt !

Du fourgon sautait le « serre-frein », affecté au chargement et à la livraison des colis. Une fois les deux minutes passées et les opérations terminées, le chef de train sifflait pour prévenir du départ imminent, veillait à la fermeture des portières et embarquait prestement. Pauline pouvait alors rouvrir les barrières, derrière lesquelles attendait parfois un équipage.

Le train de voyageurs « redescendait » en fin d’après-midi, et le train de marchandises fermait le ban un peu après.

Les trains, en effet, pour les usagers, « montaient » et « descendaient ». Dans le même sens que les péniches qui circulaient sur la Meuse et le

canal, c'est-à-dire selon l'amont ou l'aval du fleuve, et non le nord et le sud.

La principale difficulté pour Pauline était d'empêcher Benoît de l'accompagner dans le local de la gare, et surtout sur le quai. Le gamin se rebellait.

— Albert a bien voulu, lui !

— Il n'aurait pas dû. C'est interdit, le chef de district l'a bien rappelé !

— Mais quand il n'y a personne, maman ?

— C'est interdit quand même.

— Je ne bougerai pas, maman, je ne m'approcherai pas trop près, je te tiendrai la main, promettait-il. Je veux seulement voir le train.

Pauline demeurait ferme, Benoît devait se contenter de regarder passer les trains debout sur une chaise poussée devant la fenêtre ouverte, retenu par Juliette quand il se penchait trop.

Dans son minuscule bureau, derrière son guichet, Pauline devait ensuite tenir à jour le registre des passages en gare, puis faire sa comptabilité, c'est-à-dire noter les recettes sur le livre de caisse, qui servirait à établir le bordereau mensuel de liquidation comptable et à en adresser les différentes pièces au contrôleur des recettes. Elle avait passé une soirée entière à étudier le fonctionnement de ces opérations, avec le vocabulaire idoine et les nombreux cas spécifiques, dont la modestie de sa halte la préservait heureusement. Le téléphone servait à recevoir des appels concernant des trains supplémentaires, ou à signaler des anomalies dans le trafic. De son côté, elle devait établir une liaison quotidienne avec sa gare de tutelle, Verdun.

Les barrières et les petites gares de campagne, si typiques, avaient toujours eu la réputation d'être coquettes et de constituer un agrément pour le voyageur. Avec leur taille de maison de poupée, leur puits, leurs barrières blanches, elles se prêtaient à cette coquetterie. Même s'il n'y avait pas de règlement dans ce domaine, ni de véritable obligation, mais une simple incitation à entretenir au mieux et à fleurir ces « petits paradis ferroviaires » vantés par les autorités, les gardes-barrières et les chefs de halte jouaient le jeu, non sans une certaine rivalité. Mais la guerre avait

quelque peu bousculé cette agréable tradition. La hiérarchie française était alors doublée par des autorités allemandes, ce qui avait considérablement refroidi l'enthousiasme du personnel. De plus, les situations engendrées par cette guerre avaient entraîné des vacances de postes et des remplacements peu propices à un entretien suivi des lieux. Aussi la halte de Fauville, comme beaucoup d'autres, manquait-elle de cette note de couleur et de beauté que la fille de Justine, élevée parmi les fleurs, ne manquerait pas de lui apporter. Elle saurait profiter du premier automne pour mettre en terre bulbes et plantes vivaces, puis du printemps pour les floraisons annuelles. Albert lui avait préparé le terrain en dégageant soigneusement les abords de la halte et le jardinet. Elle restait partagée entre la gratitude et la méfiance envers cet homme dont elle ne parvenait pas à cerner la véritable nature. Si elle se devait de réprimander Juliette, qui ne lui cachait pas sa répulsion, omettant de le saluer, lui tournant carrément le dos, elle ne pouvait pas empêcher Benoît de courir vers lui chaque fois que les grincements de son vélo annonçaient sa visite.

Le matin du 1^{er} octobre, avant le passage du train de voyageurs, Pauline accompagna ses enfants pour leur première rentrée à la petite école de Fauville. Juliette, les cheveux disciplinés, nattés, comme elle au même âge ; Benoît, tout fier de son cartable en carton bouilli, mais neuf, comme l'ardoise encadrée de bois, comme les six crayons de couleur et son premier cahier, le tout déniché dans le camion du « marchand ». Pauline avait confectionné elle-même les tabliers, vichy à petits carreaux roses et blancs et volants aux épaules, telles des ailes de papillon, pour Juliette, sarrau noir liseré de rouge pour Benoît. Monsieur Voisin, l'instituteur, les inscrivit avec plaisir.

— Voyez-vous, madame, expliqua-t-il à Pauline, quand on n'a qu'une dizaine d'élèves – avec les vôtres ça fera douze – cela ressemble davantage à une famille nombreuse qu'à une classe. Ces petits gaillards et ces petites demoiselles sont tous un peu mes enfants.

Pauline vit les enfants de Fauville entourer les siens. Elle s'éloigna avant de se retourner pour un dernier regard. Juliette n'avait pas bougé, les filles s'étaient approchées d'elle et l'entouraient. Benoît, son précieux cartable toujours en main, courait déjà avec les autres gamins.

Le jeudi qui suivit la rentrée, en fin d'après-midi, le chef du train de voyageurs qui redescendait de Lérrouville vers Sedan aida à en sortir une seule personne, chargée de deux gros cabas. Du fourgon, le serre-frein sortait et déposait sur le quai plusieurs cageots.

— Maman ! cria Pauline.

Elle se précipita, se jeta dans les bras de sa mère, oubliant les deux hommes. Benoît était à son poste, cramponné à sa chaise. Il cria, lui aussi :

— Mémé !

Il sauta de la chaise, qui se renversa, fonça dans la gare, déboula sur le quai, suivi par Juliette, comme le train redémarrait.

Justine rassembla les deux petits dans une même étreinte. Benoît riait, se trémoussait comme un diable. Juliette se serrait contre sa grand-mère.

Les barrières furent rouvertes avec quelque retard. Heureusement, personne n'attendait.

Justine n'avait pas prévenu de son arrivée. Plusieurs lettres avaient été échangées entre elle et sa fille, plus ou moins identiques.

« J'espère que tout va bien pour toi... que ton travail n'est pas trop pénible... que les enfants s'habituent... J'ai récolté mes pommes de terre... J'ai fait des confitures... Les dahlias sont en pleines fleurs... »

« Le travail n'est pas difficile... J'ai ciré les parquets des chambres... Il y a de bien braves gens à la ferme à côté... Nous pensons beaucoup à toi... »

Elles se redirent d'abord les mêmes choses, preuves à l'appui. Les cageots contenaient des pommes de terre et autres légumes, des pots de confiture, un énorme bouquet de fleurs enveloppé dans du papier journal.

Pauline devinait pourquoi sa mère ne l'avait pas prévenue. Celle-ci avait choisi de la surprendre pour ne pas lui laisser le temps, si cela avait été nécessaire, de se préparer, de se composer une attitude, de faire semblant. Elle venait voir si sa fille « s'assumait », pour reprendre le mot qui l'avait choquée.

Faute de place, Justine dormit avec Pauline. Nulle part dans la chambre, même pas sur la table de nuit, il n'y avait de portrait de Robert.

Pauline n'avait pas encore ouvert le carton aux photos, toujours serré au fond de son armoire. Justine comprit que ce vide disait le contraire de l'oubli, la crainte de raviver dangereusement la blessure. Il faudra tout de même que je lui parle, se dit-elle.

Pauline voulut tout savoir de Louis. Pouvait-elle espérer sa visite ? Sa mère expliqua qu'il ne pouvait pas s'absenter durant la semaine et venir par le train, que le dimanche il se reposait, qu'il sortait un peu aussi, pour se distraire, en jeune homme, mais qu'il trouverait bien le moyen, sans trop tarder, de venir embrasser sa sœur et ses neveux.

Elle resta une semaine entière à Fauville. Elle ne fit aucune allusion à sa propre vie, à sa solitude, à sa maison désormais silencieuse. Elle pesta, pour la forme, contre les barrières si lourdes à tirer et à repousser. Contre la manivelle du puits si dure à tourner. Contre la poussière du charbon. Contre l'étroitesse de l'escalier.

Elle accompagna les enfants « au lait », apprécia la bonté des Massart.

— Sont gentils, ces p'tits-là, lui dit la mère, vot' fille aussi, feraient presque partie de la famille, déjà.

Elle fit inévitablement la connaissance d'Albert, qui lui énuméra tous les services qu'il avait rendus et entendait rendre encore à Pauline.

Elle s'émut de l'engouement de Benoît pour les trains, les regarda par la fenêtre avec lui, en pensant au grand-père Henri qu'il n'avait pas connu et à la vocation reniée de Louis.

— Le petit se plaît ici, dit-elle à Pauline le matin de son départ. Et toi, ma fille, tu ne vas pas mal. Ta Juliette veille sur toi, comme si elle voulait te protéger. Je m'en vais à peu près tranquille. Fais tout de même attention à ce monsieur Albert, tout gentil qu'il est. Je ne sais pas si c'est à cause de son œil de verre, mais il ne m'a pas l'air bien catholique. Un conseil aussi avant de m'en aller : puisque tu as voulu vivre comme ça, seule avec tes enfants, et que les voilà autour de l'âge de raison, il faudrait que tu leur parles de leur père, avant que d'autres ne le fassent. N'attends pas qu'ils te questionnent.

Quand Pauline avait réintégré la maison de sa mère, au départ de Robert, et à plus forte raison quand elle avait appris qu'il ne reviendrait jamais, elle leur avait peu parlé de leur père ; à l'époque Justine était d'accord avec elle. Ils étaient trop petits. Benoît ne pouvait avoir aucun souvenir de lui, et Juliette à peine plus. Ils ne pouvaient pas comprendre ce que signifiaient la guerre, la captivité, la mort. Il fallait admettre, même si c'était cruel, que pour avoir été si peu auprès d'eux il ne pouvait pas leur manquer.

A Benoît, c'est vrai qu'il n'avait pas manqué. A Juliette non plus, pas physiquement. Mais peu à peu ses deux années de plus, sa nature différente, plus sensible, plus affective, la maturité précoce dont elle faisait preuve lui avaient donné ce caractère à la fois sérieux et entier qui portait en filigrane la marque de l'absence du père. Cela se traduisait par son attitude si particulière envers sa mère, cette présence constante à ses côtés, qui n'avait fait que se renforcer depuis leur arrivée à Fauville. Comme pour chercher à combler un vide, ou pour empêcher toute autre personne de le faire à sa place.

Pauline se dit que Justine avait raison : le temps était venu de rendre ou, plutôt, de donner à Robert sa place dans la vie de ses enfants, c'était juste, et nécessaire. Mais comment s'y prendre ? Elle ne doutait pas d'eux, mais plutôt d'elle, elle craignait de leur transmettre uniquement sa douleur. Elle décida d'attendre encore un peu, espérant qu'un événement fortuit viendrait à son secours en lui suggérant un moyen d'aborder la question. Ce qui arriva.

Deux semaines tout juste après la visite de Justine, un jeudi aussi, un jour de pluie, elle apprenait à tricoter à Juliette avec des restes de laine.

Benoît ne tenait pas en place, allait de la table où il avait commencé une construction avec des cubes à la fenêtre, guettant une éclaircie pour filer chez les Massart.

Une voiture s'arrêta près du puits. Le chef de district ? Il était revenu une fois déjà, mais s'était annoncé par le téléphone.

C'était Sylvain, le frère de Robert. Depuis son veuvage, elle ne l'avait revu que rarement, à l'occasion de ses visites aux parents Ferraut. Elle savait qu'il était professeur de lettres et de latin. Toujours célibataire.

Elle ne put lui cacher sa surprise.

— Oh ! Sylvain, si je m'attendais...

Il expliqua que, depuis la rentrée, il enseignait au lycée de Verdun. Ayant appris par ses parents que sa belle-sœur tenait la halte de Fauville, il avait pris l'initiative de cette visite, en voisin et parent proche à la fois.

Pauline n'avait jamais éprouvé beaucoup de sympathie pour Sylvain ; dans sa famille, Robert avait toujours été jugé par rapport à lui, l'aîné docile, travailleur, ambitieux. Cependant elle se montra polie, aimable, l'invita à entrer, à s'asseoir, offrit de préparer du café, ce qu'il accepta. Il y eut un silence. Sylvain suivait du regard la jeune femme qui s'affairait avec le moulin à café, l'eau à chauffer, la cafetière et les tasses. Il ne savait comment s'adresser aux petits, qui le connaissaient à peine. Il devina la curiosité enfantine dans les yeux de Benoît, la réticence de Juliette ostensiblement penchée sur son tricot.

Quand Pauline eut servi le café, elle s'assit en face de lui. Il l'interrogea sur son travail. Des questions banales, qu'elle sentait un peu forcées, et auxquelles elle répondait brièvement.

Puis il changea de registre.

— Vous êtes courageuse, Pauline, dit-il. Si je suis venu, c'est pour vous dire que si vous avez besoin...

« Besoin... » Le mot déplut à Pauline, qui sentit monter en elle un début de colère. Comment répondre à cela devant les enfants ?

Un rayon de soleil mit bien à propos une tache de lumière sur la table. Benoît renversa sa pyramide de cubes et se précipita vers la porte.

— Maman ! maman ! la pluie est finie ! Je peux aller à la ferme ?

— Juliette, dit Pauline en se levant, il faudrait des œufs, tiens, voici le petit panier, accompagne Benoît et demande à madame Massart si elle en a à nous céder. Tu lui diras que je les payerai avec le lait.

Elle se rassit face à son beau-frère.

— Sylvain, vous parlez comme votre mère. Besoin... Je ne gagne pas beaucoup d'argent, mais je m'en arrange. Grâce à ma mère, qui m'aide et m'a enseigné bien des choses utiles, mes enfants ne manquent de rien. Vous les avez vus. Quant à moi, ce qui me manque, personne ne peut me le donner.

Elle était fâchée, et très émue d'évoquer ce qui lui manquait, alors elle baissa les yeux. Sylvain la regarda intensément. Ses mains rougies et abîmées par la manivelle du puits, par l'anse du seau, par les barrières tant de fois tirées et repoussées. Ses cheveux qui retombaient sur son visage, marqué de quelques griffures légères aux coins de la bouche et des yeux. Le tablier qu'elle portait sur sa robe et qu'elle n'avait pas enlevé pour venir lui ouvrir la porte. Tout ce qui la rendait tellement simple, humaine, attendrissante.

Pauline l'ignorait, mais Sylvain, son beau-frère, avait été amoureux d'elle depuis qu'il avait fait sa connaissance, à son mariage avec Robert. Elle représentait alors tout ce qui lui était interdit, à lui, le garçon sérieux, l'intellectuel dont les études solides faisaient honneur à leurs parents et qui, s'il se mariait à son tour, ne pourrait épouser qu'une fille semblable à lui. Pas une fille de cheminot, pas une rouquine aux cheveux fous.

A l'approche de la quarantaine, Sylvain n'était pas marié. Il avait eu des occasions. Des collègues, des professeurs comme lui, des femmes à lunettes et à chignon sage, qui gagnaient autant que lui.

S'il croyait éteint son sentiment pour Pauline, s'il était venu par devoir, par curiosité aussi, la revoir le troublait.

Il comprit qu'il l'avait blessée, chercha quelque chose à dire, et fut encore plus maladroit.

— Mon frère a eu beaucoup de chance de vous rencontrer et de savoir se faire aimer de vous. De vous voir seule ici avec vos enfants...

— De la chance, Sylvain ? Ce qui voudrait dire qu’il n’avait pas lui-même de quoi plaire ? Robert n’avait pas fait d’études comme vous, il exerçait un métier manuel, modeste. Mais sa valeur était ailleurs. Dans sa gaieté. Dans sa fantaisie. Dans son courage.

Elle marqua un temps d’arrêt. Sylvain avait été démobilisé après la débâcle de 1940 en raison de sa profession et avait échappé au pire de la guerre. Il comprendrait l’allusion.

— Excusez-moi un instant, dit-elle.

Elle se leva, monta dans sa chambre, ouvrit l’armoire. A côté du carton aux photos, il y en avait un autre, moins épais, avec lequel elle redescendit. Elle le posa sur la table, enleva le papier qui l’enveloppait. Un portrait encadré apparut. Pas une photo, une peinture.

— Mais c’est vous ? dit Sylvain.

— Oui. C’est Robert, mon mari, votre frère, qui l’a fait.

La ressemblance était évidente. On pouvait trouver au portrait quelques maladresses, sans doute, des couleurs un peu trop franches. Mais le peintre amateur avait su capter et traduire les atouts de son sujet. Il avait su donner de la vie à ses yeux, de la poésie à son sourire, de l’audace à sa chevelure. Il y avait d’abord de l’amour là-dedans, mais aussi du talent.

— Voilà, reprit Pauline, Robert était un artiste, il aurait pu devenir « quelqu’un », lui aussi. Je l’aimais, et en plus je l’admirais.

Elle remit sommairement le papier autour du portrait, qu’elle déposa dans le petit salon.

A ce moment, la porte s’ouvrit. Juliette entra, seule, avec son panier dans lequel la mère Massart avait déposé des œufs sur une poignée de foin. Elle avait refusé une invitation à goûter pour revenir au plus vite auprès de sa mère, dont elle constata l’émotion, et de cet oncle Sylvain qui paraissait lui aussi mal à l’aise.

D’ailleurs il se levait pour prendre congé. Par des mots seulement. Des souhaits de bon courage pour Pauline, de réussite à l’école pour Benoît et Juliette.

Pauline saisit l'occasion de la visite de Sylvain pour suivre le conseil de Justine.

Le soir, après le souper, sans rien dire elle posa le portrait sur la table.

— Oh, c'est toi, maman ! s'exclama Benoît. Je te reconnais, ta bouche, tes yeux, tes cheveux, tout ! Comme tu es belle, comme en vrai !

La voix de Juliette tremblait un peu quand elle demanda :

— Ce... cette...

Elle ne trouvait pas le mot juste.

— ... c'est l'oncle Sylvain qui te l'a apporté ?

Sa dernière phrase s'acheva presque dans un sanglot.

— C'est lui qui l'a fait ? Il te l'a offert ?

L'émotion de Juliette bouleversa Pauline.

— Non, ma chérie. Ce portrait, c'est votre papa qui l'a peint. C'était un artiste. On y croyait tous les deux. C'était notre secret.

— C'est quoi, un artiste ? demanda Benoît.

— C'est quelqu'un qui fait de belles choses.

Un silence suivit. Les deux enfants semblaient réfléchir. Juliette se demandait quel lien il y avait entre la visite de Sylvain, dont elle avait remarqué le regard appuyé sur sa mère, et la découverte du portrait.

— C'est qui, mon papa ? reprit Benoît d'une petite voix un peu tremblante.

Pauline étala alors sur la table, devant eux, les photos qu'elle possédait de Robert. On le voyait seul, jeune homme, si jeune, si plein de rires... Avec elle, enlacés, au temps des fiançailles. En mariés. Sur une petite photo prise en captivité, Robert seul à nouveau, en uniforme de soldat, amaigri, mais souriant toujours.

Ces photos, chez Justine, n'étaient pas serrées dans un carton. Les enfants les avaient vues, déjà. On leur disait que c'était leur papa, et cela n'était guère plus qu'un mot pour eux. La présence de Justine, celle de Louis aux côtés de leur mère masquaient un vide dont ils n'avaient pas vraiment conscience, et qui soudain se révélait à eux.

Les doigts de Pauline effleuraient les images, les caressaient. Des larmes, malgré elle, envahissaient ses yeux.

Juliette prenait les photos l'une après l'autre, les regardait intensément, comme pour les interroger, comme pour retrouver dans sa mémoire les traits, la voix, le rire de son père, qu'elle avait forcément oubliés.

— Oui mais mon papa de maintenant, c'est qui ? répéta Benoît.

OceanofPDF.com

Il ne fallut pas longtemps à Pauline – quelques saisons seulement – pour connaître les usagers de la halte, et aussi leurs habitudes, leurs travers, leurs rapports entre eux, leurs petites mesquineries. La plupart étaient de braves gens, avec un naturel et un bon sens campagnards, un franc-parler et bien des côtés pittoresques.

Tous n'étaient pas habitants de Fauville. Il en venait aussi de quelques villages des alentours, en particulier de Valmontier, le plus proche, juste au-delà du pont. Un autocar, pourtant, empruntait la « grand-route » jusqu'à Verdun. Mais il passait tôt et n'arrangeait que ceux qui avaient de quoi faire à Verdun du matin jusqu'au soir, à travailler ou à étudier. Le train ou le car, c'était donc une question d'horaires. De bagages aussi ; le train seul, grâce au fourgon, transportait tout, même ce qui était lourd et encombrant.

La clientèle de Pauline était en majorité féminine. C'était logique, ce qu'il fallait aller chercher en ville, marchandises ou services, était plutôt du domaine des femmes.

Il y avait les paysannes. Le train leur convenait, à elles qui ne pouvaient pas se permettre de quitter la ferme avant d'avoir fait tout leur ouvrage, en particulier la traite des vaches. Jeunes ou moins jeunes, plus ou moins corpulentes, elles avaient des points communs, leur teint vif, leurs fortes mains rougeaudes, le timbre de leur voix. Même s'il n'y en avait que deux dans la salle d'attente, elles s'interpellaient bruyamment, comme si elles étaient dans les champs, à des dizaines de mètres l'une de l'autre. Elles n'avaient parfois eu que le temps de passer un manteau ou une gabardine sur leur blouse. Des brins de paille, des odeurs âcres accompagnaient certaines depuis les étables. Souvent elles cachaient leurs cheveux sous un foulard noué au menton. La guerre avait donné à leur condition une supériorité et un pouvoir qui n'avaient pas encore totalement pris fin, celui de produire de quoi manger. C'est pourquoi elles affichaient une sorte de force et une aisance qui leur étaient propres

et leur permettaient un peu de laisser-aller, dans leur tenue et leur langage. C'étaient toutes des maîtresses femmes.

Elles arrivaient souvent porteuses de cabas rebondis : elles avaient de la famille en ville, ou des connaissances, qui manquaient encore de certaines denrées, en particulier la viande et le beurre. Ou bien elles avaient leurs habitudes avec certains commerçants, ou même des médecins, qui acceptaient encore un beau poulet ou un jambon en échange de leurs produits ou de leurs services. Une forme de troc qui s'apparentait au marché noir même s'il n'avait pas les mêmes motivations.

Les femmes d'ouvriers se distinguaient facilement des paysannes. Elles soignaient davantage leur tenue pour aller en ville, une façon pour elles d'affirmer leur dignité. Leurs vêtements trahissaient souvent leurs efforts. Sur des robes cousues main, sur des gilets tricotés se mêlaient parfois plusieurs types de tissu, plusieurs coloris de laine. Elles affichaient de petites coquetteries, un peu de rouge à lèvres, quelques gouttes d'un parfum bon marché.

Quelques femmes âgées se présentaient aussi au guichet. Veuves, épouses de retraités, discrètes dans leur comportement et leur mise. Un vieux couple de Valmontier, les Larriot, tous les deux minuscules, propres et charmants, se rendaient une fois par mois à Reims, chez leurs enfants, avec changement de train à Verdun et Châlons. Une vieille fille, mademoiselle Saumon, ne parlait ni ne souriait à personne et serrait contre elle un petit sac dont elle sortait précautionneusement sa monnaie pour le refermer aussitôt.

La taille, la forme des sacs et la façon de les tenir révélaient les caractères, traduisaient la méfiance ou l'avarice, ou au contraire la générosité. Tout comme le choix de s'asseoir ou non dans la salle d'attente, et la façon de le faire. Genoux écartés ou jambes bien serrées, milieu ou bout de la banquette.

Pauline était au service de la clientèle, aimable et discrète comme il se devait. Mais elle savait observer, et y trouvait du plaisir.

Qu'allaient faire à la ville toutes ces femmes si diverses ?

Des emplettes. Acheter des choses qui ne se trouvaient ni dans les cafés-épiceries de campagne ni dans les camions des commerçants ambulants. Des vêtements pour les occasions particulières, les changements de saison, les mariages, les deuils. Elles revenaient avec des cartons qui portaient les noms des magasins. Elles allaient « au » coiffeur, pour les mêmes occasions, et montraient au retour des têtes nouvelles, avec des frisures serrées qui dureraient longtemps.

« Vous au moins, disaient-elles à Pauline, vous n'en avez pas besoin ! »

Ce qui ne voulait pas forcément dire qu'elles lui enviaient sa chevelure flamboyante.

Elles allaient consulter les spécialistes qui soignaient ce qui n'était pas du ressort du vieux médecin de campagne, les docteurs pour les yeux ou les maladies qui demandaient des examens spéciaux, une radio par exemple. Elles allaient « aux » lunettes, « aux » médicaments, et les pharmaciens de Verdun les connaissaient bien, ces femmes de la campagne qui présentaient souvent, en plus des leurs, des ordonnances pour d'autres personnes.

L'entraide, en effet, se pratiquait volontiers. Entre voisines, entre copines, on se prévenait :

« Je vais à Verdun demain, si vous voulez que je vous rapporte quelque chose... »

Si les jours où Pauline ne délivrait aucun billet n'étaient pas rares, il y avait en revanche des matins où, sans parler d'affluence, la salle d'attente était presque pleine ! A l'approche des grandes fêtes, Noël, Pâques, au moment des foires à Verdun. Ou par hasard, tout simplement.

Les gens de la campagne, contrairement à une idée souvent répandue, ne sont pas avares de paroles. Ils n'ignorent pas grand-chose de leur voisinage, étant donné qu'ils vivent au vu les uns des autres. Alors pourquoi taire ce que l'on apprendra fatalement si on ne le sait pas déjà ? Les questions ne sont pas indiscretes quand on les pose dans ces cas-là. Mais, si directes et franches par-devant, entre elles, ces dames les voyageuses s'aiguiser la langue dans le dos des absentes.

Pauline apprit quelques secrets, d'alcôve parfois, qui n'en étaient donc plus. Entre autres que mademoiselle Saumon, avec son air de bonne du curé, avait eu un fils avec un homme marié et que c'était ce fils, devenu un « monsieur », qu'elle allait voir en cachette quand elle prenait le train. Elle entendit à plusieurs reprises prononcer le nom d'Albert Lefranc assorti de certains compléments peu flatteurs, ainsi que des allusions à la jalousie de sa femme, la grande Fernande, surnommée la « chienne de garde »...

Quant aux hommes, leur venue à la gare était différente selon qu'ils arrivaient seuls ou qu'ils accompagnaient leur femme.

— La dernière fois que je lui ai acheté un paletot, dit un matin une paysanne à Pauline, ça n'allait pas, il en a fait une vie ! Alors ce coup-ci il l'essayera ! Donnez-moi donc deux billets.

L'homme était rasé de près et il avait troqué sa casquette de travail, qui n'avait plus ni forme ni couleur, contre celle qu'il mettait le dimanche, pour la messe le matin et la partie de cartes l'après-midi. Visiblement, la perspective d'arpenter les trottoirs de Verdun en compagnie de sa « bourgeoise » ne l'enchantait guère.

Une autre crut bon de révéler à la chef de gare que son mari, qui la suivait, porteur d'une valise de carton bouilli, comme le cartable de Benoît, allait subir une opération.

— Pourvu qu'il ne reste pas trop longtemps à l'hôpital, quand on entre là-dedans on ne sait jamais quand on en sort. Et puis des fois, quand « ils » vous ouvrent, « ils » vous trouvent des vilaines choses qui n'étaient pas prévues.

Des paroles qui ne rassuraient pas le pauvre bougre, déjà bien mal en point !

Quand les hommes venaient seuls, en tenue de travail, c'était généralement pour expédier des marchandises, qu'ils transportaient dans une brouette ou une petite remorque fixée à l'arrière de leur vélo. Un sac de pommes de terre, pour des amis qui ne disposaient pas d'un jardin. Un lit d'enfant, pour un petit dernier-né chez une fille ou une nièce. Une bonbonne de vin de groseilles. Pauline pesait les paquets, y fixait des étiquettes portant les noms des expéditeurs et des destinataires. Les

emballages étaient souvent grossiers, et la ficelle était la même que celle qui entourait les bottes de paille, une ficelle qui piquait et coupait les mains. Le serre-frein pestait souvent quand il devait charger ces marchandises dans le fourgon.

Ou les décharger : les commerçants de la ville effectuaient rarement les livraisons ; c'est par le train qu'arrivaient, à Fauville comme ailleurs, les meubles, les engins agricoles, des matériaux divers et variés.

Le destinataire passait sur le quai pour aider le serre-frein, le chef de train devait parfois mettre la main à la pâte s'il voulait respecter l'horaire.

Une fois c'était une commode, avec le dessus en marbre, une autre fois un fauteuil pour un grand-père impotent, une volière pour mettre à couvrir les poules, un enfumoir pour les abeilles, un vélomoteur, des tonneaux... Il fallait alors emprunter la grande brouette de la salle d'attente et faire parfois deux ou trois kilomètres, puis la rapporter vide. Ou la faire rapporter par des enfants, qui se mettaient à plusieurs et profitaient de l'aubaine pour s'amuser en chemin avec ce drôle de véhicule.

Pauline apprit qu'il n'y avait pas si longtemps, avant la guerre, il n'était pas rare d'utiliser le train pour transporter des animaux. Les paysannes se souvenaient toutes de leurs mères embarquant des paniers et des cabas dont dépassaient des têtes caquetantes et cancanantes. De leurs pères allant acheter des porcelets à engraisser qui voyageaient dans le fourgon, enfermés dans des caisses à claire-voie. Ces bêtes affolées parvenaient parfois à s'échapper et à fuir, pas toujours du bon côté, certaines finissaient inévitablement en bouillie sous les roues du train.

Un jour où Pauline se trouvait déjà sur le quai avec deux voyageuses, en voyant arriver l'omnibus, elles poussèrent toutes les trois un cri. Une portière était ouverte, et un homme s'y cramponnait des deux mains, la veste gonflée d'air, les jambes pendantes désarticulées comme celles d'un pantin ! La secousse que provoquait toujours l'arrêt du train, et qui parfois déséquilibrait des voyageurs trop tôt debout, fit lâcher prise à l'acrobate involontaire, et il tomba à moitié sur le quai, à moitié sur la voie, juste devant Pauline.

Le chef de train, en sautant sur le quai, découvrit, stupéfait, la portière ouverte et l'homme en mauvaise posture. Celui-ci, indemne mais tremblant, s'était déjà relevé quand sa femme descendit du train. Elle l'invectiva aussitôt, prenant à témoin les femmes qui se trouvaient là.

— Je lui avais bien dit de ne pas baisser la vitre, de ne pas se pencher à la portière, mais Monsieur voulait voir le paysage ! Comme s'il ne le connaissait pas ! Et vous, continua-t-elle en se tournant vers le chef de train, il paraît que vous êtes responsable de la sécurité ! Parlons-en, de la sécurité ! Elle pense peut-être, la SNCF, qu'ils sont bien bons pour nous, les campagnards, ces vieux wagons qui datent d'avant la guerre, je ne parle pas de la dernière !

Les quelques voyageurs avaient baissé les vitres des portières pour voir ce qui se passait, certains même étaient descendus et se partageaient entre l'indignation et le rire.

Les deux minutes d'arrêt étaient largement dépassées. Le mécanicien, qui attendait avec le chauffeur le coup de sifflet pour redémarrer, vint lui-même se renseigner. Le chef de train, qui ne pouvait pas être présent partout dans son convoi, se sentait tout de même gêné. Pour sauver la face, il fit preuve d'autorité.

— Ce n'est rien, dit-il, rien du tout, un incident sans gravité, retourne à ta machine ! En voiture, mesdames et messieurs, attention au départ !

Tous se hissèrent dans les wagons, y compris le rescapé penaud, poussé sans ménagement par sa femme. Le chef de train referma les portières d'une main particulièrement énergique.

La gare était aussi le lieu de scènes pittoresques, et même de franches rigolades. Pauline savait en profiter sans faillir au sérieux de sa tâche.

Trois paysannes, un matin, eurent l'idée d'utiliser la bascule pour se peser. Avec des estimations de marchands de vaches, des paris. La mère Massart, qui faisait partie du trio, se faisait fort de remporter la palme en annonçant qu'elle devait friser les quatre-vingt-dix kilos. De fait, elle en faisait quatre-vingt-neuf ! La seconde dépassait à peine les soixante-quinze. La dernière grimpa sur l'engin.

— Quatre-vingt-trois, Geneviève ! annonça la mère Massart. Paraissez pas ! Cachez bien votre jeu !

Consternation sur la bascule, fou rire des deux autres, et bientôt de Pauline. Chez ladite Geneviève on avait tué le cochon l'avant-veille, et elle s'apprêtait à prendre le train lestée de deux gros cabas bourrés de lard, de viande et de charcutailles. Elle n'avait pas pensé à les poser avant de grimper sur la bascule, elle s'était pesée avec !

Très soucieuse dans les premiers temps de ne pas mêler sa vie familiale à son travail, Pauline, sans aller jusqu'à contrevenir au règlement, lâchait petit à petit du lest. Si elle ne permettait toujours pas à Benoît de s'approcher des trains, elle acceptait sa présence à ses côtés, le jeudi, dans le local de la gare. Les clients s'amusaient de ce petit bonhomme curieux qui leur posait des questions.

« Tu vas où ? Faire quoi ? Y a quoi là-dedans ? »

Ils prenaient sa défense quand sa mère le grondait.

Mais il enrageait de devoir rester à l'écart quand le train s'annonçait et que Pauline ouvrait la grande porte vers le quai. Pour le consoler, elle le laissait ensuite, pendant qu'elle faisait sa comptabilité, jouer un peu au chef de gare. Il mettait la casquette, qui lui tombait jusqu'aux oreilles, brandissait le drapeau rouge en criant :

« Fauville ! Fauville ! »

Ou bien il s'amusait à transporter ses jouets dans la grande brouette, si lourde pour ses petits bras qu'elle vacillait et culbutait bientôt.

« Accident ! Accident ! »

De son côté Juliette, en dehors des heures de trafic, se coulait parfois derrière le guichet, dans le tout petit bureau, pour y faire ses devoirs, ou se donner des airs de bureaucrate ou d'institutrice en tamponnant et en poinçonnant des papiers. Comme il y avait un poêle dans la gare, et que l'espace y était moins restreint que dans la cuisine, Pauline prit aussi l'habitude, dès le début du premier hiver, d'y faire sécher du linge, et même d'y baigner les enfants, l'un après l'autre, dans une grande bassine de zinc. Quand elle les sortait de l'eau, elle les déposait sur la bascule pour les frictionner, et s'amusait à leur annoncer des poids fantaisistes

pour le bonheur de les entendre rire. Benoît, qui n'avait pas encore appris à compter bien loin depuis qu'il fréquentait l'école, gloussait d'avance, quel que soit le poids annoncé. Juliette elle-même, pourtant plus songeuse que rieuse, se laissait prendre au jeu.

OceanofPDF.com

6

A côté des petites gares et haltes de campagne, celle de Verdun faisait belle figure, avec près d'un millier de cheminots qui se relayaient par équipes dans les différents services. La ligne 19 ne contribuait que modestement à son trafic, surtout pour les voyageurs. Mais elle bénéficiait d'autres atouts. Verdun constituait une étape entre l'Est et la région parisienne, par sa situation entre Metz et Châlons, où s'effectuait la correspondance pour Paris, alors que du nord vers le sud le trafic concernait davantage les marchandises. De plus, en tant que ville de garnison, elle accueillait de nombreux trains militaires, qui transportaient des hommes et du matériel. Les nouvelles recrues, qui arrivaient par vagues régulières, et les permissionnaires comptaient pour une large part dans le trafic de la gare.

Les voyageurs qui souhaitaient faire étape à Verdun n'avaient que la place à traverser pour trouver le gîte et le couvert à l'hôtel Terminus. La Seconde Guerre mondiale n'avait pas effacé le souvenir de la première, particulièrement intense dans la région, et les nombreux sites continuaient d'attirer des visiteurs.

A la gare proprement dite s'ajoutaient divers bâtiments adaptés à leur fonction : des bureaux, le dépôt, lieu de remisage et d'entretien des locomotives, avec sa rotonde, le foyer des cheminots, qui servait de cantine et de dortoir pour ceux qui étaient en transit, le poste de commande, sorte de guérite surélevée, qui abritait tout ce qui concernait la signalisation et le guidage des convois... Un peu à l'écart se trouvait la « Bobotte », surnom donné au centre d'apprentissage où les futurs cheminots recevaient un enseignement à la fois théorique et pratique, où la législation du travail avait sa place, tout comme le sport, qui renforçait l'esprit d'équipe, cher à la SNCF. On n'y formait pas seulement des mécaniciens, des chauffeurs, des aiguilleurs, des contrôleurs, on y enseignait aussi la tôlerie, la chaudronnerie, la sellerie et autres

spécialités : pour la construction et l'entretien de tous ses matériels, la SNCF n'avait que rarement recours à la sous-traitance.

Et puis il y avait les Economats, centre d'approvisionnement réservé aux cheminots et à leur famille. Il s'y vendait des vêtements de travail, des chaussettes, des bottes et des chaussures, des sous-vêtements rustiques, des semences et des outils de jardinage. Des produits d'épicerie aussi et du vin, en bouteilles (on disait du « bouché ») ou en vrac pour qui apportait le contenant. Du plus commun au plus corsé, comme le mascara en provenance d'Algérie, qui pouvait titrer jusqu'à quatorze degrés ! Bref, les Economats, c'était un peu comme le camion du « marchand », mais en beaucoup plus grand et en moins cher quand on achetait en quantité.

Albert Lefranc se rendait aux Economats deux fois par mois. Ces jours-là, il venait à la halte de Fauville avec son vélo derrière lequel était accrochée une petite remorque pour transporter sa bonbonne, qu'il apportait vide et remportait pleine. Son véhicule l'attendait sagement derrière la gare jusqu'au retour du train.

— Vous devriez y aller aussi, puisque vous y avez droit, suggéra-t-il à Pauline un jour où, selon son habitude, il faisait une apparition aux abords de la halte.

Juliette disait qu'il « rôdait ».

— Maman, Albert il rôde autour de chez nous, on dirait qu'il te surveille pour voir si tu fais bien ton travail. Il me fait peur.

— Tu as raison, Juliette, il n'est guère engageant. Mais essaie au moins d'être polie. J'ai encore besoin de lui.

C'était vrai. Quelques jours plus tôt, il lui avait fait remarquer que les rails, entre les barrières, étaient « bons à faire ».

Bons à faire ? Ça voulait dire quoi ? Qu'il fallait les nettoyer, les débarrasser de la terre, des petits cailloux, des débris divers dus au passage des attelages, et qui pouvaient constituer un danger pour les roues des trains. Dans la remise se trouvait l'outil adéquat, une petite lame recourbée en crochet fixée au bout d'un long manche. Albert avait donc appris à Pauline à « faire les rails ».

« Pour les pétards aussi, un jour, faudra que je vous montre, avait-il ajouté. Quand vous serez décidée pour les Economats, vous n'aurez qu'à me le dire, je viendrai vous remplacer pour les barrières. »

« Mangeront avec nous, les petiots, avait proposé la mère Massart, à qui Pauline avait fait part de son intention d'aller un jour à Verdun. »

Partager le repas de midi avec la tribu Massart, c'était mieux encore que celui du soir. Tous les jours, ou presque, la mère ou Bernadette préparait la soupe au lard dans un énorme faitout qui glougloutait sur la cuisinière et envoyait des jets de vapeur comme une locomotive. Benoît adorait imiter les hommes, qui trempaient dans le bouillon de larges tranches de pain, et il s'appliquait à manger cette soupe épaisse comme eux, penché sur son assiette, avec des aspirations bruyantes. Il s'amusait ensuite à faire trembloter le petit morceau de lard gras que la mère Massart lui servait, avant de l'écraser avec sa fourchette pour le mélanger aux légumes. Juliette se montrait plus délicate, refusait poliment le lard, mais, enthousiasme et imitation en moins, elle ressentait comme Benoît la bonté profonde de cette famille de géants.

Pauline prit donc un matin le train pour Verdun, confiant à Albert le service des barrières. Elle commença par se promener dans le centre commerçant de la ville, s'arrêtant devant les vitrines plus pour y découvrir des tendances et des idées qu'avec l'intention de faire des emplettes, car la couture et le tricot étaient autant une joie qu'une nécessité pour elle. Elle pensa à ses enfants, prit du plaisir à choisir un cadeau pour chacun. Pour Benoît, chez le marchand de jouets, elle dénicha une petite locomotive semblable à celle qui tirait l'omnibus, et pour Juliette, qui aimait l'école et tout particulièrement la lecture, elle choisit à la librairie un volume de la Bibliothèque rose. Elle déjeuna d'un petit pain acheté dans une boulangerie et d'une pomme avant de découvrir les fameux Economats, dont elle ne rapporta finalement que peu de chose. Justine expédiait régulièrement des cageots abondamment garnis qu'elle confiait aux bons soins du serre-frein et qui arrivaient par l'omnibus. Le lait, les œufs, les volailles et autres richesses de la ferme lui étaient toujours plus que largement servis et comptés au plus juste prix par la mère Massart, et le camion du « marchand » suffisait pour le reste.

Mais elle avait appris ce qu'à la campagne « payer un canon » signifiait. Ce pouvait être, entre hommes, un simple petit geste de convivialité. C'était aussi la manière la plus simple de remercier quelqu'un quand il n'était pas question de demander combien on devait, au risque de froisser celui qui s'était montré complaisant. Quelle femme seule, comme elle, n'avait pas parfois recours à un voisin pour un petit service hors de sa compétence ou de sa force, ou n'était pas l'objet d'une bonne intention ? Le jour où le père Massart était venu lui apporter un panier de pommes de terre fraîchement récoltées, et qu'à sa proposition de lui offrir un café il avait répondu qu'il boirait plus volontiers « un petit canon », elle avait été gênée. Elle avait donc acheté un peu de vin, une petite bonbonne, préférant pour cela l'anonymat des Economats au camion du « marchand », qui peut-être se serait mépris sur la destination du produit.

Elle s'en voulait elle-même de cette sorte de scrupule qui lui faisait adopter certaines attitudes en fonction de son statut de femme, de veuve, de mère. Elle se souvenait des paroles du maire, et plus encore de celles du curé, quand par correction elle était allée se présenter à eux. Tous les deux avaient évoqué son courage, son mérite, son sens du devoir, et l'avaient plus gênée que réconfortée. Le curé l'avait même choisie comme sujet de son prêche quand pour la première fois il avait remarqué sa présence à un office. Oui, elle était mère, et veuve, mais à son avis pas plus courageuse, pas plus méritante qu'une autre, seulement obligée de faire face, dans un souci de dignité et de discrétion.

Un matin de printemps, pendant les vacances de Pâques, Benoît éberlué vit s'arrêter sur la voie, juste devant la gare, un curieux véhicule. Ce n'était pas une locomotive, ça n'était pas noir, ça ne fumait pas, ça ne sifflait pas. Il ne fit ni une ni deux. Le train de voyageurs était passé, il déboula donc sur le quai. Deux hommes se trouvaient à bord de cette drôle de machine, en bleu de travail et casquette.

— C'est quoi, monsieur, cette machine-là ? demanda-t-il, oubliant la politesse dans son excitation, à celui qui en descendit le premier.

— C'est une draisine, petiot.

— Une quoi ? Ça sert à quoi ?

— A transporter les ouvriers qui viennent travailler sur la voie, comme nous. La chef de halte, petiot, c'est ta maman ? Va nous la chercher, qu'on se présente à elle.

Pauline arrivait. Les deux cheminots soulevèrent leur casquette et se présentèrent.

— Vous avez là un fameux petit bonhomme, madame, dit le plus jeune, il a l'air bien curieux de tout.

— Surtout de trains, oui. Je dois le gendарmer pour le tenir éloigné du quai. Il rêve de grimper sur une locomotive. Mon père était cheminot, il tient peut-être ça de lui.

— A défaut de locomotive, proposa l'autre, si vous le permettez, on peut l'embarquer sur la draisine, on va recharger un peu la voie ; des affaissements ont été signalés à plusieurs endroits.

— Mais il va vous gêner dans votre travail !

— Pas du tout. La compagnie des gosses, j'aime ça, moi, conclut le plus âgé des deux hommes. Allez, gamin, en voiture !

Il souleva Benoît au comble du bonheur.

La draisine n'était pas actionnée par la vapeur. Son moteur ronronnait au ralenti. Le conducteur s'installa devant le poste de commande et Benoît, sidéré, remarqua qu'il y en avait un à chaque bout du véhicule.

— C'est parce que la drai... la drai... la machine ne peut pas tourner qu'on peut la faire marcher dans les deux sens ?

— Bien vu, petit !

Quand la draisine démarra, Benoît fit à sa mère de grands gestes d'au revoir, comme s'il partait pour un long voyage... qui s'acheva deux cents mètres plus loin.

Les deux hommes descendirent une brouette et deux pelles. Le ballast, en effet, avait glissé à plusieurs endroits, dégageant les traverses, qui ne se trouvaient plus suffisamment maintenues. A intervalles réguliers, le long de la voie, se trouvaient des tas de petits cailloux gris-bleu.

Brouettée par brouettée, pelletée par pelletée, ils entreprirent de recharger la voie. A Benoît, fier comme un paon, ils confièrent la mission de piétiner le ballast pour le tasser.

— Tu sais comment ça s'appelle, le travail qu'on fait là, petit ? On dit « bourrer des cacahuètes », nous autres des chemins de fer !

Le gamin répéta l'expression plusieurs fois en riant.

Le plus âgé des deux cheminots, le plus amusé aussi par la présence du petit, s'arrêta entre deux brouettées et tira d'une musette un litre dont il enleva le bouchon. Il but une grande lampée et passa la bouteille à son compagnon de travail, après avoir essuyé le goulot avec sa manche.

— C'est du vin ? demanda Benoît.

— Oui, mais du bien baptisé, vu que c'est ma femme qui me le prépare.

— Je sais ce que c'est, du vin baptisé : le père Massart de la ferme, il en boit et, une fois, il m'en a fait goûter un peu, mais je ne l'ai pas dit à maman.

— Alors, dit le propriétaire de la bouteille, bois-en un coup, bonhomme, puisque tu travailles, mais un p'tit, même si ça ne peut pas te faire de mal.

Un peu avant midi, le matériel et les hommes reprirent place à bord de la draisine pour aller rendre à sa mère le petit garçon ravi. Pauline leur offrit un verre de vin, non baptisé, mais cependant non violent, puisque c'était du dix degrés des Economats. En levant son verre, l'homme dont la femme baptisait le sien échangea avec Benoît un clin d'œil de connivence.

— Merci beaucoup, madame, dit-il, et bon appétit. Nous on va prendre le casse-croûte dans la machine, un peu plus loin, et on reprendra le travail après. On compte sur toi, l'apprenti ?

Sitôt son repas englouti, bien que ce fût interdit, Benoît courut le long de la voie jusqu'à la draisine dans laquelle ses nouveaux amis grillaient une cigarette avant de se remettre à la tâche. Le plus âgé, que l'autre appelait père Jean, semblait heureux de la présence de ce petit garçon si bavard et si curieux, qui soudain sembla inquiet.

— Mais si le train arrivait, demanda-t-il, il verrait la draisine ? Il pourrait s'arrêter ?

— Le train, petit, on ne l'attendra pas, on déguerpira avant !

Benoît comprit ainsi que sur les voies uniques la draisine ne pouvait circuler ou stationner qu'en dehors du trafic des trains, ou qu'elle devait se réfugier sur des voies de garage prévues à cet effet à certains endroits, le temps de leur passage.

Il fallut deux jours aux travailleurs de la voie pour remettre en état le tronçon défectueux de la ligne 19.

— On a bien travaillé ! On a « bourré des cacahuètes » dans tous les trous ! claironna Benoît quand la draisine le ramena à Pauline.

Le père Jean prit le gamin dans ses bras et l'embrassa.

— Si j'osais, madame, dit-il, je vous ferais une proposition. Ce p'tit gars-là, il m'a bien causé, alors je sais ce qui lui ferait plaisir, et à moi par la même occasion. Visiter la gare de Verdun. Monter à bord d'une locomotive. Ma femme et moi, voyez-vous, on n'a pas eu d'enfants, donc on n'a pas de petits-enfants. Quand on peut gâter un peu ceux des autres, on en profite. Je suis de congé demain. Mettez donc votre petit bonhomme au train le matin, le contrôleur s'en chargera, moi je l'attendrai à la gare. Il passera la journée avec moi et vous le récupérerez le soir.

Surprise, émue, tout de suite confiante dans la bonté de l'homme, Pauline ne put qu'accepter.

— Mais, monsieur, comment vous remercier ?

— Le bonheur du gamin y suffira.

Le lendemain, aucun voyageur ne se présenta à la gare. Quand le chef de train descendit, Pauline lui expliqua sa requête. Il embarqua volontiers le petit passager fasciné par l'aventure et promit de veiller sur lui jusqu'au moment de le remettre au père Jean, qu'il connaissait.

Les locomotives, les wagons – pour les marchandises, car pour les voyageurs il fallait dire les « voitures » –, les aiguillages, le château d'eau avec son drôle de tuyau comme une trompe d'éléphant, le toboggan à charbon pour charger les tenders, le pont tournant de la

rotonde, le chauffeur qui s'occupait du feu dans la locomotive et le mécanicien qui conduisait la machine, et leurs lunettes « olive », et leur casquette qu'ils mettaient toujours à l'envers...

L'enfant vit tout, comprit tout, guidé par le père Jean qui en tant que cheminot de longue date connaissait tous les services et tous les hommes. Il put ainsi monter à bord d'une locomotive, une plus grosse que celle qui tirait l'omnibus de la ligne 19, une 140C, ni pour aller loin ni pour rouler vite, juste pour l'emmener à la rotonde pour une révision. Mais quelle aventure pour l'enfant ! Le père Jean lui expliqua tout. Les locomotives étaient des gourmandes, à qui il fallait donner à manger, du charbon, et à boire, de l'eau, en grande quantité, il avait dit des centaines, et même des milliers de litres et de kilos ! Des délicates aussi, dont les coussinets et les bielles devaient être graissés tous les jours.

De cette journée mémorable, qu'il n'oublierait jamais, Benoît parla longtemps et conserva une grande fierté.

A la maison, la cuisinière, qui consommait elle aussi du charbon et fournissait de l'eau chaude grâce au réservoir dont elle était pourvue, lui permit d'apprendre à Pauline, qui s'en amusa, des mots propres aux locomotives.

« Tu veux que je te passe le “ringard” ? » disait-il quand il la voyait s'approcher avec le seau à charbon.

Comme les chauffeurs, sur les locomotives, attisaient le brasier avec le « ringard », Pauline, en effet, après avoir soulevé les ronds de la cuisinière, tisonnait les braises avec le crochet.

Quand le robinet du bassin ne laissait plus s'échapper qu'un mince filet d'eau chaude, il la mettait en garde :

« Faut vite remettre de l'eau, maman, sinon tu vas “griller le sapin” ! »

Le bassin laissé à sec risquait en effet de se fendre, et même d'éclater, comme la chaudière d'une locomotive privée d'eau par un chauffeur négligent.

Louis se maria au milieu de l'été 1947.

Il avait tenu sa promesse, il était venu rendre visite à Pauline et aux enfants. A vélo une première fois, un jour l'aller, le lendemain le retour. Tonton Louis ! Benoît était fou de joie. Puis par le train, avec Justine, pour le premier Noël à Fauville.

Justine était revenue seule, annonçant que Louis « fréquentait ». Une prénommée Monique, une fille de paysan, qui avait fait des études jusqu'au brevet et travaillait à la poste de Commercy. Avec l'auto de son futur beau-père, il vint un dimanche la présenter à sa sœur. Simple et gentille, elle lui plut immédiatement, ainsi qu'aux enfants. Pauline promit de se rendre à leur mariage.

Elle s'adressa au chef de district pour obtenir une remplaçante, comme le stipulait désormais le règlement. Albert avait passé l'âge et il fallait donner du travail à des jeunes qui en avaient besoin. La jeune fille arriva avec son vélomoteur et son petit bagage le matin du départ de Pauline, qui lui donna les consignes concernant le travail puis lui confia sa maison pour quelques jours.

Prendre le train pour aller plus loin que Verdun, cette fois, quelle fête encore pour Benoît, qui ne tenait pas en place sur la banquette !

En revanche Pauline, au fur et à mesure que se déroulait le paysage tout le long de la vallée de la Meuse, se sentait envahie d'une sorte d'appréhension. Elle allait pour la première fois retrouver la maison de sa mère, avec tous les souvenirs qui y étaient liés, et assister au mariage de son frère, qui fatalement lui rappellerait le sien. Assise près d'elle, Juliette lui tenait la main.

A l'arrivée chez Justine il y eut bien sûr des larmes, de joie et d'émotion. Mais bientôt, aux attendrissements et aux exclamations sur les redécouvertes, le jardin, le chat, les chambres, se mêlèrent des allusions à Fauville. Les enfants, tout comme Pauline, en parlaient avec chaleur, et la

plupart de leurs phrases commençaient par « chez nous ». Et, « chez eux », c'était là-bas, dans ce village minuscule du nord de la Meuse. Si Justine, qui avait tout fait pour qu'ils soient heureux chez elle, en conçut au fond d'elle-même un peu d'amertume, elle sut le cacher. C'était la preuve que sa fille avait eu raison, le mérite lui revenait de ce choix et de cette transplantation réussie.

Le soir, une fois les enfants couchés, la mère et la fille prolongèrent un peu la soirée dans la douceur du jardin. Elles parlèrent du lendemain. Ce serait un beau mariage, avec un cortège, un grand repas dans la grange de la ferme décorée de fleurs et de feuillages, un bal...

— Ton frère, dit Justine, aurait préféré une cérémonie intime, juste les proches, sans tralala.

Pauline devinait ses scrupules envers elle, sa crainte de la peiner en lui rappelant son bonheur perdu.

— Monique a droit à son beau mariage, maman. J'aurai bien sûr le cœur gros, mais je saurai faire bonne figure.

— Et ta toilette, enchaîna Justine, tu ne m'as pas dit encore, comment est-elle ?

— Comme il faut, maman, sois tranquille.

Une veuve, fût-elle jeune et jolie, comme c'était le cas de Pauline, qui avait juste trente ans, ne devait pas s'afficher avec des tenues trop voyantes, mais se limiter aux formes simples, aux couleurs discrètes... Le devoir, toujours.

Le lendemain, elle apparut dans une robe d'un beau gris perle, au décolleté sobre, coiffée d'un turban fait du même tissu dont dépassaient joliment quelques boucles rousses.

Si la joie des jeunes mariés et le plaisir de revoir quelques lointains parents rassemblés pour l'occasion l'aidèrent à faire bonne figure, elle connut une épreuve au moment de la formation du cortège.

Juste derrière la mariée au bras de son père venaient les enfants. Pauline vit ainsi Benoît et une nièce de Monique, aussi mignons et fiers l'un que l'autre, chargés de tenir le voile, alors que derrière eux Juliette se prêtait moins volontiers à la tradition, n'acceptant qu'à contrecœur de

rejoindre son cavalier désigné, un gamin de douze ans qui avait passé l'âge de la spontanéité et semblait aussi embarrassé de son corps que de son costume neuf. Pauline la regarda prendre le bras du garçon en s'approchant le moins possible de lui, et devina les pensées qui se cachaient derrière son sourire forcé. Ensuite furent appelés et assortis les jeunes gens et les jeunes filles, puis les jeunes couples véritables.

Restaient quelques personnes moins jeunes, et même âgées, qui s'apprêtaient à déambuler sans ordre précis en fin de cortège, lequel serait fermé par le marié au bras de sa mère. Parmi celles-ci Justine avait discrètement chargé un frère d'Henri Blanpain, l'oncle Eugène, qui ne s'était jamais marié, d'accompagner Pauline.

— Tiens, ma fille, prends donc mon bras, lui dit-il comme si l'idée lui en venait à l'instant.

Elle s'exécuta. Le vieil homme posa et garda sa main libre sur celle de la jeune femme, qu'il sentit trembler. Tout en marchant, il se tournait vers elle et lui souriait chaque fois qu'il croisait son regard. Elle se retenait de pleurer, émue par la caresse de cette main, par la chaleur de ce sourire, qui cependant lui brisaient le cœur en lui révélant la cruauté de son statut de veuve un jour de mariage.

Puis il y eut le repas, le bal, où elle fut invitée à danser par tous les hommes. Quelques-uns parmi les plus jeunes, des invités du côté de Monique, préférèrent toutefois s'abstenir. De crainte d'être troublés par cette belle jeune femme à qui ils devaient le respect, ou de la troubler elle-même ? Elle remarqua et apprécia leur discrétion.

— Maman, murmura Juliette dans le train du retour vers Fauville, deux jours plus tard, je suis contente que ce soit fini.

Jamais Pauline n'avait entendu Albert parler de sa femme, sinon pour dire qu'elle tenait la barrière champêtre des Forgettes. La mère Massart lui avait très vite laissé entendre que, plusieurs années auparavant, il y avait eu des « histoires » dans le couple : l'Albert courait les femmes, et que c'était la cause du caractère à la fois renfermé et féroce de la grande Fernande. Puis elle lui avait raconté le fond de l'affaire, qui remontait plus loin, presque trente ans plus tôt, quand ils étaient encore jeunes tous les deux. Ils avaient eu un enfant, un petit garçon, qui faisait leur joie. Mais l'enfant était mort d'un accident stupide, une mauvaise chute de vélo alors qu'il apprenait tout juste à en faire. Depuis ce temps-là ils se vengeaient l'un de l'autre, alors qu'aucun des deux n'était responsable, et passaient leur temps à se faire du mal, elle en négligeant sa tenue et son intérieur, lui en courant la gueuse – peut-être bien qu'il y avait pris goût pour de bon.

Un après-midi, l'idée vint à Pauline, sous couvert d'une promenade avec Juliette, de prendre le chemin des Forgettes et d'en profiter pour découvrir et saluer ladite Fernande.

Quand elles arrivèrent à proximité de la barrière, un gros chien hirsute, heureusement attaché, se mit à aboyer féroce. Bientôt apparut une grande femme maigre, un peu voûtée, aux cheveux blancs en désordre, à la mine peu aimable.

— Une sorcière, murmura Juliette.

— Qu'est-ce que c'est ? Ah, c'est vous, la chef de gare de Fauville, la rouquine, avec vos cheveux de bohémienne ! Qu'est-ce que vous lui voulez, à l'Albert ?

— Rien, madame Lefranc, c'est vous que je viens saluer, puisque nous sommes voisines et que nous faisons le même travail.

— Moi ? Y a rien à voir, rien à dire avec moi.

Pauline et Juliette s'apprêtaient déjà à faire demi-tour.

— Je sais qu’il vous a montré le travail, au début, l’Albert, reprit la femme d’un ton un peu moins bourru, mais, si maintenant vous savez le faire, il n’a plus de raison d’aller vous voir. J’aime mieux vous le dire tout de suite, celle d’avant vous, il l’a aidée aussi. C’est peut-être bien pour ça qu’elle est partie si vite.

— Que voulez-vous dire, madame Lefranc ?

— Ne faites pas l’innocente, entre femmes on se comprend. Il est comme ça, mon Albert, alors ne lui laissez pas espérer des choses pour faire un scandale après.

Là-dessus elle tourna le dos et rentra chez elle. Pauline et Juliette s’éloignèrent tandis que le chien, qui s’était tenu en présence de sa maîtresse, reprenait ses aboiements.

Elles ne dirent pas un mot le long du chemin, troublées toutes les deux.

Pauline pensait aux mots de Justine – « Méfie-toi de cet Albert, qui n’a pas l’air bien catholique... » –, aux dires de la mère Massart, aux termes égrillards des femmes dans la salle d’attente. Elle ne s’était donc pas trompée, l’homme ne lui avait pas rendu service par pure bonté. Mais elle pensait aussi que la redoutable Fernande avait dit « mon Albert ». C’est donc qu’elle l’aimait encore, puisqu’elle était jalouse, après tant d’années de discorde ; cela l’amusait et l’émouvait à la fois.

Juliette aussi réfléchissait. Elle n’avait pas compris le sens précis des sous-entendus de la sorcière, mais le ton des paroles avait suffi à confirmer ce qu’elle pressentait depuis le premier jour : en faisant semblant de lui rendre service, Albert cherchait à faire du mal à sa mère. Quel mal ? Elle n’osait pas le demander, mais devinait quelque chose de trouble, de vaguement honteux, qui tenait au fait que sa mère était une femme seule, et jolie.

Quelques jours plus tard, Albert, de retour de Verdun, descendit du train avec trois autres voyageurs, un homme et deux femmes. Du fourgon, le serre-frein lui tendit deux cabas et sa bonbonne pleine.

— Dis donc, Lefranc, tu ne te mouches pas du pied ! A voir sa couleur, celui-là, ce n'est pas de la piquette !

Il remit son billet à Pauline et sortit. Mais, alors qu'il s'apprêtait à s'atteler à sa remorque, il entendit que dans la salle de la gare les autres passagers s'attardaient un peu à bavarder, et il eut envie de les rejoindre. Du pied, il actionna la béquille de bois qu'il avait bricolée pour maintenir la remorque stable et bien à plat.

Juliette arrivait de l'école, sans Benoît, qui s'était arrêté à la ferme Massart pour partager le goûter des géants. Elle aperçut, derrière la gare, la remorque, qu'elle reconnut, avec le rouge du vin dans la bonbonne. Elle entra dans la maison, posa son cartable sur la table, ouvrit le buffet, se prépara une tartine de confiture. Dans la salle on était passé des bavardages aux blagues. Elle s'approcha de la porte de communication pour écouter, reconnut la voix d'Albert aussitôt suivie du rire de Pauline, ce qui lui déplut fortement. Une idée folle lui vint. Elle ressortit, s'approcha de la remorque, poussa un peu la béquille du pied, constata qu'elle se mettait à riper doucement sur le gravier, que la remorque ainsi déséquilibrée commençait à pencher. Avisant un caillou de belle taille qui se trouvait à proximité, elle le plaça à l'endroit où la bonbonne, si le mouvement se poursuivait, devait tomber. A peine eut-elle le temps, toujours rapide et légère, de retourner vers son goûter qu'elle entendit un fracas de verre, immédiatement suivi de piétinements dans la salle et d'exclamations. Les trois voyageurs, Albert et Pauline s'étaient précipités au-dehors pour découvrir un piteux spectacle. La béquille de la remorque avait cédé brusquement, la bonbonne avait glissé et s'était fracassée sur le caillou.

— Du mascara ! Quinze litres ! répétait Albert, consterné.

Les autres hésitaient entre la compassion et le rire, pas fâchés, dans le fond, de cette mésaventure qui alimenterait les conversations avec les voisins.

La colère succédait à la stupéfaction d'Albert. Il prétendait que le caillou, qui apparut sous les débris de verre et le contenu des cabas, dispersé et noyé sous le mascara répandu, n'était pas là tout à l'heure, que quelqu'un l'y avait placé, qu'on lui avait fait une mauvaise farce !

Juliette s'était approchée. Petite écolière modèle encore en tablier, sa tartine à la main. Pauline l'interrogea : avait-elle vu quelqu'un aux abords de la gare en revenant de l'école ? Non, personne !

— Cherchez pas midi à quatorze heures, Lefranc, conclut l'une des deux femmes, le caillou, si quelqu'un l'avait mis, comme vous dites, on verrait des traces de pas !

Les petits pieds de la fillette n'avaient laissé aucune empreinte sur le gravier.

Le soir, dans son lit, Juliette guetta les pas de Pauline dans l'escalier, puis les bruissements légers qui indiquaient qu'elle se préparait pour la nuit. Quand elle la devina couchée, elle se leva doucement et se glissa dans la chambre, puis dans le lit de sa mère.

— Juliette, murmura Pauline en l'attirant contre elle, qu'est-ce qu'il y a, ce soir ?

— Maman, j'ai quelque chose à te dire... à t'avouer...

— Quoi donc ?

— La bonbonne cassée d'Albert... c'est moi.

— C'est toi ? Mais comment ? Pourquoi ?

A mi-voix Juliette expliqua comment, la béquille, le caillou. Pourquoi ? C'était plus difficile à exprimer.

— Je ne l'aime pas. Je t'ai entendue rire avec lui... La sorcière, elle t'a parlé méchamment.

Pauline la serra plus fort, l'embrassa, la cajola comme un bébé, longuement.

— Maman, reprit la petite voix déjà ensommeillée de Juliette, je voudrais que papa ne soit pas mort, qu'il soit avec nous.

Pauline comprit alors les craintes de la fillette.

— N'aie pas peur, ma chérie, il est toujours dans mon cœur, jamais personne ne prendra sa place.

Elle trouva difficilement le sommeil. Oui, Robert était présent dans ses pensées, dans son cœur, mais si cruellement absent auprès d'elle, malgré la chaleur douce et précieuse de l'enfant endormie contre son flanc.

OceanofPDF.com

Le 1^{er} octobre 1948, deux années seulement après sa nomination à Fauville, Pauline changea de statut par la force des choses. De chef de halte, une responsabilité qui lui avait été confiée alors que l'Administration la savait provisoire, elle rétrograda au rang de simple garde-barrière. L'omnibus de la ligne 19 déjà surnommée, comme d'autres en milieu rural, la « ligne des pêcheurs » avait vécu.

La ligne des pêcheurs... Aux petites haltes de villages descendaient parfois, en effet, quelques retraités équipés de gaules et d'épuisettes, à la recherche de coins paisibles. Voir en eux les seuls utilisateurs de l'omnibus était bien sûr très exagéré. Cet hommage ironique à l'aspect paisible et bucolique de la vallée de la Meuse poissonneuse n'était en fait qu'une anticipation. Le déclin du chemin de fer en milieu rural s'amorçait bel et bien, alors qu'inversement s'annonçait la modernisation des lignes importantes.

C'était dans l'air du temps. Après les traumatismes divers de l'immédiat après-guerre se dessinait la reprise de l'activité. Sans connaître encore la formule, on s'engageait résolument dans la voie des Trente Glorieuses.

Plus d'omnibus. L'annonce de sa suppression, à Fauville comme ailleurs, provoqua la stupéfaction, et l'impression un peu triste qu'une page se tournait. Pourtant, ceux qui s'inquiétaient, ou même s'indignaient, n'en étaient-ils pas responsables, puisqu'ils l'empruntaient moins, cet omnibus qu'on leur supprimait ?

— Faut que je vous dise, avait confié un soir la mère Massart à Pauline après lui avoir servi son lait, me verrez plus guère à la gare, le père a acheté une auto !

La Traction d'occasion du père Massart, la deuxième voiture au village après celle de l'instituteur, préfigurait tout à fait l'importance qu'allaient

prendre la « bagnole », comme disaient ses fils, et le trafic routier en général.

Ceux qui avaient à se rendre chaque jour à la ville étaient de plus en plus nombreux. Employés dans les commerces, les bureaux et les entreprises, qui mettaient les bouchées doubles pour retrouver, puis dépasser, leur activité d'avant-guerre. Ecoliers des campagnes que les instituteurs, conscients que l'âge d'or du certificat d'études était révolu, poussaient plus volontiers vers le collège, et qui devinrent eux aussi des clients fidèles du car. Quotidiens, hebdomadaires ou mensuels, selon qu'ils habitaient des villages proches de Verdun ou plus lointains, selon le règlement des établissements qui accueillait des internes. La journée des ouvriers, des employés divers et des collégiens et lycéens était déjà bien entamée quand le train de voyageurs arrivait en gare de Verdun, quelques minutes avant dix heures, ce qui soulignait cruellement son inutilité devenue presque totale.

Le dernier passage de l'omnibus sur la ligne 19 fut marqué par quelques gestes chargés d'émotion. A l'avant de la locomotive était accroché un énorme bouquet de fleurs, que chaque chef de gare ou de halte, chaque garde-barrière considéra comme une marque d'amitié à son adresse. Entre les « roulants » et le personnel des quais, les salutations furent chaleureuses. Le mécanicien et le chauffeur, de la plate-forme de leur machine, tendaient leurs mains noircies pour serrer celles de ces hommes et de ces quelques femmes dont ils devinaient la tristesse. Le chef de train et le serre-frein distribuaient des bourrades amicales, des accolades, demandaient aux femmes l'autorisation de leur « faire la bise ». Quand le train redémarrait, le coup de sifflet prolongé de la locomotive résonnait comme un remerciement et un adieu. Aux passages à niveau, où le train ralentissait sans s'arrêter, c'étaient de grands signes de la main vers les gardes-barrières. Quelques-unes lançaient vers les hommes du train des fleurs qui n'atteignaient pas toujours leur but, mais, par les vitres baissées des wagons, atterrissaient parfois sur les genoux des derniers voyageurs à emprunter le vieil omnibus voué à la retraite.

Retraite aussi pour les plus âgés de ses serviteurs ; les autres termineraient leur carrière de cheminot dans d'autres lieux ou d'autres fonctions.

A Fauville, les deux derniers billets que Pauline eut à délivrer et à poinçonner furent pour le couple Larriot. Une coïncidence qui ajouta à l'émotion du moment.

— Alors aujourd'hui c'est le dernier train, dit la vieille dame. Nos enfants seront obligés de nous raccompagner cette fois. Et après... après, nous ne bougerons plus de chez nous. Tout passe, madame Ferraut, nous sommes devenus comme l'omnibus, dépassés par la vitesse du temps, démodés et inutiles.

Il ne pouvait cependant pas être question, si tôt, si brutalement, de la suppression totale du trafic de voyageurs sur la ligne 19, ne serait-ce qu'en raison des correspondances qui s'effectuaient de Sedan, de Verdun et de Lérrouville vers des destinations plus lointaines, Reims, Paris, Metz, Nancy...

Ailleurs déjà, pour assurer des liaisons, circulaient des autorails, encore appelés « michelines » en souvenir du premier modèle, conçu dès le début des années trente et doté de pneus Michelin. On pouvait dire qu'ils tenaient à la fois du train, ils empruntaient le réseau ferré, et de l'autocar, par leur forme et la disposition des places qu'ils offraient, ainsi que par le fait qu'ils fonctionnaient avec un moteur. A la ligne 19 fut donc affectée une micheline, fringante dans sa carrosserie peinte en rouge et beige. Plus discrète que le train, avec son moteur Diesel et son klaxon, elle se montrait aussi plus sélective et plus rapide, puisqu'elle dédaignait les simples haltes pour ne desservir que les gares des chefs-lieux de canton jalonnant la ligne.

Dans les campagnes, l'omnibus, même pour ceux qui ne l'empruntaient pas, représentait un élément de la vie rurale dont la disparition allait révéler l'importance. Comme les cloches des églises, comme les rires et les cris des enfants dans les cours de récréation, il

contribuait à rythmer le temps. Les hommes de la terre occupés, selon les saisons, à labourer, à semer, à faire les foins ou à moissonner se plaisaient à regarder passer le train. Si leurs champs se trouvaient à proximité de la voie, ils échangeaient des saluts avec les cheminots dont beaucoup étaient issus de leur monde. Le panache de fumée de la locomotive leur donnait aussi parfois des indications sur l'évolution probable du temps, selon qu'il s'élevait un peu dans le ciel ou se rabattait sur la machine, selon la direction que lui imposait le vent. Comme eux, qui travaillaient encore à la manière de leurs parents, l'omnibus avait conservé une sorte de vétusté et de tranquillité un peu nostalgiques, mais au fond rassurantes. Sa fin préfigurait sinon la leur, du moins celle de leur mode de vie. Le père Massart, tout rustaud qu'il était, ne s'y était pas trompé en achetant son auto.

Pauline regretta l'omnibus. Non pas du fait que sa suppression lui enlevait son titre de chef de halte, la hiérarchie lui importait peu, mais elle y perdait ce qu'elle appréciait le plus dans son travail, à savoir son côté humain, le contact avec les usagers. Sa tâche allait désormais se limiter à fermer et rouvrir les barrières pour le passage de la micheline et des trains de marchandises, et à regarder ceux-ci défiler du quai où sa présence restait obligatoire. Plus de billets à délivrer, de colis à peser, de bavardages à écouter ou à partager, de salutations ni de mots échangés avec le chef de train et le serre-frein.

Elle avait derrière elle deux années finalement vite passées car riches de découvertes, d'un travail, d'un village, d'une population, de son autonomie aussi, ce qu'elle avait voulu.

Comment pourrait-elle qualifier, plus tard, quand elle les aurait vécues, celles qui s'ouvriraient devant elle ? Années en demi-teinte, plutôt tranquilles, années sans histoire, c'est-à-dire sans bouleversements importants. Des satisfactions, des bonheurs même, quelques difficultés, quelques incidents. Des tentations. Des peines. La vie, quoi. La vie d'une jeune veuve et mère de son temps, à la campagne...

A la rentrée de 1948, Juliette entamait sa dernière année à la petite école de Fauville, sous le regard bienveillant de monsieur Voisin, dont elle était la meilleure élève, attentive, intéressée par tout ce qui composait l'enseignement du maître, soigneuse dans l'exécution de ses travaux. Il regrettait cependant de la voir rarement sourire, et jamais rire comme le font les enfants, pour trois fois rien, à grands éclats, ou alors sous cape, pour échapper à l'œil du maître, comme si c'était possible dans une classe d'une douzaine d'élèves. Aux jeux bruyants des récréations, elle préférait les apartés avec les autres filles. Elle était particulièrement liée avec Michèle, la fille de l'instituteur, et c'est ainsi que celui-ci apprit qu'elle conservait en permanence dans son cartable une petite photo de son père, dont elle prétendait se souvenir.

Benoît était bien différent de sa sœur. Moins doué pour l'étude peut-être, mais surtout moins attentif. Un bon petit bonhomme cependant, avec la confiance au fond des yeux et l'envie de tout connaître, même si elle ne durait pas.

On lui devait le jeu du train. Les gamins, qui figuraient la loco, le tender et les wagons, se mettaient en file, chacun s'accrochant au précédent en saisissant à pleines mains les pans de son tablier ou de sa blouse. Quand la loco imposait au convoi des changements brusques de direction, il y avait parfois des incidents, des boutons arrachés, des accrocs, et même des accidents, des chutes collectives, qualifiées de déraillements. Les rôles changeaient alors, les plus forts incarnaient des brancardiers qui transportaient les victimes sous le préau rebaptisé hôpital, où les filles devenaient infirmières.

La micheline ayant des horaires différents de l'omnibus, plus tôt le matin, plus tard le soir, Pauline était toujours disponible pour accueillir les enfants à la sortie de l'école. Juliette rentrait directement, aussi nette que le matin, alors que Benoît faisait souvent une halte chez les Massart et arrivait les mains sales, le tablier fripé et parfois les genoux couronnés.

C'était un bonheur pour sa mère de voir Juliette se mettre à ses devoirs, avec ses cahiers et ses livres impeccables, organisée, efficace,

silencieuse. Pendant qu'elle écrivait, Pauline, parfois, se postait derrière elle. Doucement, sans la déranger, elle dénouait les rubans qui retenaient ses tresses, libérait ses cheveux, aussi roux, aussi frisés que les siens, y plongeait les mains, les respirait, les embrassait. Sans cesser de lire ou d'écrire, la fillette souriait sous la caresse, en appréciait la tendresse, y sentait le lien particulier qui l'unissait à sa mère, à travers leurs chevelures semblables. Pour Pauline il y avait quelque chose de plus, le souvenir des mains de Robert qui aimaient aussi se perdre dans ses cheveux, de son visage qui aimait s'y enfouir.

Ma fille, pensait-elle, ma petite fille... Un homme, un jour, tombera amoureux d'elle et sans doute aussi aura les mêmes gestes. Pourvu qu'elle le garde, cet homme, pourvu que jamais il ne lui soit enlevé !

C'était un bonheur aussi d'écouter Benoît raconter ses aventures du jour, ou ses déboires, des billes perdues, une poche arrachée ; de vérifier l'état de son cartable et de son contenu. Elle devait souvent l'aider à faire ses devoirs, quelques opérations, quelques lignes d'écriture, à reprendre la page de lecture du jour, à apprendre par cœur quelques vers d'une poésie dont le sens des mots lui échappait souvent. « Dame belette, au corps long et flouet... »

« Pourquoi dame ? Une belette, c'est une bête ! C'est quoi, "flouet" ? »

L'amour de Juliette pour Pauline était dans sa constance à être le plus souvent possible à ses côtés, dans son sérieux, dans ses silences, le tout comme un rempart protecteur qu'elle dressait autour d'elle. L'amour de Benoît était dans ses élans, mais aussi dans ses efforts pour la satisfaire, dans ses yeux qui pétillaient quand il réussissait quelque chose de nature à lui plaire.

« Tu as vu, maman, comme j'ai bien fait la majuscule de ton nom ! »

A Fauville, les mamans n'accompagnaient pas leurs enfants à l'école, sauf le jour de leur toute première rentrée, et n'allaient pas non plus les attendre à la sortie. Elles avaient leurs occupations, en particulier les paysannes, et les grands se savaient chargés de veiller sur les plus petits. Cette forme de responsabilité, comme la pratique précoce de l'autonomie, faisait partie de leur apprentissage de la vie. Quand monsieur Voisin voulait s'entretenir avec les parents de ses élèves, il se

dérangeait lui-même. Les conversations étaient en effet plus aisées dans l'environnement habituel de la famille, les gens se livraient plus facilement autour de la table, voire dans l'étable où le maître les rejoignait, que dans le décor plus solennel, malgré sa simplicité, de la salle de classe. Ce n'était pas pour se plaindre des enfants que le maître désirait rencontrer les parents. Il réglait lui-même les cas, d'ailleurs rares, d'indiscipline. Il venait plutôt parler d'avenir, attirer l'attention de la famille sur le goût d'un fils, ou d'une fille, pour l'étude, sur ses aptitudes. Ou rappeler à certains, sans les brusquer ni les menacer, l'obligation scolaire. Car pendant les périodes de travaux agricoles intenses – récolte des pommes de terre, arrachage des betteraves, fenaison – les bras de ses plus grands élèves étaient régulièrement réquisitionnés.

Monsieur Voisin et sa femme se promenaient souvent, le soir, et, quand ils passaient à proximité de ce qu'on continuait d'appeler la gare, c'était l'occasion de parler des enfants. Ainsi Pauline savait-elle déjà que Juliette serait présentée, et de toute évidence reçue, à l'examen d'entrée en sixième.

Elle fut donc un peu surprise, une fin d'après-midi où les enfants étaient allés rendre visite à un noyer sur le chemin qui longeait la voie, de voir venir monsieur Voisin, qui curieusement tenait à la main un cabas sans doute emprunté à sa femme. Il souriait, riait presque, en lui tendant la main.

— Madame Ferraut, dit-il, je vous rapporte quelque chose.

Il sortit du cabas... la vieille casquette de chef de gare, un peu aplatie, et, enroulé autour de sa hampe, le drapeau rouge condamné lui aussi à l'abandon depuis que plus aucun train ne s'arrêtait à Fauville.

Pauline comprit tout de suite. Benoît les avait subtilisés et emportés à l'école pour le fameux jeu du train qu'il lui avait expliqué. Au fond d'elle-même un peu amusée, un peu émue aussi par cette passion de l'enfant qui le rattachait à son grand-père et à son tonton Louis, par son imagination et sa gaîté qui lui rappelaient Robert, elle se dit qu'elle devait au moins simuler l'indignation.

Mais monsieur Voisin se mit à rire franchement en lui racontant comment, surveillant son petit monde par la fenêtre de sa classe tout en

traçant une carte au tableau, il avait entendu des cris d'enthousiasme. Il avait alors découvert un train lancé à grande vitesse, et un vrai chef de gare avec les attributs de sa fonction ! Il décrivait le gamin courant de gare en gare, c'est-à-dire du tilleul au portail, puis au platane, puis à la « cabane » – les cabinets –, pour arrêter le convoi, casquette en tête, drapeau au vent, pendant qu'entre les stations des filles jouaient les gardes-barrières.

— Ils étaient tous tellement joyeux, madame Ferraut, je ne me suis pas montré. Quand je suis sorti pour la fin de la récréation, puis quand Benoît est passé devant moi, bien sagement dans le rang, j'ai fait semblant de ne pas voir qu'il cachait quelque chose sous son tablier. Je savais où trouver ensuite les objets du délit, si j'ose dire ainsi. Dans son pupitre. Les voici. Madame Ferraut, ne lui dites rien ce soir. Demain matin, je commencerai ma classe là-dessus. Ce sera l'occasion de leur parler des insignes de certaines professions, de leur valeur, de l'obligation de les respecter.

Pauline ne savait comment réagir. Elle prit la casquette, le drapeau enroulé.

— Madame Ferraut, dit l'instituteur en guise de salutation, ne soyez pas inquiète, vous avez de bons enfants.

Le soir, pendant que Pauline préparait le souper, alors que Juliette lisait en haut, elle remarqua que Benoît, au lieu de jouer ou de décortiquer les noix, tournait autour d'elle, dansait d'un pied sur l'autre, la frôlait... Elle fit mine de ne rien voir, lui sourit chaque fois qu'elle croisa son regard.

Soudain il attrapa son tablier, s'y accrocha, comme pour se donner du courage, et se lança.

— Maman, j'ai fait une bêtise. J'ai pris... j'ai pris... la casquette... le drapeau... pour jouer à l'école. Je les ai cachés dans mon pupitre. Le maître, il regarde dans les pupitres le soir pour voir si c'est bien rangé. Il va les trouver. Il sait qu'on n'a pas le droit de s'en servir si on n'est pas chef de gare. Demain il va me gronder, me punir...

Il fondit en larmes. Pauline le prit contre elle, le gronda tendrement, le rassura. Tout comme Juliette, qui n'avait pas pu garder pour elle le coup de la bonbonne d'Albert, Benoît, son petit dur, confessait sa faute si minime qu'elle lui était déjà pardonnée. Oui, se disait-elle en caressant la

tête du gamin enfouie dans son tablier, j'ai de bons enfants. Nous avons de bons enfants, Robert, si tu les voyais !

OceanofPDF.com

« Les pétards, avait dit Albert à Pauline, faudra que je vous montre... »

Il ne lui avait pas montré. Il ne venait plus « rôder », comme disait Juliette, autour de la gare, qui n'en était plus tout à fait une. Ses visites, motivées ou pas, avaient cessé net depuis la conversation entre Pauline et la « sorcière », suivie de près par l'affaire de la bonbonne cassée.

Pauline avait vu juste en souriant de la jalousie de Fernande. Celle-ci avait souffert des incartades de son homme, que le temps avait transformées en simples « coups de chaud » qui ne portaient plus guère à conséquence. Mais le danger subsistait, car, s'il avait déplu à Fernande d'être trompée, il lui déplaisait tout autant, sinon plus, de penser que son mari pourrait être ridiculisé et humilié par des rebuffades.

Cela avait été le cas avec Simone, la fille qui avait précédé Pauline en tant que chef de halte. La voyant sans grâce, la croyant un peu gourde, fort des services qu'il lui rendait il s'était permis quelques audaces, en paroles d'abord, puis il avait risqué des gestes osés. La jeune fille avait préféré quitter son poste, au prétexte qu'elle ne se plaisait pas à Fauville.

« S'en aller comme ça, si vite, avait marmonné Fernande, c'est bizarre, t'y serais pas des fois pour quelque chose ? »

En ce qui concernait Pauline, en revanche, jamais Albert n'aurait eu un mot déplacé, ni même ambigu, et jamais il ne serait allé jusqu'à lui manquer de respect, d'aucune manière. D'abord parce qu'elle était belle. Trop belle pour lui, il était lucide quant à son âge et à son aspect, sa courte taille, sa bedaine, la négligence de sa mise peut-être sciemment entretenue par sa femme. Contre lui, même si elle ne le savait pas, la beauté de Pauline était une arme. Il l'avait aidée et conseillée pour le seul plaisir de la voir. Un peu aussi parce qu'il aimait bien le petit Benoît, qui accourait vers lui, au contraire de cette pimbêche de Juliette, dans le regard de laquelle il sentait une méfiance qui l'irritait.

Albert avait beaucoup parlé de Pauline à Fernande, qui haussait les épaules et maugréait dans son dos : « La rouquine par-ci, la rouquine par-là, et faut que je lui montre ceci, et faut que lui explique cela... »

Le soir de la visite de Pauline aux Forgettes, Fernande avait menti à Albert, pour le mettre en garde contre une tentation de trop : « La rouquine, elle est venue me voir, tantôt... pour me dire que tu lui tournais autour, que tu lui faisais comprendre que... tu vois ce que je veux dire. Alors n'y mets plus les pieds, Albert, sinon ça fera du vilain. C'est pas une gourde comme celle d'avant, elle en parlera au chef de district, qu'elle m'a dit, si tu continues à l'embêter. »

Il avait eu beau protester, jurer ses grands dieux qu'il avait toujours été correct, que s'en prendre à une veuve, avec des enfants en plus, il n'en était pas capable, il n'avait obtenu de Fernande que ces mots : « Taratata, y a pas de fumée sans feu ! »

Albert avait été ulcéré de cette accusation. Pour une fois qu'il était blanc comme neige !

Bien sûr, il avait douté des affirmations de Fernande. Mais, faute de savoir ce qui s'était réellement dit entre les deux femmes, il en avait conçu aussi une sourde colère contre Pauline. Qu'est-ce qui avait bien pu lui donner l'idée de se présenter aux Forgettes ?

Et si c'était vrai ? Si elle avait inventé ces prétendues avances ? Si c'était elle qui avait des idées mal tournées ? Une jeune femme, sans homme, après tout... Le chef de district, il n'était pas mal, lui. Raconter des bobards au chef pour attirer son attention, d'une chose en venir à une autre, pourquoi pas ? Sait-on jamais de quoi les femmes sont capables, même sous des airs honnêtes ! Les saintes-nitouches, ça existe.

D'abord décidé à aller s'expliquer avec Pauline, Alfred n'avait cependant jamais eu le courage de le faire.

Le temps avait passé, la micheline avait remplacé le train. Albert avait fait l'acquisition d'un vélomoteur, d'une nouvelle remorque à roues garnies de pneus, d'une superbe dame-jeanne gainée d'osier tressé. C'est ainsi qu'il se rendait désormais à Verdun, par la route, pour s'approvisionner aux Economats.

Il en revenait, un jeudi, et venait de franchir la passerelle de bois, quand il vit deux jeunes filles qui se promenaient sur la route. Pas tout à fait des jeunes filles, puisqu'il reconnut Juliette Ferraut et la petite Voisin.

Elles s'arrêtèrent sur le bord de la route et le regardèrent s'approcher, à petite vitesse. La route, mal entretenue, comportait quelques inégalités qui en dépit des roues caoutchoutées auraient pu occasionner des soubresauts à la remorque. Juliette avait une telle confiance en son amie qu'elle lui avait raconté le tour joué à Albert. C'est pourquoi les filles ne purent se retenir de pouffer en le voyant si soucieux de son équipage. Il les vit rire, ce qui ranima sa colère jamais digérée. En passant devant elles, il lança à Juliette, en même temps qu'un regard furibond :

— Petite rouquine ! Petite mal élevée ! Fille de menteuse !

Pour constater l'effet de ses paroles, il prit le risque de se retourner. C'est alors que Juliette, saisie d'une audace soudaine, lui tira la langue.

Il faillit perdre le contrôle de sa mobylette, ce qui augmenta encore sa colère.

— La petite sainte-nitouche, grogna-t-il, elle se fout de moi, elle me nargue. Elle sait ce que sa mère a dit à la Fernande. Fille de menteuse ! Menteuse !

Jusqu'aux Forgettes il répéta entre ses dents :

— Menteuse... menteuse...

Un jour ou l'autre, se dit-il, je trouverai bien le moyen de me venger. De la fille, de la mère, ou des deux.

Il y avait du nouveau à la ferme Massart. Les deux colosses, qui malgré leur allure n'avaient que dix-huit ans à l'arrivée de Pauline à Fauville, ayant atteint l'âge du service militaire, avaient été envoyés tous les deux en Allemagne, plus précisément dans la Sarre, occupée par les Français.

Leur départ avait chagriné et intrigué Benoît.

Il les aimait beaucoup, ces deux gaillards qui lui faisaient découvrir tant de choses. Les soins aux animaux de la ferme, les mœurs des bêtes des champs et des bois, oiseaux, rongeurs, carnassiers. S'il partageait sans réserve leur amour des animaux utiles à l'homme, il admettait en revanche difficilement leur haine pour la « sauvagine », les renards, fouines et blaireaux qui détruisaient le gibier et menaçaient les poulaillers. Il prenait leur défense avec des arguments qui faisaient se tordre de rire les deux colosses, et s'enfuyait quand l'un d'eux rapportait, triomphant, une bête à la fourrure tachée de sang.

C'est l'Allemagne qui l'intriguait.

Depuis le soir déjà lointain de la première visite de l'oncle Sylvain, Pauline avait beaucoup parlé de leur père aux enfants. Elle leur avait dit sa gaîté, sa gentillesse, son bonheur à leur naissance. Son travail, ses rêves d'artiste. Elle avait tenté aussi de leur expliquer toutes les situations engendrées par les guerres... Pour Benoît, son papa était parti en Allemagne, il n'en était jamais revenu parce qu'il y était mort. L'Allemagne, pour lui, ça voulait donc dire loin, ça voulait dire la guerre, le danger. C'est pourquoi il avait été tout étonné de voir partir ses deux grands amis sans crainte, puis de les voir revenir à l'occasion de leur première permission, joyeux, bien portants, pas mécontents, même plutôt fiers de leur sort.

— Manquerait plus qu'on ait demandé un Fritz pour travailler chez nous, disait la mère Massart, comprendrait plus rien du tout, le pauvre

petiot.

Dans de nombreuses fermes, en effet, des prisonniers allemands constituaient une main-d'œuvre bon marché que certains exploitaient sans scrupule.

Pas de prisonnier allemand chez les Massart, donc, mais de quoi, au contraire, faire oublier à Benoît ses interrogations troublantes. Un ouvrier polonais, Josef, embauché pour seconder le père. Un brave homme, très rigolo : il prononçait drôlement certains mots. Ensuite un tracteur, une machine qui n'égalait une locomotive ni par sa taille ni par sa force, mais sur laquelle il était grisant d'être convié par le père Massart, et autorisé à tenir le volant avec lui, assis sur ses genoux.

Enfin, il y avait Pierrot. La mère Massart avait lu un jour dans le journal qu'un organisme à vocation caritative recherchait des familles acceptant d'accueillir des enfants en difficulté. N'écoutant que son bon cœur, elle avait pris le car pour Verdun, s'était rendue à l'adresse indiquée, s'était renseignée, avait rempli un dossier. Deux semaines plus tard, une assistante sociale lui amenait Pierrot Malet, un gamin du même âge que Benoît, mais plus maigre, presque chétif. Le père disparu à la guerre. La mère ouvrière en banlieue parisienne, de santé fragile, incapable de faire face à la rudesse de sa vie. Pas de famille proche à qui confier son enfant.

L'arrivée de Pierrot avait bien un peu chiffonné Benoît, qui s'était senti jaloux : le nouveau venu allait prendre plus de place que lui chez les Massart où peut-être il ne serait plus accepté comme avant. Mais Pauline l'avait rassuré et incité à plus de gentillesse envers le gamin.

Benoît n'avait évidemment pas résisté à l'envie d'afficher son avantage dans tous les domaines. Il s'approchait hardiment des vaches pour les caresser quand le petit Parigot se tenait à bonne distance. Il lui faisait découvrir les nids remplis de paille dans lesquels allaient pondre les poules, l'incitait à le suivre sur l'échelle de bois qui menait au fenil, et à se rouler avec lui dans le foin parfumé. Il lui montrait comment affoler les lapins en martelant du poing le grillage de leur clapier, pour le plaisir de les voir s'agiter et s'entasser tout au fond. Il lui révéla même l'endroit secret où le père Massart cachait parfois un litre pour boire un petit coup

en douce. Il s'agissait du coffre à avoine, dans lequel il venait puiser pour nourrir les deux chevaux qu'il avait gardés malgré l'achat du tracteur. Pierrot apprit à cette occasion la différence entre le vrai vin et le baptisé. Le père Massart constaterait peut-être que le niveau avait un peu baissé dans son litre caché.

Une fois passé cette période d'initiation, les deux gamins étaient devenus presque inséparables, aussi bien à l'école qu'au-dehors. A tous les jeux qu'ils partageaient souvent avec les enfants du village, ils en avaient ajouté un qui n'en était pas vraiment un, et qui se pratiquait uniquement entre eux deux, n'importe où, pourvu que ce fût à l'abri des oreilles et des regards indiscrets. Ce jeu n'avait pourtant rien de honteux.

Chacun savait l'autre orphelin d'un père dont il ne connaissait que ce qu'on lui en avait dit, c'est-à-dire rien en matière de mémoire. Le jeu consistait donc à s'inventer non pas un, mais des pères, différents à chaque fois. Mais, si les gamins de huit ans ne manquent pas d'idées quand il s'agit de monter des tours pendables, pour s'imaginer un père il leur faut forcément des modèles. Où les trouver sinon dans l'entourage proche ?

« Moi, mon papa (le jeu commençait toujours comme ça), il était... »

Benoît s'inspirait des hommes qui lui étaient familiers, avec une préférence pour ceux qui gravitaient dans l'univers des trains. Pierrot puisait dans le petit monde pittoresque d'une banlieue ouvrière. A un papa mécanicien d'un train de cent wagons répondait un papa couvreur qui courait sur les toits comme un chat.

Les héros des livres de classe, qu'ils soient d'histoire ou de lecture, leur suggéraient des pères encore plus merveilleux, capables d'exploits hors du commun.

« Moi, mon papa (version Tartarin), il a chassé le tigre !

— Et moi, le mien (version Christophe Colomb), il a traversé la mer jusqu'en Amérique ! »

Le ton montait souvent, les deux gamins se moquaient l'un de l'autre, en arrivaient à se chamailler, à se traiter de menteurs. Puis l'un des deux s'écriait :

« C'est même pas vrai tout ça ! »

Ils se retrouvaient alors à nouveau amis, mais le cœur un peu brouillé. Ils sentaient bien que ce jeu, finalement idiot, creusait chaque fois un peu plus le vide de l'absence du père, dont ils prenaient ainsi conscience.

Il ne leur restait plus, pour se venger de leur sort, qu'à s'en aller rôder autour des jardins et des vergers pour y chaparder quelques fruits, ou bien à aller faire enrager la Panthère. La Panthère, bien qu'elle n'en eût ni la souplesse ni la férocité, c'était la mère Grijeanne, qui devait ce surnom au fait que, de la Toussaint à Pâques, elle portait en permanence une sorte de bonnet dont les couleurs et les motifs rappelaient vaguement la robe du félin. Elle avait de la patience envers tous les enfants, et en particulier envers Pierrot et Benoît, qui aimaient bien regarder et écouter chez elle les joueurs de cartes, et à qui elle offrait invariablement une grenadine.

Mais elle les appelait « mes pauvres petits » : cela ne leur plaisait pas, et méritait vengeance quand justement ils avaient le cœur gros. Là, c'était Pierrot qui se révélait le plus inventif et le plus hardi.

Cacher son tire-bouchon, changer les bouteilles de place pour qu'elle se trompe, boucher d'une poignée d'herbe sèche le tuyau de vidange de son évier, poser une souris morte sur le coin de sa table... autant de tours dont jamais la brave femme ne pensa à accuser les deux « pauvres petits ».

C'était un soir de novembre, un soir sans lune et plein de vent. Les enfants étaient couchés, sans doute même endormis puisque Pauline était montée les embrasser une demi-heure plus tôt. Avant de commencer elle-même sa nuit, elle finissait un ouvrage, un bonnet de laine multicolore dont elle ferait la surprise à Juliette le lendemain matin.

Soudain des coups légers aux volets de la fenêtre attirèrent son attention. Elle suspendit ses gestes, attendit un peu. Parfois des chiens du voisinage rôdaient la nuit, venaient flairer aux portes, des chats sautaient sur le rebord des fenêtres. Non, c'étaient bien des coups, la seconde fois plus forts, plus nets. Il y avait quelqu'un derrière les volets.

— Qui est là ? dit-elle d'une voix qu'elle voulut assurée.

Ne recevant pas de réponse, elle ouvrit la fenêtre, souleva le crochet qui tenait les volets fermés, les entrouvrit, à peine, la main assez ferme pour pouvoir les refermer aussitôt.

Dans le mince filet de lumière, elle vit un homme.

— N'ayez pas peur, madame, dit-il. S'il vous plaît, j'ai besoin de manger... de me réchauffer un peu... s'il vous plaît.

Que faire ? Refuser, refermer les volets ? Pour que l'homme frappe à nouveau, plus fort, au risque de réveiller et d'apeurer les enfants ?

— S'il vous plaît, répéta l'homme, juste un peu à manger.

Pauline referma les volets et la fenêtre, se dirigea vers la porte, tourna la clé, entrouvrit. L'homme était là. D'un geste, les bras écartés, les mains tendues, il lui montra qu'il ne portait sur lui rien de suspect, ni de dangereux. Deux solutions s'offraient à elle : refermer vivement la porte ou répondre à la supplication de l'homme. S'en remettant à la confiance plutôt qu'à la peur, à vrai dire sans vraiment réfléchir, elle le fit entrer. Tout de suite, un doigt sur la bouche, un autre pointé vers le plafond, elle lui fit comprendre qu'il ne fallait pas faire de bruit, qu'il y avait quelqu'un, en haut.

— Merci, merci, madame, dit l’homme à mi-voix.

Il était grand. Il portait un manteau râpé de drap brun, qui ressemblait à une capote de soldat ou à une houppelande de berger, et un passe-montagne de laine qu’il enleva tout de suite. Pauline vit alors qu’il avait les cheveux courts, presque ras, une barbe de plusieurs jours et des yeux très clairs, luisant d’un éclat qui ne semblait pas de méchanceté, mais de faim, ou de fièvre, ou de misère. Il s’approcha de la cuisinière, tendit ses mains, se frotta le corps à travers son manteau.

Rapide et silencieuse, en tremblant un peu, Pauline mit un reste de soupe à chauffer, sortit du buffet un morceau de pain, un pot de confiture. L’homme ôta son manteau, s’approcha de la table, s’assit et se mit à manger.

Que faire ? se demandait à nouveau Pauline.

Passer dans la salle de la gare, comme si elle allait y chercher quelque chose, courir chez les Massart et revenir avec eux ? Mais pendant ce temps-là ?

Non. Elle ne bougea pas, elle resta debout près de l’homme qui mangeait, avec précipitation, mais sans faire de bruit. De temps en temps, il tournait son regard vers elle, qui ne le quittait pas des yeux.

Qui était-il ? Que fuyait-il ? D’où s’était-il échappé ? De prison ? Qu’avait-il pu commettre ? Jusqu’où pensait-il aller comme ça ?

Pauline, soudain, eut devant les yeux l’image de Robert. Lui qui s’était évadé, qui avait été repris au bout de trois jours la première fois, avait-il, à cause de la faim et du froid, frappé comme celui-ci à une porte ? Lui avait-on ouvert ? Avait-on accepté de lui venir en aide ? Comme elle, ce soir, à cet inconnu ? Une femme seule, comme il y en avait beaucoup, en Allemagne aussi, pendant la guerre ?

L’homme avait fini de se restaurer. Il leva les yeux vers le plafond, se demandant sans doute qui dormait là-haut. Un mari ? Des enfants ?

Il alla à nouveau se chauffer, le dos tourné contre la cuisinière, tout en regardant intensément Pauline.

Elle tremblait encore, et des larmes coulaient le long de ses joues. Chacun essayait de lire dans les pensées de l’autre. Pourquoi me regarde-

t-il ainsi ? se demandait Pauline. Qu'attend-il de plus que ce que je lui ai donné ? De l'argent ? Autre chose ?

Elle a peur, constatait l'homme, mais elle ne tente rien pour attirer l'attention de l'homme qui est en haut, pas un bruit, pas un cri, pas une fuite vers l'escalier. Et s'il n'y avait pas d'homme, s'il n'y avait qu'un enfant, ou plusieurs, ou si elle avait menti, si elle était seule ?

Il se rapprocha de la table. Il eut un geste vers l'ouvrage de Pauline, le bonnet de laine multicolore inachevé, il le prit en main, l'approcha de son visage, le sentit, s'en caressa la joue, le reposa. Puis il ramassa le manteau et le passe-montagne qu'il avait laissés tomber au sol et se rhabilla.

— Merci, madame, dit-il simplement.

Pauline se dirigea vers la porte, qu'elle referma sur lui. L'oreille collée à la serrure, elle écouta un instant le pas de l'homme qui s'éloignait. Elle entendit aboyer Tom, le chien des Massart attaché dans la grange, chien pour les vaches et la garde à la fois, puis plus rien. Alors elle revint vers la table ; se laissant tomber sur une chaise elle pleura longuement, sans un sanglot, sans un bruit. Elle pleura de soulagement, se vidant ainsi de sa peur, puis elle fut envahie d'une curieuse émotion. A cause de l'attention que l'homme avait portée à son ouvrage, visiblement destiné à une fillette, et de son geste. Du trouble qu'elle avait perçu dans son regard sur elle, et de l'envie, peut-être, qu'il avait eue d'elle, mais qu'il avait su dominer.

— Lisez donc ça, lui dit deux jours plus tard la mère Massart en lui tendant le journal. Les gendarmes de Dun ont arrêté un vagabond qui est sûrement passé par ici !

Pauline prit le journal. On y expliquait que le vagabond en question s'était évadé une semaine auparavant de la prison de Châlons. Il espérait pouvoir passer en Belgique : il se cachait le jour et se déplaçait la nuit. Pour ne pas se perdre il suivait les voies de chemin de fer, la ligne Châlons-Verdun d'abord, puis la ligne 19. Signalé à plusieurs endroits, il venait enfin d'être appréhendé et « mis hors d'état de nuire ».

— Me semble bien que notre Tom a aboyé, pas le dernier soir, celui d'avant, le bonhomme devait être dans les parages.

Pauline reposa le journal et parut songeuse.

— Pauvre diable, reprit la mère Massart, il n'est pas près de la voir, la Belgique, maintenant.

Cette réflexion généreuse donna à Pauline l'envie de lui raconter ce qui s'était passé. Pour ne pas l'affoler, elle y renonça. Elle savait ce qu'elle lui dirait, à juste titre : qu'elle avait été imprudente, qu'elle avait eu de la chance, cette fois, mais qu'elle ne devrait plus jamais ouvrir sa porte à un inconnu, ce à quoi elle était d'ailleurs bien résolue.

OceanofPDF.com

Les pétards. Du fond de l'appentis, Pauline avait un jour extrait un de ces paquets qui y étaient en attente. Il portait en grosses lettres la mention DANGER, ainsi qu'une étiquette à peine lisible indiquant la façon de se servir de son contenu ainsi que les précautions à prendre. D'après les instructions qui concernaient sa fonction, elle savait dans quel cas elle serait susceptible d'avoir recours aux pétards : si la voie se trouvait encombrée, pour cause d'incident ou d'accident, alors qu'un train ou autre véhicule ferroviaire était attendu. Elle avait ouvert le paquet, qui contenait une notice plus claire complétée par des schémas. Elle avait étudié attentivement l'ensemble, puis remballé les fameux pétards, en espérant n'en avoir jamais besoin.

Février 1949. Les paysans, l'hiver, travaillaient souvent au bois. Dans les coupes allouées par la commune ils allaient bûcheronner à la hache, débiter les arbres à la scie. De rudes journées, parfois partagées par les femmes et par les gamins, auxquels les hommes confiaient les travaux les moins durs, empiler les « charbonnettes », lier les fagots. Il fallait ensuite rentrer le bois, dans des charrettes, et l'entasser dans les remises pour le faire sécher.

Il faisait presque noir ce soir-là quand Pauline et les enfants entendirent soudain un grand bruit, comme quelque chose qui se serait écroulé, suivi de cris et de hennissements.

— Je vais voir, dit Pauline, inquiète, c'est peut-être un accident. Ne bougez pas !

Elle sortit et vit qu'un accident, en effet, venait de se produire sur le passage à niveau. On l'appelait, une voix d'homme.

— Madame Ferraut ! Madame Ferraut !

Elle reconnut Auguste Niclot, l'un des quatre paysans de Fauville, qui levait les bras au ciel devant le spectacle de son attelage en bien mauvaise posture. Il était connu pour sa négligence, il n'entretenait guère ses bâtiments ni son matériel, c'était toujours du vieux, du rafistolé. En revanche il aimait et traitait bien ses bêtes.

Il revenait du bois avec un bon gros cheval et une charrette dont les grincements à l'aller auraient dû l'inciter à ne pas trop la charger de quartiers et de rondins. Quelques ornières au sortir du bois, quelques nids-de-poule sur le chemin avaient fini de la dégligner. Si bien qu'en plein milieu du passage à niveau une roue avait cédé, déversant brutalement la cargaison d'un côté, provoquant la chute de la charrette et du cheval.

Auguste ne voyait que le pauvre animal, qui gesticulait entre les brancards brisés, mais ne savait comment s'y prendre pour le libérer. Les enfants n'avaient pas résisté à l'envie de savoir, ils arrivaient. Sur l'ordre de Pauline, ils coururent chez les Massart demander de l'aide. Le père arriva bientôt avec Josef, et derrière eux quelques voisins alertés par le bruit et les cris. Avec le couteau qui ne quittait jamais sa poche, Auguste trancha les harnais qui entravaient le cheval et les rênes qui le reliaient à la charrette broyée. Dans un effort désespéré la bête réussit à se lever, mais sur trois pattes seulement. La quatrième, de toute évidence, était cassée.

Les hommes s'attaquèrent au déblayage de la voie, gênés par l'obscurité qui progressait.

— Le train de marchandises, demanda le père Massart à Pauline, il redescend à quelle heure ?

Elle sursauta. Il restait un quart d'heure. Les mots officiels, les mots des instructions, lui revinrent à l'esprit : la voie encombrée... le passage d'un véhicule ferroviaire... elle n'était plus « susceptible » d'avoir recours aux pétards, elle devait agir au plus vite.

Elle courut vers la remise, se saisit du paquet qu'elle n'avait pas repoussé tout au fond. Elle se rappela soudain qu'elle devait également prévenir la gare de Verdun, pour que les gardes-barrières et les chefs de gare concernés soient à leur tour avertis de la perturbation sur la ligne.

— Voici des pétards, dit-elle en rejoignant les hommes, il faut les mettre sur la voie, à cent cinquante mètres, pour prévenir le chef de train qu'il doit stopper le convoi.

— Je viens avec vous, dit l'un des hommes.

Ils partirent en courant sur le bord de la voie, posèrent les pétards de façon à ce qu'ils explosent au passage du train.

C'était la première fois que Pauline se trouvait confrontée à un problème d'importance. Elle s'efforçait de garder son calme, mais ne pouvait lutter contre l'anxiété qui l'avait saisie. Les pétards étaient-ils correctement placés ? N'avaient-ils pas perdu leur efficacité ?

Un coup de sifflet retentit, indiquant que le train passait devant la barrière précédente. Les hommes occupés à rejeter le bois hors de la voie suspendirent leurs gestes ; tous, comme Pauline, qui tenait Juliette et Benoît serrés contre elle, attendirent l'explosion. Le train se rapprochait, le bruit s'amplifiait, soudain la déflagration surprit ceux qui pourtant l'attendaient. Elle fut suivie du long crissement des roues sur les rails, et enfin du bruit rassurant d'un échappement de vapeur ; la locomotive semblait lâcher un énorme soupir, comme si elle avait dû contenir toute sa force pour obéir à la pression des freins serrés à bloc et résister à la poussée des wagons derrière elle.

Le chauffeur et le mécanicien accoururent. Après s'être assurés que Pauline avait « prévenu Verdun », ils se joignirent aux hommes de Fauville pour achever de dégager la voie, à la lumière des lanternes, car la nuit était tombée.

Benoît n'avait plus d'yeux que pour eux, si différents des autres avec leur casquette à l'envers sur laquelle étaient fixées leurs lunettes, leur petit foulard noué autour du cou, leurs mains et leur « bleu » tachés de graisse et de charbon. Il mourait d'envie de s'éclipser en douce et de courir vers la locomotive qui attendait tout près en haletant, de grimper sur le marchepied, puis sur la plate-forme, comme il l'avait fait au dépôt, avec le père Jean, mais tout seul, pour regarder, sentir, toucher même, et se croire un instant le maître à bord de la machine.

Quand la voie fut libre, le chauffeur et le mécanicien retournèrent vers le train, qui passa bientôt au ralenti sur le passage à niveau. Par un coup

de sifflet prolongé, ils saluèrent ceux avec qui ils venaient de partager un moment de solidarité. Pauline téléphona à nouveau à la gare de Verdun pour faire savoir que le trafic avait repris.

Le cheval, encouragé par la voix et les caresses de son maître, clopina tant bien que mal jusqu'à son écurie où il se laissa tomber sur sa litière pour ne plus se relever. Auguste Niclot ne cherchait même pas à cacher ses larmes. Il se fichait pas mal de sa charrette broyée, il ne pensait qu'à une chose, la fin tragique et indigne qu'il allait devoir imposer à son meilleur compagnon de travail : l'abattoir.

Le lendemain matin, juste après le passage de la micheline, Pauline reçut la visite du chef de district. Il la félicita pour le sang-froid dont elle avait su faire preuve afin de mettre en application les consignes d'usage. Puis il se rendit avec elle sur les lieux de l'accident pour s'en faire expliquer les circonstances précises. Les rails n'avaient pas souffert des chocs, pas plus que les barrières, puisqu'elles étaient alors ouvertes. On aurait pu croire qu'il ne s'était rien passé s'il n'y avait eu, tout près du passage à niveau, un tas de rondins et de quartiers de bois en vrac, sur lequel avaient été jetés les débris de la charrette, des montants, des planches, des morceaux de roues et de cerclages de fer. Auguste Niclot arrivait justement, tenant à la bride un cheval attelé à un tombereau.

— Je viens pour débarrasser, dit-il.

Quand le chef de district lui demanda ce qu'il advenait de son autre cheval, celui qui avait été blessé, sans répondre il haussa les épaules et se détourna, de peur de ne pouvoir retenir ses larmes. Puis il se mit à la tâche.

Albert, la veille, avait entendu Fernande parler au téléphone.

« C'est quoi ? avait-il demandé.

— C'est Verdun qui me fait savoir que le "marchandises" sera en retard, y a un accident sur la voie. »

Un peu après, ils avaient entendu l'explosion. Albert avait sursauté.

« Les pétards !... c'est pas loin, c'est à la halte de Fauville !

— Tu vois bien que la rouquine n'a plus besoin de toi, les pétards, elle a su s'en servir toute seule ! » avait raillé Fernande.

Il avait cependant enfourché son vieux vélo, pédalé sur l'étroit sentier le long des rails, là où il est interdit de circuler, jusqu'à apercevoir des lanternes et des gens qui gesticulaient sur la voie, jusqu'à entendre des cris et des hennissements.

La curiosité l'aurait poussé à s'approcher, mais le dépit l'avait retenu.

Elle n'a plus besoin de moi ? alors qu'elle se débrouille !

Il avait rebroussé chemin, décidé cependant à revenir le lendemain pour savoir ce qui s'était passé.

Il arrivait à proximité de la halte, après s'être renseigné auprès de la première personne de Fauville qu'il avait rencontrée sur son passage, la mère Niclot, justement. Près du passage à niveau il vit Auguste occupé à récupérer son bois et les débris de sa charrette. Il jeta un coup d'œil vers la maison de Pauline, dans l'espoir de l'apercevoir. Il la vit. Elle s'apprêtait à rentrer chez elle en compagnie d'un homme qu'il n'eut aucune peine à identifier. C'était le chef de district. Il ne s'étonna pas de sa présence, au lendemain d'un accident sur la voie. Il mit cependant pied à terre pour les observer davantage.

Pauline ouvrit la porte, se tourna vers l'homme pour l'inviter à entrer. Albert remarqua qu'elle souriait. Le chef de district eut alors un geste de simple politesse, une légère inclination, une main tendue, pour lui signifier de le précéder. De l'endroit où il se trouvait, Albert eut l'impression que la main du chef de district frôlait la hanche de Pauline.

— Après vous, madame, ricana-t-il, des amabilités, des ronds de jambe maintenant, et après ? Ça tombe bien, à cette heure-ci les gosses sont à l'école. Sainte-nitouche, va !

Il rejoignit Auguste, qui interrompit son travail pour lui raconter à son tour l'accident, et l'aida à hisser dans le tombereau les débris de la charrette.

— Ce qui me peine le plus dans cette affaire-là, dit le paysan, c'est la perte de mon bon cheval, en premier, et après c'est d'avoir causé du

tracas à madame Ferraut. Pauvre petite femme, seule avec deux enfants. Tu sais, Albert, elle a été à la hauteur, elle n'a pas perdu le nord. Manipuler des pétards, pour une femme, c'est pas rien.

Albert n'ajouta pas un mot. L'éloge de Pauline n'avait plus rien pour lui plaire.

Pauline avait bien souri à Martial Lelorrain, mais la main de celui-ci n'avait pas effleuré sa hanche.

Leurs rapports avaient évolué depuis le jour de son installation à Fauville, mais sans atteindre la moindre familiarité, surtout pas celle qu'Albert avait soupçonnée.

Martial était le chef de district, de plus il avait femme et enfants, il ne pouvait donc avoir affaire à Pauline que pour des raisons professionnelles. Mais comment ne pas remarquer, en plus de sa compétence vite acquise et de son sérieux, ses qualités particulières ? Comment ne pas en être touché ? Jusqu'à chercher, sans sortir de sa fonction, à lui être agréable ? Il n'y avait rien de mal à cela.

Depuis son installation à Fauville, Pauline avait su faire des abords de la halte une mosaïque fleurie en perpétuel changement selon les saisons. Justine y était pour beaucoup, par ses conseils et les trésors que contenaient ses cabas et ses cageots à chaque visite : graines, bulbes, boutures.

Du village on lui en apportait aussi. Les femmes, surtout les paysannes, par une sorte de tradition, ne cultivaient des fleurs que dans leur potager, à côté des légumes, et quand elles en cueillaient c'était pour embellir l'église, à l'occasion des fêtes. Cependant, le fleurissement de la halte, qui faisait honneur à leur village, les flattait et elles se plaisaient à y apporter leur contribution en offrant à leur chef de gare en jupons quelques œillets à repiquer, un pied de campanule, une bouture de lilas...

La micheline ne s'arrêtait pas à Fauville, mais elle ralentissait au passage, et souvent des voyageurs, par les vitres baissées, complimentaient Pauline par des gestes, les doigts pointés vers ses parterres et ses fenêtres, ou bien le pouce levé, comme le faisaient les hommes des trains de marchandises.

Les floraisons de géraniums aux fenêtres ne suffisant cependant pas à cacher la décrépitude partielle des murs, Martial Lelorrain avait pris l'initiative, dans le cadre de ses responsabilités, d'envoyer une petite équipe pour les remettre en état, et offrir aux portillons de bois qui donnaient accès au quai une couche de peinture fraîche. Dans toutes les gares dignes de ce nom, il y avait en effet des ouvriers qualifiés en menuiserie, en peinture, chargés de l'entretien des bâtiments de l'Administration.

Cependant, deux ou trois fois déjà, le chef avait rendu visite à Pauline sans raison véritable. Il passait à proximité, disait-il, venait la saluer, s'assurer que tout allait bien.

Il éprouvait une grande sympathie pour elle, prenait plaisir à la faire parler de ses enfants, de ses fleurs, de sa mère. Il appréciait aussi le charme de son sourire, remarquait ses efforts sans cesse renouvelés pour repousser les boucles qui envahissaient son front, trouvait quelque chose d'enfantin et de touchant à son geste.

De son côté, Pauline, qui l'avait jugé un peu hautain au début, le découvrait plus simple, plus humain. Il n'employait plus aucune des formules administratives par lesquelles il avait d'abord défini les attributions de chacun. Un jour où il s'était présenté à la halte alors qu'elle tournait la manivelle du puits, il s'était empressé de descendre de sa voiture pour saisir à sa place le seau plein d'eau, et ils s'étaient ainsi retrouvés côte à côte, à se frôler.

C'est elle qui avait été troublée.

Elle s'était sentie rougir, en même temps qu'une mollesse s'emparait de ses jambes, qu'une moiteur humectait le creux de ses mains. Du seau trop plein giclaient des perles d'eau glacée et elle s'était éloignée avec un petit rire forcé, gênée, quelque peu honteuse de reconnaître les prémices

du désir, comme parfois le soir, avant de s'endormir, lorsqu'elle pensait à Robert, ou quand elle s'éveillait après avoir rêvé de lui.

Martial ne s'était aperçu de rien, et, puisqu'il était question d'eau, il avait enchaîné sur l'archaïsme de ces puits qui constituaient une difficulté réelle pour les gardes-barrières. Un programme était à l'étude, expliqua-t-il, pour les équiper de moteurs qui du fond feraient monter l'eau et rendraient inutiles les fameuses manivelles. Il l'avait quittée sur la promesse de faire inscrire Fauville en tête de liste quand ce programme deviendrait une réalité dans son secteur.

OceanofPDF.com

Fière d'avoir réussi l'examen d'entrée en sixième, qui lui ouvrait la porte du collège de Verdun, heureuse de se lancer dans des études qui à coup sûr allaient lui plaire, Juliette avait cependant été contrariée de devenir pensionnaire.

Elle avait imaginé, et timidement proposé, de prendre chaque matin le car pour Verdun et d'en revenir le soir, comme les quelques personnes de Fauville et de Valmontier qui avaient leur travail en ville. Mais tous s'étaient ligüés contre elle pour lui vanter les avantages de la pension. Pauline, monsieur Voisin avaient mis en avant la fatigue des trajets quotidiens. La redoutable directrice du collège, qui avait enregistré son inscription, avait tranché : le statut de demi-pensionnaire était réservé aux jeunes filles qui habitaient Verdun ou les environs très proches, alors que l'internat offrait aux autres le meilleur encadrement possible, à la fois pour leurs études et pour leur éducation.

Dans le bureau de cette femme impressionnante par sa haute taille et la sévérité de son regard, Juliette avait vu sa mère opiner avec respect, presque avec crainte. Elle serait donc interne, pourvue d'un numéro qu'il allait falloir coudre sur chaque pièce du trousseau dont la liste précise avait été remise à Pauline.

Son amie Michèle, heureusement, connaissait le même sort, et c'est ensemble qu'elles avaient franchi les étapes. Monsieur et madame Voisin avaient emmené les deux filles passer l'examen, puis prendre connaissance des résultats, et avaient offert à Pauline de profiter de leur voiture le jour de leur installation. Ensemble, les deux petites pensionnaires, impressionnées, avaient découvert le collège, avec sa cour entourée de hauts murs, sa galerie, ses longs couloirs, ses nombreuses salles de cours et d'études, les dortoirs, le réfectoire, l'infirmerie...

Juliette fut d'emblée séduite par l'enseignement au collège. Elle reporta sans difficulté la confiance qu'elle avait eue en monsieur Voisin, le maître unique, sur les professeurs, dont la spécialité garantissait la

compétence. Tout comme la nomenclature nouvelle ne pouvait que recouvrir des enseignements de valeur. Les mathématiques à la place du calcul, le solfège en prélude à l'étude des chants, l'éducation physique autrement complète que les quelques évolutions dans la cour minuscule de l'école du village... Sans parler des langues, l'allemand, le latin. Un monde nouveau et passionnant s'ouvrait à elle.

Le programme d'histoire de sixième portait sur l'Antiquité, avec ses civilisations prestigieuses et son constant mélange de réalité et de légendes. Juliette découvrit avec passion la fidélité exemplaire de Pénélope, qui attendait Ulysse embarqué dans la guerre contre Troie, sa ruse pour échapper à la pression de ses prétendants. La gardienne du royaume d'Ithaque avait de quoi exciter leur convoitise. Mais son époux, après ses aventures incroyables, revenait au pays, réglait leur compte aux prétendants et retrouvait sa femme et son fils. Juliette, bouleversée par ce destin de femme à la fois magnifique et tragique, y vit une similitude avec celui de sa mère, même si celle-ci n'était qu'une humble garde-barrière, même si son mari ne reviendrait jamais. L'histoire de Pénélope lui ouvrait un peu plus les yeux sur les intentions des hommes qui s'intéressaient aux femmes veuves ou supposées l'être quand elles avaient des attraits, la richesse, ou à défaut la jeunesse et la beauté. Ils voulaient se les approprier, en devenir les maîtres.

C'était pour ça, justement, sans pouvoir l'avouer à personne, et surtout pas à Pauline, qu'elle avait souhaité échapper à l'internat. Pour empêcher que des « prétendants », même si alors elle ne connaissait pas encore le mot, ne viennent tenter leur chance auprès de sa mère. Elle ne doutait pas de sa fidélité. Elle ne voulait pas en douter. Mais elle avait compris, avec son intuition féminine aiguisée par sa sensibilité extrême, qu'elle se montrait moins timide, plus aimable, envers les quelques hommes qui lui rendaient parfois visite, et cela suffisait à la faire vivre dans l'inquiétude.

A chaque grande sortie, du samedi soir au dimanche soir, une semaine sur deux, et pour les vacances, monsieur Voisin, qui allait chercher Michèle en voiture, ramenait aussi Juliette jusqu'à la halte, où l'attendaient Benoît et Pauline, qui savait donner un air de fête à chacune de ces retrouvailles. Par un bouquet frais sur la table, par une bonne

odeur chaude de pâtisserie, par un vêtement cousu ou tricoté de ses mains pour la petite pensionnaire.

« Raconte-nous vite tout ce que tu as fait pendant cette quinzaine, ma fille. »

Juliette passait tout en revue, les cours, les notes, les professeurs, les menus au réfectoire, les rigolades avec les copines à l'internat, la promenade du dimanche. Les pensionnaires qui le souhaitaient étaient conduites le matin à la messe à l'église la plus proche, et l'après-midi, en rangs par deux sur les trottoirs de Verdun, jusqu'à la campagne environnante où elles pouvaient se disperser un peu.

« Et toi, maman ? demandait-elle ensuite.

— Moi ? Comme d'habitude. Mercredi soir, madame Massart nous a invités à souper, elle avait fait des tartes aux pommes. Bernadette m'a demandé de lui coudre une jupe, j'ai pris ses mesures. Et puis, tiens, il y a une lettre de mémé Justine, tu écriras la réponse, elle sera contente. »

La suppression de l'omnibus, qui lui permettait de faire le voyage de Lérrouville à Fauville sans avoir à descendre, avait contrarié Justine. Elle ne venait plus qu'avec Louis et sa femme, tassée à l'arrière de la voiture entre ses habituels sacs bondés de victuailles.

Juliette attendait toujours un peu avant de poser la question qui lui brûlait les lèvres.

« Tu as eu de la visite, maman ? »

Souvent, la réponse était non. Enfin si, le facteur, le « marchand », si on pouvait les considérer comme des visiteurs.

« Personne d'autre ? »

A Pauline qui faisait mine de chercher, Benoît rafraîchissait parfois la mémoire.

« Si ! Y a Paul qui est venu ! »

Paul, c'était Paul Veber, le maître à bord de la draisine depuis que le père Jean avait pris sa retraite. Quand il avait à faire sur la ligne 19, quelque part à proximité de Fauville, que c'était un jeudi, et qu'il était seul, il venait proposer à Benoît de l'emmener et, comble de gentillesse, lui faisait prendre les commandes de la draisine. C'était sans grand

danger, puisque la voie était toute tracée et la vitesse très limitée. Au retour, il s'attardait à bavarder avec Pauline, qui pour le remercier lui offrait un verre.

« Faut que tu t'en ailles, devait lui rappeler Benoît, ça va bientôt être l'heure du "marchandises". »

Mais Paul venait aussi de temps en temps avec sa moto, « en se baladant », disait-il, en dehors du travail, le dimanche, ou le soir, quand il faisait beau. Il avait confié à Pauline que, marié à une femme au caractère difficile, qui lui reprochait de n'être qu'un gagne-petit et l'humiliait devant leurs enfants, il n'était pas heureux.

« Il est venu comment, demandait Juliette, avec la draisine ou avec la moto ? »

La moto, ça la chiffonnait plus que la draisine, c'était personnel.

Pierrot, le petit Parigot, le copain de Benoît, avait quitté les Massart et Fauville. Un jour sa mère était venue avec un homme qu'elle avait présenté comme son futur mari, elle avait annoncé que sitôt mariés ils reprendraient l'enfant. L'homme paraissait sympathique, manifestait de l'intérêt pour Pierrot.

« Va "ravoir" un père, alors, le petit, avait dit la mère Massart, partagée entre sa peine de le voir partir – elle lui avait fait une large place dans son gros cœur de paysanne bourrue – et la petite inquiétude qui l'effleurait pourtant.

— Si je le prends, c'est comme sa mère, c'est pour l'aimer », avait répondu l'homme.

« Ravoir » un papa... Veinard de Pierrot ! Le jeu du « moi, mon papa » n'était donc pas si bête, on pouvait y gagner, et lui avait gagné le premier.

Maintenant qu'il était seul à le pratiquer, Benoît n'avait plus besoin de chercher la surenchère pour épater son copain. Il ne jouait plus. Mais que

faisait-il d'autre, sans s'en rendre compte, que chercher un père dans les hommes qui lui étaient devenus familiers ?

D'autant que ceux-ci, sans exception, connaissaient sa passion pour les chemins de fer, et par leur intérêt participaient à la développer.

Tonton Louis y était le plus sensible de tous, pour l'avoir éprouvée lui aussi avant la blessure qui l'en avait éloigné. Avec son neveu, il redevenait enfant, lui transmettant les uns après les autres les éléments de la précieuse collection entamée quand il avait huit ans, puis abandonnée quelques années plus tard. Collection de locomotives, puisqu'il rêvait de devenir mécanicien, cadeaux de ses parents pour ses Noëls d'enfant, sous forme de miniatures pour les plus ordinaires, de photographies pour les plus prestigieuses, dont les reproductions étaient introuvables ou trop chères. A la petite 130B achetée par Pauline chez le marchand de jouets de Verdun s'étaient ainsi ajoutés les autres modèles de l'âge d'or de la vapeur, dont Benoît avait appris toutes les caractéristiques en matière de châssis, d'essieux moteurs et porteurs, de longueur, de poids, de contenance du tender en eau et en charbon. Bien alignées sur une étagère, elles avaient servi plus d'une fois à épater l'ami Pierrot, qui n'avait jamais réussi à faire la différence entre une 230B et une 140C !

Quant aux photographies, encadrées par tonton Louis et accrochées au-dessus de la même étagère, elles montraient des locomotives exceptionnelles, par l'époque de leur construction ou leurs performances, comme la Palonceau, construite en 1854, la Crampton, surnommée le « lévrier du rail », la Saint-Gothard, qui montait à l'assaut des montagnes, la Pacific PLM, la locomotive du train bleu qui transportait des milliardaires...

Martial Lelorrain et Paul Veber ne pouvaient qu'aimer l'univers du rail, puisqu'ils en étaient. L'admiration que Benoît éprouvait pour eux était de nature différente, mais, s'il avait dû se prononcer entre les deux, il aurait choisi Paul, avec son bleu de travail et sa casquette avachie, le simple ouvrier qui le traitait comme un petit homme et répondait à toutes ses questions. Toutefois il aimait bien le chef de district, qu'il étonnait par sa connaissance des locomotives et du vocabulaire propre aux cheminots, et qui lui prédisait un bel avenir dans le monde des chemins de fer. Comme « cadre », disait-il, ce qui voulait sûrement dire chef. Chef

ou homme de voie ? Commander ou exécuter ? On verrait plus tard. Ce qui était sûr, c'est qu'il entrerait à la SNCF !

Jusqu'à l'oncle Sylvain qui s'intéressait aux trains !

Depuis sa toute première visite, dont il avait su faire oublier la désagréable impression, il avait beaucoup changé. L'intelligence qu'il avait d'abord mise au service de son ambition et de son orgueil lui avait ouvert les yeux sur d'autres valeurs, plus modestes mais plus humaines. Ce gamin si passionné de tout, et en particulier de chemin de fer, cette fillette si douée pour les études, cette femme à la fois si forte et si fragile, et par-dessus tout très digne, l'avaient infiniment touché, et il savait désormais exprimer son intérêt pour eux autrement qu'en termes de besoin. Etait-il encore secrètement amoureux de Pauline ? Si oui, il savait le cacher et donner à son sentiment l'apparence d'une amitié qu'elle estimait sincère et qu'elle acceptait.

Sylvain savait être passionnant, par ses connaissances et sa façon de les utiliser. Benoît en était le premier bénéficiaire, car, si Sylvain enseignait les lettres et le latin, il était également féru d'histoire et de géographie, ce qui était tout à fait compatible avec l'univers des trains. Devant sa collection, le gamin parlait technique et performances. De son côté, l'oncle l'emmenait dans le monde des trains prestigieux, d'où la poésie n'était pas absente, à commencer par leurs noms. L'Oiseau bleu, Paris-Bruxelles-Anvers. L'Etoile du Nord, Paris-Bruxelles-Amsterdam. La Flèche d'Or, Paris-Côte d'Azur-Nice. Ou encore l'Orient-Express, « le train des rois, le roi des trains », inauguré le 5 juin 1883. Avec cuisine, restaurant, vaisselle de luxe à bord...

Mais celui que Benoît préférait entre tous, à cause de son nom, c'était le Transsibérien, dont la construction avait commencé en 1891 : sept mille cinq cents kilomètres de l'Oural jusqu'à la mer du Japon. Un jour, Sylvain avait apporté un atlas pour suivre le tracé de la ligne en désignant les montagnes, les steppes, les forêts, les fleuves comme l'Ienisseï et l'Amour, les villes aux noms compliqués et difficiles à prononcer pour

Benoît, qui aurait été incapable de les écrire : Novossibirsk, Irkoutsk, Vladivostok...

Le gamin écoutait, fasciné, comme si l'oncle Sylvain racontait des légendes. Occupée à coudre ou à toute autre tâche ménagère, Pauline tendait l'oreille, captivée, souriant au plaisir de son fils. Le jour de l'atlas Juliette était présente, elle s'était approchée de la table en retenant ses boucles, du même geste que sa mère, pour se pencher sur les cartes. Pourtant Sylvain, dont elle admirait le savoir et l'art de l'exprimer, ne lui plaisait guère plus que les autres, Paul avec sa bonhomie, le chef de district avec sa prestance. Bien qu'il ait été le frère de son père, elle ne pouvait s'empêcher de le mettre avec eux au nombre des dangereux « prétendants ».

Les visites de ces quelques hommes, Pauline désormais les attendait. Elle appréciait le temps passé en leur compagnie, mais n'était amoureuse d'aucun des trois. Comme Benoît cherchait son père en eux, elle aussi, à travers des gestes, des attitudes, des intonations, guettait les instants fugitifs où elle avait l'impression de revoir l'homme qu'elle continuait d'aimer.

C'était avec Sylvain que cela se produisait le plus fréquemment. Les deux frères ne se ressemblaient pas vraiment, l'aîné était un peu plus grand, plus brun. Mais il y avait quelque chose dans les traits du visage, l'implantation de la chevelure. Dans la voix aussi, avec des intonations un peu traînantes à la fin des phrases. Dans les mains surtout, que tous deux avaient longues et fines. « Tu as des mains d'artiste », disait-elle à Robert. Artiste en peinture, elle n'en doutait pas. Artiste en caresses, elle pouvait en témoigner.

Pauline redoutait ces brusques rougeurs, ces suées et ces envies soudaines de pleurer qui avaient pourtant quelque chose d'agréable : elles lui rappelaient qu'elle était une femme. Mais elle craignait chaque fois d'être découverte par l'homme qui les provoquait sans le savoir et pourrait y déceler une invite.

Sans jamais être seule, au sens strict du mot, elle souffrait de la solitude des femmes sans homme. Sans pouvoir ne serait-ce qu'en parler, pour y trouver un peu d'apaisement. Parler à qui ? A Justine, veuve elle aussi, mais d'une autre génération ? A Monique, sa belle-sœur, femme heureuse avec le meilleur des hommes ? A la mère Massart ? Une pudeur qu'elle jugeait excessive sans pouvoir la dominer, l'impossibilité de trouver le moment adéquat, quelque chose toujours l'avait retenue.

« La vie passe, ma jeunesse s'envole, murmurait-elle, j'aurai donc si peu connu l'amour ? »

DEUXIÈME PARTIE

OceanofPDF.com

Pendant que, de leur côté, toutes celles et tous ceux dont la vie avait été bouleversée par la guerre, veuves, orphelins, rescapés des tragédies et autres victimes de toutes sortes, se reconstruisaient comme ils le pouvaient, plus ou moins facilement, plus ou moins heureusement, dans les hautes sphères politiques les grands esprits se penchaient sur la situation nouvelle de l'Europe, partagée en deux blocs par le « rideau de fer ».

Ainsi naquit l'OTAN, qui regroupait les principaux Etats de l'Europe de l'Ouest et les deux grands alliés d'outre-Atlantique, le Canada et les Etats-Unis. Il était clair, en effet, que la menace, désormais, ne pourrait venir que de l'Est, et que les Américains devaient être impliqués dans la défense militaire du Vieux Continent.

La situation géographique de la France en fit naturellement une zone de communication, et en 1950 un accord fut signé pour l'installation de bases sur son sol. La ville de Verdun, en raison de sa situation géographique intéressante, et aussi de la disponibilité de nombreux bâtiments et terrains militaires, fut choisie comme siège de l'ADSEC, la section avancée du dispositif. Le 8 novembre de cette même année 1950, elle accueillait les premiers Américains, cinquante hommes de troupe, trente officiers et sous-officiers, qui seraient bientôt suivis de beaucoup d'autres.

Les « Ricains » à Verdun... Il y en eut jusqu'à cinq mille, militaires et civils, et leur présence eut un impact important sur la ville, dont elle remodela d'abord la topographie en créant peu à peu tous les lieux nécessaires : au logement des troupes, des cadres de l'armée et de leur famille, aux entrepôts multiples pour le stockage et l'entretien d'un matériel et d'un parc de véhicules impressionnants, aux postes de communication, aux installations sportives, aux services les plus divers, de la banque à l'hôpital en passant par la chapelle œcuménique, la blanchisserie, la boulangerie, et même la prison...

Respect de la ville d'accueil ? Ces lieux gardèrent leurs noms français, Maginot, Jardin-Fontaine, Gribeauval, Bévaux... à l'exception de « Chicago ». Une convention avait de plus été signée pour définir et structurer tous les aspects des relations entre les deux communautés, américaine et verdunoise.

Les Verdunois s'habituerent donc de bon gré à la présence des Américains, qui de leur côté donnèrent de nombreux signes de leur volonté de cohabitation pacifique et amicale.

Aux cérémonies et commémorations françaises s'ajoutèrent la célébration de l'Independence Day et la découverte de Halloween. Des cours de langue, des clubs, des réceptions, des journées portes ouvertes favorisèrent la connaissance réciproque. Des friandises furent offertes aux enfants à l'occasion de fêtes scolaires.

Mais ce que les Américains apportèrent surtout à la population verdunoise, ce fut du travail, de l'argent, et du rêve.

Ils se nourrissaient américain, grâce au Commissary, l'équivalent des Economats, mais à leur mesure et à leur goût, roulaient américain dans des Chevrolet, des Cadillac, des Plymouth, des Pontiac, s'équipaient américain d'appareils électroménagers encore rarissimes en France. Mais ils fréquentaient les bars, les restaurants, les salons de coiffure verdunois. Ils faisaient la prospérité des entreprises à travers la construction de bâtiments gigantesques, et des particuliers qui avaient des appartements ou des maisons à louer, dans la ville même et les villages environnants. On vit ainsi des familles françaises se serrer dans deux ou trois pièces, quand ce n'était pas se replier dans un sous-sol, pour pouvoir accueillir des locataires qui ne lésinaient pas sur le loyer.

Ils offraient de nombreux emplois, très différents, tous réunis dans une même appellation et une même tentation : « travailler chez les Ricains ». Une majorité d'hommes – techniciens divers, mécaniciens, artisans de toutes compétences, comptables, manutentionnaires, manœuvres – venaient par leurs propres moyens, vélo, mobylette, ou par les cars de ramassage participer à la bonne marche de l'énorme machine qui ne générait rien, sinon de la puissance et de la protection. Des femmes aussi, secrétaires, téléphonistes, employées de blanchisserie. Jusqu'à deux mille

personnes en tout, en comptant celles qui faisaient du baby-sitting dans les familles. La plus grosse entreprise du département ! Et celle qui payait le mieux : des salaires supérieurs d'un tiers au moins aux rémunérations françaises.

Mais on n'en était pas là, loin s'en faut, quand Raymonde Fayet, « la » Raymonde, réapparut à Fauville et se lia d'amitié avec Pauline.

Elle n'était pas tout à fait une inconnue au village. Enfant puis adolescente, elle y avait passé les grandes vacances chez sa grand-mère paternelle, Jeanne Philbert ; ses parents habitaient Melun. Elle prenait le train, puis l'omnibus, qui connaissait alors sa période faste. La dernière fois qu'on l'avait vue à Fauville, c'était pour l'enterrement de Jeanne, en 1938. Elle avait alors dix-neuf ans. Plus rien depuis. Et voilà que, tant d'années après, elle décidait de rouvrir et d'occuper, seule, la petite maison que sa grand-mère lui avait léguée. Trouvant un peu d'aide, au début, comme Pauline à son arrivée, auprès des Massart, chez qui déjà elle venait au lait quand elle séjournait chez Jeanne.

C'est par la mère Massart que Pauline apprit le retour de Raymonde, et ce qu'avait été sa vie, en de nombreux points comparable à la sienne, à ceci près qu'elle n'avait pas d'enfants. Une similitude qui l'émut et lui donna l'envie de la connaître.

Un après-midi, elle cueillit quelques fleurs et se rendit à la petite maison où la nouvelle habitante achevait son installation.

— Je suis Pauline Ferraut, la chef de gare, comme on dit ici.

— Je vous ai reconnue, la mère Massart m'a parlé de vous. Elle m'a dit que vous étiez rousse.

Elles se sourirent, s'observèrent un instant. Pauline tendit ses fleurs.

— Ce sont les premières, des jonquilles et des narcisses.

Raymonde les prit et l'embrassa.

— Si vous n'étiez pas venue, c'est moi qui vous aurais rendu visite, dit-elle. J'avais envie de vous connaître, et nous avons certainement bien

des choses à nous dire.

— De quoi allez-vous vivre ici ? demanda Pauline au moment de prendre congé. Vous allez travailler ?

— Oui, à Verdun, chez les Américains. C'est pour ça que je suis revenue à Fauville. J'ai fait du secrétariat, je me suis renseignée, ils embauchent.

Rapidement elles se tutoyèrent, devinrent amies. C'était au début de l'année 1952. Pauline avait trente-cinq ans, Raymonde deux de moins, et, pour être demeurée trop longtemps auprès d'une mère veuve comme elle, ressentait une envie rageuse de sortir enfin d'un statut qui sous couvert d'honneur et de morale la tenait prisonnière. Devinant chez Pauline un fond de mélancolie qui cachait sans aucun doute un même désir, elle entreprit de la convaincre de recommencer à « vivre ».

Quand elle venait lui rendre visite, le soir après le travail ou le samedi après-midi, elle la prenait aux épaules, se plantait avec elle devant le miroir accroché dans le petit cagibi-salon, ou mieux encore devant l'armoire à glace de la chambre, en haut.

« Regarde-toi, Pauline ! Regardons-nous ! On a encore de quoi plaire, tout de même, hein ? »

Dans le miroir se reflétait le visage de Pauline, avec son ovale parfait, ses yeux clairs, son sourire, quelques rides aussi, sa silhouette un peu courte, mais svelte toujours. Raymonde était plus grande, mais moins gracieuse, le visage un peu osseux, les épaules saillantes sous ses robes légères.

« On a encore de quoi plaire, insistait Raymonde, surtout toi, avec tes cheveux ! Ah ! si seulement j'avais une chevelure comme la tienne, je ne l'enfermerais pas comme tu le fais sous des foulards noués, je la laisserais libre ! Libre ! Crois-moi, Pauline, nous devons vivre pendant qu'il est encore temps ! »

Leurs conversations étaient parfois plus feutrées, quand elles évoquaient leur bonheur perdu, leur terrible veuvage. Chacune tendait à l'autre des photos du mari tant aimé et perdu, des photos prises plus de dix ans auparavant, qui montraient des hommes en pleine jeunesse, souriants, débordants de vie. Pour Pauline le souvenir était intact, elle

n'avait pas vu Robert marqué par la captivité. En revanche Michel, le mari de Raymonde, était revenu de l'horreur pour mourir un mois plus tard.

« Il ne pouvait pas s'en remettre, se souvenait-elle. Si maigre, avec des yeux perdus, et la gorge si nouée qu'il était incapable de prononcer un mot. J'en rêve encore. »

Il leur arrivait de pleurer ensemble, mais Raymonde, toujours, dominait la première son émotion.

« Avoir envie de vivre encore comme des femmes, ce n'est pas les oublier, ce n'est pas les tromper ! Tiens, je suis sûre que de là où ils sont, je n'y crois pas mais quand même, ils souffrent de nous voir comme nous sommes, ils nous demanderaient de nous amuser s'ils le pouvaient ! »

Dès son arrivée ou presque, elle avait été embauchée à la base américaine et affectée dans un bureau de l'Intendance militaire. Si le travail n'était pas passionnant, l'ambiance, en revanche, lui plaisait beaucoup. Le chef de bureau était français, mais si satisfait de son sort qu'il ne se comportait pas en petit chef hargneux et méprisant comme certains qu'elle avait connus. Le personnel côtoyait aussi des Américains. Des sous-officiers, toujours aimables, parcouraient les lieux de travail. Mais c'était surtout à la sortie des différents services de l'Intendance, dans le vaste espace toujours animé de « Chicago », que des hommes de troupe, à pied ou à bord d'une Jeep, saluaient les secrétaires. Raymonde décrivait à Pauline ces Ricains qui leur lançaient parfois un joyeux « Hello ! » ou un clin d'œil tout en mâchant leur chewing-gum, mais ne se montraient jamais plus entreprenants dans le cadre de la base.

« On gagne bien, chez les Américains, disait-elle. Tu pourrais t'y faire embaucher aussi. Pas besoin de qualification dans certains services, comme au Commissary par exemple. Je pourrais me renseigner pour toi.

— Mais j'ai mon travail ! répliquait Pauline.

— Quel travail ? Quand il y avait le train, je ne dis pas, mais maintenant ! A quoi tu sers, Pauline ? A ouvrir et refermer des barrières et à regarder passer la micheline et les trains de marchandises ! Pour gagner combien ? Je ne te le demande pas, mais je me doute que ça ne doit pas être beaucoup.

— C’est vrai que la SNCF ne me paie guère, mais je me débrouille. Je suis logée, éclairée, chauffée, ça compte. J’ai obtenu une bourse pour la pension de Juliette. Puis il y a ma mère, qui a toujours été généreuse. »

Justine ne se contentait plus d’une aide, toujours substantielle, en nature. Elle avait perdu tout espoir de voir Pauline revenir vivre avec elle, elle voyait grandir les enfants, pensait à leur avenir, à des études pour Juliette, peut-être aussi pour Benoît. Elle avait donc renoncé, au profit de sa fille, à la rente de son petit capital, en attendant de « faire ses affaires » quand le moment serait venu.

Raymonde comprenait que Pauline aimait son travail, si ingrat et modeste fût-il, et qu’elle ne parviendrait pas à l’entraîner dans ce qui commençait à prendre pour elle la tournure d’un rêve américain.

En 1944 et 1945, déjà, bien des jeunes filles et femmes de France s’étaient enflammées pour des militaires américains auréolés de leur prestige de libérateurs. A Verdun comme ailleurs, et peut-être un peu plus, car beaucoup y avaient séjourné durant plusieurs mois à cause de la présence d’un important dépôt de vivres, de matériel et de munitions de l’armée américaine. De ces amours passagères, soumises à l’évolution de la situation et inscrites dans une sorte d’euphorie, beaucoup n’avaient gardé que des souvenirs éphémères. Mais d’autres s’étaient retrouvées avec des enfants. C’est ainsi que dans les écoles de France, et en particulier de Verdun, il y avait des petits William, ou Harry, ou Grace, pas tous roses et blonds, parfois « café au lait », avec des cheveux noirs plus frisés que les boucles rousses de Juliette. Dans les années cinquante, la situation était différente. On pouvait espérer que les Ricains étaient là pour longtemps. C’est pourquoi il semblait possible d’envisager des relations plus durables, pourquoi pas le mariage, avec pour aboutissement la vie en Amérique, le pays des mirages.

C’est dans les bars plus souvent que sur les lieux de travail que se faisaient les rencontres. Des endroits où les Américains, s’ils se signalaient parfois de façon négative par des scènes d’ébriété ou des bagarres – souvent entre Blancs et hommes de couleur –, savaient aussi

se faire apprécier par leur gaîté, leur facilité de contact et... la générosité de leurs pourboires. Quelques bars se mirent au goût du jour en changeant de nom, quitte à renoncer à des symboles pourtant forts, car liés au passé de la ville. Le bar de la Victoire devint le Blue Bar. L'enseigne Aux Canons de Verdun céda la place à celle du Suzy Bar.

La ville connut à cette période une vie nocturne intense qui réjouissait les uns et inquiétait les autres, en particulier certaines familles soucieuses de la moralité de leurs filles, sur lesquelles elles veillaient soigneusement. Verdun ne manquait cependant pas de jeunes femmes plus libres, tentées par la fréquentation des lieux où rencontrer des Américains, par l'envie de découvrir leur musique, leurs danses, de paraître affranchies en leur empruntant des mots de la vie courante, en disant job pour boulot, drink pour boisson, shopping pour courses... Ces Verdunoises faisaient des jalouses et rencontraient de la concurrence, des filles qui venaient pour le week-end des villes proches, et même de Paris, dont elles espéraient apporter le chic pour supplanter les Meusiennes.

Grâce à son salaire intéressant et à un crédit facilement obtenu, Raymonde acheta une auto. Petite, modeste, une 4 CV Renault. Mais c'était une auto, un symbole fort de liberté et d'émancipation.

Elle en fit profiter Pauline. C'était l'été, elle lui proposa des promenades avec les enfants, qui étaient en vacances. Elles préparaient un pique-nique, cherchaient un endroit agréable et accessible au bord de la Meuse. Tout de suite Benoît trouvait à s'occuper, guettant les poissons ou les oiseaux, fabriquant des sifflets pour imiter leur chant. Juliette s'isolait dans la lecture, se retenant de suivre les deux femmes quand, après le déjeuner sur l'herbe, elles marchaient un peu au bord du fleuve. Elle qui ne supportait pas de voir sa mère en compagnie d'un homme sans s'interposer par crainte d'un danger ne pouvait tout de même pas se comporter avec la même méfiance envers Raymonde. Pourtant elle en mourait d'envie, quand parfois elle les voyait s'arrêter, se tourner l'une vers l'autre, quand le bras de Raymonde entourait un instant les épaules de Pauline, quand elles étaient silencieuses et graves au retour – autant de signes qui disaient l'intérêt et le mystère de leurs conversations de femmes, où peut-être, elle le craignait, les hommes avaient leur place.

Ils l'avaient. Raymonde avouait avoir connu quelques aventures fugaces, sans véritable plaisir, gâchées par un sentiment de culpabilité entretenu par sa mère, qui la harcelait de questions chaque fois qu'elle sortait. Pauline lui confiait ses émois au contact de Sylvain, de Martial, de Paul, sans honte, sûre de n'être pas jugée, mais comprise.

« C'est normal, disait Raymonde, on ne peut pas vivre sans amour. Pas seulement le cœur, le corps aussi. »

La jeune femme utilisait également sa voiture pour se rendre au travail. Pour rejoindre des copines de bureau, le samedi soir ou le dimanche ; ensemble elles allaient au cinéma à Verdun.

Un dimanche après-midi où Juliette était restée à l'internat et où Benoît était à la pêche avec le père Massart, elle réussit à entraîner Pauline, à qui elle présenta une certaine Claudette, comme elle secrétaire chez les Américains. Tandis qu'elles sortaient du Rex où elles avaient vu Casque d'or, avec la magnifique Simone Signoret, et rejoignaient l'endroit où elles avaient garé la 4 CV, elles aperçurent, encore loin sur le trottoir d'en face, une rangée de pensionnaires escortées de deux surveillantes.

— C'est les « Margot », dit Pauline, et elle s'arrêta net.

Les Margot, c'étaient les élèves du collège Margueritte (du nom d'un général natif de Verdun), qu'il était impossible de confondre avec celles de l'autre internat de la ville, la Doctrine chrétienne, reconnaissables à leur uniforme bleu marine.

Les Margot obliquèrent vers une autre rue.

— Dommage, dit Raymonde, on aurait croisé Juliette ! Tu aurais pu l'embrasser !

— Je préfère qu'elle ne m'ait pas vue, avoua Pauline.

Raymonde ne répliqua pas, mais battit froid à son amie pendant le trajet de retour. Elle ne put se retenir d'exploser à l'arrivée.

— Tu es ridicule, Pauline ! Nous sommes allées au cinéma, quel mal y avait-il à cela ? Et même si ç'avait été au bal ? Même si nous avons été avec des hommes ? Ta fille a quatorze ans, elle n'est plus une enfant, bientôt elle sera une jeune fille, il serait temps qu'elle comprenne que tu

n'es pas une prisonnière ! Tu as honte d'avoir envie de t'amuser ? Ne me dis pas le contraire, tu en as envie, forcément ! Alors pourquoi, pendant que tu y es, ne fais-tu pas comme les veuves des générations d'avant nous, comme ma mère, comme la tienne aussi je suppose ? Pourquoi ne t'habilles-tu pas en noir, comme une vieille avant l'âge ? Tu en vois, toi, des veuves, par ici, autrement qu'avec les cheveux gris et un chignon, et par là-dessus un petit chapeau noir pour aller à l'église ? C'est ça que tu attends ? Douze ans de solitude, douze ans de sacrifice, ça ne te suffit pas ? La morale des veuves, le devoir des veuves, tu n'en as pas par-dessus la tête ? Moi si ! Ça va changer, je te jure !

Sa voix tremblait. Elles fondirent en larmes toutes les deux et s'étreignirent.

— Devriez sortir un peu plus souvent avec la Raymonde, dit la mère Massart à Pauline. Feriez pas de mal pour autant ! Savez bien qu'ils peuvent toujours venir souper chez nous, les enfants, et même dormir, si vous rentrez tard.

Elle ne chercha pas à savoir si Raymonde était passée par là ou si la mère Massart, plus fine mouche qu'il n'y paraissait, avait parlé de sa propre initiative. Mais puisqu'elle s'y mettait...

Ce soir-là, c'était un vendredi, Claudette fêtait son trentième anniversaire au Holly Bar et elle avait fait savoir à Pauline qu'elle l'invitait.

— Le Holly Bar, tu connais ? demanda-t-elle à Raymonde.

— Oui, un peu, c'est sympa. Fréquenté à la fois par des Français et des Ricains. Il y a une petite piste de danse. En plus, pour te rassurer, ça ne ferme pas tard le vendredi : onze heures du soir.

Quand elle vint chercher Pauline, elle la trouva assise dans sa cuisine, un peu songeuse, et la devina hésitante.

— Je te rappelle que tu as promis, dit-elle sur un ton qui n'admettait pas de réplique. Ne change pas d'avis, tu ferais de la peine à Claudette. Et puis qu'est-ce que c'est que cette tenue, et cette coiffure ? Tu aurais voulu te déguiser en vieille fille de bonne famille que tu ne t'y serais pas prise autrement !

Pauline, après bien des hésitations, avait choisi de porter une jupe bleu marine et un chemisier blanc, très classique, et elle avait tenté de discipliner ses cheveux avec ses habituels peignes. D'autorité Raymonde l'entraîna dans sa chambre, ouvrit son armoire, passa en revue les robes suspendues, en sortit une en tissu à fleurs souple et soyeux, joliment décolletée en rond. Elle datait du temps où Pauline était encore jeune fille.

— Celle-ci ? Mais elle ne m'ira plus ! protesta Pauline. De plus, elle est trop courte, elle ne cache pas mes genoux.

— Passe-la, on verra bien, répliqua Raymonde.

Pauline se laissa tenter. Elle ôta la tenue de vieille fille, caressa le tissu de la robe, l'enfila. Elle lui allait encore très bien.

— Tu n'as plus vingt ans, dit Raymonde, mais tu es encore drôlement bien fichue, veinarde. La taille, la poitrine, même les genoux ! Regarde-

moi, je suis loin d'être aussi bien que toi, mais ça ne m'empêche pas de m'habiller comme une femme qui va danser ! Allez, les cheveux maintenant !

D'un geste vif, elle arracha les peignes, qui allèrent rejoindre la jupe bleu marine et le chemisier sur le lit, puis elle ébouriffa les boucles rousses de son amie.

Quelques voitures stationnaient dans les parages du Holly Bar. Raymonde et Pauline rirent quand la petite 4 CV se gara entre deux longues limousines aux pare-chocs chromés. Elles entrèrent, rejoignirent Claudette attablée avec deux autres jeunes femmes, auxquelles elle présenta Pauline. Un garçon apporta une bouteille de mousseux, elles trinquèrent à la santé de la nouvelle trentenaire.

Pauline ne se sentait pas très à l'aise. Furtivement, pour ne pas attirer l'attention, elle regardait les hommes, les Ricains surtout, en uniforme, et les filles, dont beaucoup, trouvait-elle, avaient mauvais genre. Certaines avaient largement dépassé la trentaine. Comme elle-même. Que venaient-elles chercher ici, sinon l'aventure ?

Dans un coin, un pick-up distillait de la musique, et à chaque nouveau morceau Pauline voyait les filles guetter l'invitation à danser. Claudette et ses amies avaient déjà été sollicitées. Parce qu'elles étaient plus jeunes ? Et si un homme, si un Ricain l'invitait, elle ?

Il en vint un. Un grand. Un Noir. Avec un immense sourire aux dents éclatantes et, au bout de ses bras tendus vers elle, de larges mains aux paumes claires.

— You dance with me ?

Elle le regardait, un peu ahurie, indécise.

— Moi, Jimmy. And you ? Et... vous ?

Ce fut Raymonde qui répondit.

— Elle, Pauline.

— Oh, Pauline (il prononçait Pawlin), joli ! Vous... dance with me ? Avec... moi ?

Elle se tourna vers Raymonde, qui l'encouragea d'un sourire.

Elle se leva, il passa un bras autour de sa taille, lui saisit la main. C'était un air rapide, très rythmé, un swing. Il devina qu'elle ne savait pas très bien le danser. Pour la rassurer, il commença par quelques déhanchements, d'un côté, de l'autre, et quand il comprit qu'elle avait saisi le rythme il l'entraîna dans la danse. Tantôt écartée de lui, tantôt rapprochée, elle se laissait guider par cette grande main, par ce bras ferme, et quand elle levait les yeux elle le voyait rire. Il risqua des figures, des roulés-déroulés. La robe de Pauline découvrait ses genoux, virevoltait autour d'elle. Quand elle ratait un pas, en riant plus fort l'homme la prenait dans ses bras et la serrait contre lui. A la fin de la danse, elle ne savait plus à quel endroit de la piste elle se trouvait, ni où était la table de Claudette, mais elle se sentait bien, elle riait. Il la raccompagna, ne lui lâcha la main que quand elle fut assise.

— Thank you, Pawlin ! Merci ! Bravo ! Les cheveux... tout... très... beautiful !

Les cheveux ? Ils avaient dansé eux aussi, et Pauline ne pensait pas à repousser ses boucles folles.

Le grand Noir revint pour une danse moins mouvementée, une rumba, puis un slow. Des couples autour d'eux profitaient du rythme lent pour des enlacements osés, des caresses, des baisers. Le grand Noir la tenait serrée et la berçait au rythme de la musique. Attendait-il un signe d'elle, un abandon ? Il ne vint pas.

Plus tard, seule pour la première fois dans sa maison, allongée sur son lit sans trouver le sommeil, elle réfléchit à ce qu'elle venait de vivre. Elle avait dansé, elle avait swingué, elle avait ri, et tout cela dans les bras d'un homme ! Elle s'étonnait d'avoir su rester sage, de ne pas avoir fondu entre ces bras qui la serraient. Était-ce du fait qu'elle avait déjà son plein d'émotions, rien qu'avec la danse ? Ou qu'il était noir, ce qui avait ajouté

à sa surprise quand il s'était avancé pour l'inviter ? Que serait-il arrivé si la soirée s'était prolongée ? Si le danseur s'était senti autorisé à tenter sa chance ? Mais rien de tout cela ne s'était produit, pour la tranquillité de son esprit. Pour quelques regrets aussi.

Le lendemain matin, Benoît revint ravi de sa nuit chez les Massart, après une soirée passée à jouer aux cartes avec le père et les deux géants. Pauline, qui avait tardé à s'endormir, n'avait pas entendu le réveil, et pour la première fois les barrières n'avaient pas été fermées pour le passage du « marchandises » du matin.

— Alors c'était bien, maman, le ciné ?

Pour toute réponse elle sourit au gamin, qui l'embrassa, empoigna son cartable et fila vers l'école.

Juliette arriva en fin d'après-midi.

— J'ai couché chez les Massart, et même déjeuné avec eux, lui claironna fièrement Benoît, maman était de sortie !

Pauline se sentit rougir, elle se détourna légèrement.

— Raymonde m'a emmenée avec elle au cinéma.

— Voir quel film ? demanda Juliette.

— Euh... Les Branquignols. C'était un peu bête.

Elle ferma une seconde les yeux, le temps de remercier Paul de lui avoir parlé de ce film à sa dernière visite.

Il n'en fut plus question de toute la journée, mais Pauline trouva Juliette un peu distante.

Les trains de marchandises ne circulaient pas le dimanche, la micheline non plus. Pauline n'avait donc pas encore quitté la maison quand Benoît sortit le premier, laissant derrière lui la porte ouverte. Il rentra presque aussitôt.

— Maman ! Juliette ! Regardez ce que j'ai trouvé sur le rebord du puits !

Il brandissait en riant une boîte de métal d'un modèle que tout le monde connaissait, une célèbre boîte jaune sur laquelle un tirailleur sénégalais, avec sa chéchia rouge au pompon bleu, son gros nez épaté, ses lèvres épaisses, étalait son large sourire, au-dessus du slogan qui vantait le contenu « Y a bon Banania ».

— Une boîte d'un kilo ! râlait Benoît, si seulement elle était pleine !

Pauline avait pâli, et senti sur elle le regard interrogateur de Juliette.

— Jette ça, Benoît, jette ça tout de suite, dit-elle d'un ton bizarre.

— N'aie pas peur, maman, reprit le gamin, c'est pas un piège, y a rien dedans.

Il retourna la boîte, dont le couvercle manquait.

— Je sais qui l'a mise là, c'est un de chez les Massart : ils en boivent, du Banania, et quand j'ai déjeuné avec eux je me suis moqué en disant que c'était pour les gosses ! C'est pour ça !

Il alla jeter la boîte aux ordures après l'avoir écrasée d'un coup de talon, en riant.

Une boîte de Banania... un homme de couleur, pour ne pas dire un nègre. Pour Pauline, ça ne faisait aucun doute, il s'agissait d'une allusion à sa soirée au Holly Bar. Quelqu'un l'avait vue danser avec le grand Noir et le lui faisait ainsi savoir. Qui ? Dans quel but ? Sinon l'humilier, l'insulter ?

L'explication de Benoît, bien que plausible, n'avait pas non plus convaincu Juliette.

Les Américains, il en était quelquefois question dans les conversations entre les élèves du collège. Au cours des promenades, elles voyaient dans les rues de Verdun des Jeep de la Military Police, toujours avec deux hommes à bord, un Blanc et un homme de couleur. Le père ou la mère de l'une travaillait pour eux. La grande sœur d'une autre fréquentait un Ricain, l'épouserait peut-être ! Les camarades de classe de Juliette, comme elle, n'étaient plus des petites filles. Certaines avaient déjà en tête, à l'instar de leurs aînées, le rêve américain, parlaient de jazz, de

swing, de bars, de grandes voitures, de vie facile... Juliette s'était donc fait des Américains, et des Françaises qu'ils faisaient rêver, une certaine idée de légèreté et de facilité à laquelle la boîte de Banania, elle en aurait mis sa main à couper, n'était pas étrangère.

Elle attendit d'être seule avec Pauline.

— Maman, tu étais où, vendredi soir ?

Au mensonge réitéré, Pauline préféra la vérité.

— Une amie de Raymonde fêtait son anniversaire dans un bar de Verdun. Le Holly Bar. Il y avait de la musique de danse. Nous avons dansé. J'ai dansé. Avec un Américain. Un Noir.

Le Holly Bar, danser, un Américain, un Noir...

Les mots paraissaient incongrus à Juliette dans la bouche de sa mère, si éloignée de tout cela ! Pourtant...

Elles demeurèrent un moment face à face, les yeux dans les yeux. Des larmes mouillèrent ceux de Juliette et descendirent le long de ses joues. Pauline tendit la main vers elle.

— Ma petite fille, je n'ai rien fait de mal. Je te le jure.

Juliette se leva brusquement, se précipita dans l'escalier, s'enferma dans sa chambre et pleura longuement sur son lit.

C'était un neveu d'Albert et de Fernande qui avait vendu la mèche. Un gars qu'elle n'aurait pas pu reconnaître au Holly Bar, où il était resté collé au comptoir depuis son arrivée jusqu'à la fermeture, à vingt-trois heures : elle ne l'avait jamais vu. Lui non plus ne l'avait jamais vue. Seulement aperçue, une fois, en passant avec son oncle à proximité de la « gare » de Fauville.

« Tiens, avait dit Albert, c'est elle, la garde-barrière, la rouquine dont je t'ai parlé. Celle que j'ai tellement aidée et qui m'a remercié par des menteries. Une sainte-nitouche. Je l'ai vue rentrer chez elle, une fois, avec le chef de district qui lui caressait les hanches. »

Vendredi le neveu était au Holly Bar, et samedi en visite chez son oncle.

« La rouquine, la garde-barrière, elle était dans un bar à Ricains, hier soir.

— T'es sûr ?

— A peu près, des cheveux comme les siens, ça se remarque. Elle était avec celle qui a repris une maison ici, celle qui travaille à “Chicago”.

— La Raymonde Fayet ? Alors c'est sûr que c'est elle, paraît qu'elles sont devenues inséparables.

— Elle danse bien, dis donc, la rouquine, le swing et tout ! On ne dirait pas une mère de famille, avec sa robe qui ne cache pas grand-chose. »

Fernande, qui avait écouté jusque-là sans rien dire, s'étonna.

« Elle dansait ?

— Oui, avec un grand Noir !

— Avec un Noir ? Ben ça alors ! »

Albert riait, se frottait les mains. Il était de ceux qui ont la rancune tenace, pour qui le temps transforme les doutes en certitudes, et qui savent attendre longtemps le moment de se venger quand ils s'estiment blessés à tort. Sa vengeance, Albert la tenait !

Un Noir ! Quand il allait à Verdun avec sa mobylette et qu'il voyait ces grands gaillards de couleur, il réprimait son envie de leur crier : « Y a bon Banania ! » Fernande collectionnait les boîtes en fer pour y mettre du sucre, des pâtes, de la farine, des gâteaux secs, elle en avait une réserve dans son arrière-cuisine. Rien de plus facile pour lui que d'en subtiliser une puis, d'un coup de vélo le long de la voie, d'aller sans bruit la poser bien en évidence sur le rebord du puits, avant le lever du jour. Ni vu ni connu ! La mère saisisait tout de suite le message. Et puisque la fille n'était pas bête, vu qu'elle faisait des études, elle comprendrait aussi. D'une pierre deux coups !

Quand, le dimanche en fin d'après-midi, au coup de klaxon de monsieur Voisin, Juliette descendit de sa chambre avec son sac de linge propre dans une main et son cartable dans l'autre, Pauline se plaça devant elle au pied de l'escalier.

— Juliette, ma chérie, je n'ai rien fait de mal, je te le répète. Tu es grande maintenant, tu peux comprendre que je suis une femme, que je suis encore jeune. Ne t'en va pas comme ça, ma fille, ne t'en va pas fâchée contre moi.

— Je ne suis pas fâchée, maman, j'ai de la peine, c'est tout. Laisse-moi passer, s'il te plaît, il ne faut pas faire attendre monsieur Voisin et Michèle.

Elle tendit froidement ses joues à Pauline qui l'embrassa et qui, pour la première fois, manqua à son devoir de politesse en n'allant pas saluer l'instituteur.

Juliette était en troisième. Toujours aussi bonne élève, avec le projet de préparer l'année suivante le concours d'entrée à l'Ecole normale pour devenir institutrice. Raymonde avait raison, elle n'était plus une enfant, elle avait appris, par des lectures, par des conversations chuchotées dans les dortoirs, par des professeurs à l'esprit ouvert, par des exemples autour d'elle, ce que pouvait être la vie, celle des femmes en particulier. Mais il est bien connu que pour un enfant, un adolescent, à plus forte raison particulièrement sensible, ses parents ne sont pas des hommes et des femmes comme les autres, ce sont ses parents. Juliette avait pourtant parmi ses camarades de classe une fille de divorcés, la fille d'une veuve remariée, qui semblaient s'accommoder de leur situation. Mais ce qu'elle comprenait, ce qu'elle admettait pour les autres, elle ne pouvait pas l'envisager pour sa mère.

Racine était au programme de troisième ; elle étudia Andromaque, conçut pour l'héroïne la même admiration que pour Pénélope quelques années plus tôt. Andromaque, prisonnière de Pyrrhus, un « prétendant » lui aussi, refusait son amour, acceptait cependant de l'épouser pour

sauver son fils, mais décidait de se donner la mort, sitôt le mariage conclu, pour rester fidèle à Hector. Ni le contexte historique de l'argument, ni la construction dramatique de la pièce, ni le vocabulaire grandiloquent et suranné, tout cela souligné par le professeur, ne pouvaient l'empêcher, comme quand elle avait onze ans, de rapprocher Andromaque de sa mère.

Aux lectures imposées par le programme, les troisième ajoutaient des romans, parfois lus en douce, qui leur en apprenaient plus long sur les rapports entre les hommes et les femmes, sur l'amour sous toutes ses formes, y compris celles que la morale réprouvait. Autant en emporte le vent, Le Blé en herbe, La Vagabonde, Une vie, Le Diable au corps... Sous le manteau, ou plus exactement sous les draps, lu à la lueur d'une lampe de poche par les plus audacieuses, dont Juliette ne faisait pas partie, circulait même un livre à la réputation sulfureuse, introduit en douce à l'internat : L'Amant de Lady Chatterley. Gare à celles qui se seraient fait prendre à cette lecture !

Pauline ne se creusa pas la tête pour tenter de savoir de qui venait l'insulte. L'essentiel était ailleurs. Dans le comportement de Juliette, elle vit plus de chagrin que de révolte. La nécessité de reconquérir sa confiance pour pouvoir nouer avec elle, plus tard, un véritable dialogue lui importait plus que la méchanceté et la bêtise de celui ou celle qui avait voulu la salir. A quoi bon chercher ?

Mise au courant de la découverte de Benoît, Raymonde s'en amusa d'abord, à cause du « Y a bon Banania ».

— C'est vrai qu'il lui ressemblait un peu, ton danseur, au bonhomme de la boîte, dit-elle. Ils se ressemblent tous, ces Noirs, ce qui ne les empêche pas d'être des hommes comme les autres, et même d'avoir du charme. J'ai l'impression que si tu avais voulu...

Mais, quand Pauline lui décrivit la réaction de Juliette, elle comprit l'ampleur de ce qui ne pouvait pas passer pour une plaisanterie, et admit

la décision de son amie de ne plus la suivre dans ses sorties, même les moins compromettantes.

— Pour un moment en tout cas, dit-elle.

La mère Massart, à qui Pauline se confia aussi, après quelques considérations bien senties sur les rigueurs de la morale et l'hypocrisie des donneurs de leçons, conclut à sa façon, pleine de sagesse et de bonhomie :

— Sortirez avec nous, risquerez pas d'exciter les malintentionnés, comme ça !

Les fils avaient fini leur service militaire et repris leur place à la ferme, autrement efficaces que le pauvre Josef, parti se louer ailleurs. Le père et la mère Massart pouvaient ainsi se permettre, certains dimanches, de prendre un peu de bon temps. Ils allaient voir des lieux, ils disaient des « coins », qu'ils ne connaissaient pas, même s'ils étaient proches. Les étangs du Longeau, la citadelle de Montmédy, les mines de Bouligny... Ils allaient au cinéma.

Juliette, bien que toujours un peu distante, semblait revenue à de meilleurs sentiments à l'égard de Pauline. C'est ensemble qu'elles répondirent à quelques invitations à profiter de la Traction, tassées à l'arrière avec Bernadette, quand celle-ci ne préférait pas aller danser, non pas dans les bars de Verdun, mais dans les petits bals de campagne, à vélo, avec des copines de son âge.

Le cinéma avec les Massart, c'était toute une expédition. Quand Pauline et Juliette arrivaient pour se joindre à eux, elles trouvaient inmanquablement la mère en train de convaincre le père de mettre une casquette propre, des chaussures convenables. Elle-même enfilait une gabardine et passait à son bras un sac à main. Dans la voiture elle lui donnait des conseils : « Attention à droite, va pas si vite, tourne ici. » Elle se retournait vers les passagères.

« Voit plus guère clair, mon homme ! »

Pendant le film, le père Massart s'endormait souvent, mais la mère, jamais. Comme une enfant studieuse à l'école, elle suivait bien ! A l'entracte elle donnait des sous à Juliette pour acheter ce qu'elle voulait, des bonbons ou un Miko. Au retour elle commentait le film, le

jeu des acteurs, leur physique. Ce qu'elle aimait surtout, c'était les « beaux drames ».

« Façon de parler, reconnaissait-elle, sont jamais beaux, les drames. »

Pauline l'écoutait, souriait. Elle aimait bien les Massart, les respectait, leur savait gré de leur gentillesse et de leur générosité. Mais elle ne pouvait s'empêcher de penser que ces sorties avec eux ne faisaient que l'enfermer davantage.

Quant à Benoît, c'est par les colosses qu'il aimait surtout être convié, quand c'était à eux de sortir, se relayant au volant de la Traction. Ils l'emmenaient dans les fêtes de village, lui payaient des tours d'autos tamponneuses, l'initiaient au tir à la carabine, et, quand eux-mêmes y gagnaient des nougats ou des fleurs en papier, ils les lui donnaient pour Pauline.

C'étaient aussi des admirateurs des Ricains, avec leurs grosses bagnoles, leurs Jeep, leur prestige dans le domaine sportif. Ils assistaient aux rencontres que les Américains organisaient entre eux ou avec des Français, soit au Parc de Londres, le stade de Verdun, soit dans leurs propres installations. Benoît vit avec eux des matchs de basket où de grands Noirs marquaient quantité de paniers avec une incroyable facilité. Il vit aussi des matchs de boxe, que les frères Massart préféraient ; leur morphologie leur permettait de s'identifier aux lutteurs.

Benoît n'aimait pas beaucoup la boxe : c'était violent. Parfois les hommes se blessaient, leur visage était tuméfié, couvert de sang. Pourtant, saisi par l'enthousiasme et la manière énergique dont ils l'exprimaient, comme ses grands amis il applaudissait, en se forçant un peu, aux coups les plus spectaculaires, ceux qui envoyaient l'un des deux athlètes dans les cordes, ou pire, au tapis, parfois jusqu'au K.-O.

Au retour, dans la Traction, les frères Massart commentaient les combats. Benoît constatait qu'ils semblaient avoir une admiration particulière pour les hommes de couleur, même s'ils les nommaient parfois, en riant, les « bamboulas ».

« Ils sont plus forts que les Blancs, disaient-ils, et tu sais pourquoi, Benoît ? Ils ont été esclaves, alors ils se vengent ! »

L'esclavage, le travail dans les champs de coton, monsieur Voisin avait expliqué tout cela à ses élèves, illustrant ses leçons par quelques passages de La Case de l'oncle Tom.

Pour en savoir davantage, Benoît s'adressa à l'oncle Sylvain, celui qui savait tout. Il lui fit un cours aussi passionnant que savant sur la traite des Noirs, les révoltes, la guerre de Sécession, l'abolition de l'esclavage par Lincoln, mais aussi les séquelles racistes de cette douloureuse aventure humaine.

Tout cela ne détournait pas Benoît de sa passion essentielle : les trains. Puisque les Américains étaient devenus si puissants et précurseurs dans tous les domaines, ne l'étaient-ils pas aussi dans celui des chemins de fer ? Une question qu'il posa à Martial Lelorrain un soir où, au retour de l'école, il le trouva en compagnie de Pauline dans la cuisine, devant des croquis étalés sur la table.

— Oui, répondit Martial, avec la Big Boy Union Pacific, les Américains possèdent en effet la locomotive la plus lourde, la plus longue, la plus puissante du monde, huit mille chevaux, capable de tirer des trains de neuf mille tonnes dans les montagnes Rocheuses !

— Huit mille chevaux ! Neuf mille tonnes ! Tu entends ça, maman ?

Le chef de district, ce jour-là, était venu annoncer à Pauline la pose prochaine d'un moteur au fond du puits. Dans quelques jours, elle n'aurait plus à tourner la manivelle, il lui suffirait d'appuyer sur un bouton. L'eau monterait seule, une tuyauterie serait posée pour l'emmener jusqu'à l'évier ! Elle se contenta d'un petit sourire pour répondre à l'enthousiasme de Benoît ; la perspective de la prochaine installation l'intéressait bien davantage que la formidable locomotive américaine.

— Ça te fait rêver, petit, n'est-ce pas ? reprit Martial. Tu verras, dans quelques années, tu seras de ceux qui travailleront sur des machines modernes. Mais le progrès, dans les chemins de fer comme ailleurs, ne concernera pas tout le monde. Les petites gares, comme celle de Verdun, connaîtront de moins en moins de trafic, et les lignes de campagne, la 19 en tête, je le crains, seront condamnées à disparaître.

Un curieux sentiment s'empara de Benoît, qui eut soudain l'impression de se trouver à l'intersection de deux mondes. Celui d'hier, le monde de la vapeur, des omnibus, des draisines, des gardes-barrières et des puits, et celui de demain, le monde de la vitesse, avec des locomotives électriques de plus en plus puissantes et des gares gigantesques où viendraient se ranger les uns près des autres des trains immenses, conduits par des hommes habillés comme des employés de bureau.

Un mot l'avait choqué, « condamnées ».

Condamnées, la ligne 19, les locomotives à vapeur, les draisines, les barrières, les trompes d'éléphant des châteaux d'eau au bord des voies ? Condamnés, l'ami Paul, le père Jean, tous ses copains de la gare de Verdun, les mécaniciens et les chauffeurs au visage noirci de charbon, les gardes-barrières ? Condamné, le souvenir du grand-père Henri ? Condamnée, Pauline ? A quoi ? A l'oubli, qui est une forme de mort ?

Ce soir-là, quand il vit sa mère se diriger vers le puits avec les deux seaux qu'elle s'en allait remplir pour les besoins de la cuisine et de la toilette, il se précipita.

— Laisse, maman, je ne veux plus que tu tournes la manivelle. Jusqu'à l'installation du moteur, c'est moi qui veillerai à la provision d'eau !

Avant de monter se coucher, il s'approcha comme chaque soir de sa collection de locomotives, rangées sur l'étagère dans le cagibi-salon, et plaça bien en évidence la petite 130B, la locomotive de l'omnibus de la ligne 19.

Ce dimanche après-midi d'avril 1954, alors que commençaient les vacances de Pâques, Pauline était seule chez elle. Pour une fois ses deux enfants étaient partis, chacun de son côté, pour des plaisirs et des découvertes de leur âge. Les frères Massart avaient proposé à Benoît de l'emmener voir une démonstration aérienne à la base canadienne d'Etain-Rouvres, qui faisait partie, comme les installations américaines de Verdun, du dispositif de l'OTAN. Les avions canadiens effectuaient régulièrement des vols, parfois à très basse altitude, si vite que, lorsqu'on entendait leur vacarme, ils étaient déjà passés. Plus vite que le son ! Cette fois, massé derrière les clôtures qui délimitaient la base, le public pourrait les voir décoller, évoluer et atterrir. Quant à Juliette, elle devait être en train de s'amuser et de danser avec des jeunes gens de son âge, puisqu'elle était invitée avec Michèle à une « surbourn » chez une camarade du collège, une externe. Madame Voisin avait accepté d'emmener les amies en début d'après-midi et d'aller les rechercher à une heure convenable, avant la tombée de la nuit.

Pauline réfléchissait, à la fois mélancolique et attendrie. Elle se disait que ses enfants commençaient tout doucement à entamer leur vie personnelle, que c'était heureux, mais que cela préfigurait, déjà, le jour où forcément ils s'envoleraient. Que deviendrait-elle sans eux ? Une femme solitaire, vieille avant l'âge ?

Benoît allait atteindre ses quatorze ans, monsieur Voisin le préparait activement au certificat d'études qui lui permettrait de rejoindre un collège technique, car le centre d'apprentissage de Verdun, la « Bobotte » vers laquelle il se serait à coup sûr dirigé, avait été fermé dès 1949.

Mais plus que lui, qui demeurait enfant à bien des égards, Juliette changeait. Elle devenait jeune fille, s'allongeait, s'affinait de la taille, sous ses robes et ses corsages pointait une jolie petite paire de seins. Seize ans...

Pauline avait écouté un peu la radio, relu la dernière lettre de Justine qui annonçait sa visite pour le dimanche suivant, jour de Pâques, avec Louis et sa famille, maintenant riche de deux enfants. « Nous apporterons de quoi », écrivait-elle. De quoi manger, le préciser eût été superflu.

Allait-elle, après cela, relire les lettres de Robert, du temps où il était prisonnier, ce qu'elle faisait parfois quand elle avait un peu de vague à l'âme ? Ou, pour éviter de sombrer dans le chagrin, rendre visite à la mère Massart, qui l'accueillait toujours avec chaleur, et bavarder avec elle autour d'un café et du reste de la tarte de midi ?

Elle entendit un bruit de moto. Paul, un dimanche ? Elle sortit. C'était lui. Elle remarqua tout de suite qu'il semblait accablé. Elle le fit entrer.

— Vous êtes seule, Pauline ? demanda-t-il.

— Oui. Benoît et Juliette sont partis pour l'après-midi. Que se passe-t-il, Paul ?

— Ma femme m'a quitté. Elle avait quelqu'un d'autre. Elle est partie hier, elle a mis les gosses chez ses parents. J'ai eu envie, et besoin, de parler à quelqu'un. Alors je suis venu vers vous, Pauline. Vous savez ce que c'est que la vie, vous avez souffert, vous pouvez comprendre. Je suis malheureux : ma femme, aussi fautive qu'elle soit, c'est ma femme, et je l'aime.

Il s'assit, croisa les coudes sur la table, y enfouit son visage. Au mouvement de ses épaules, elle comprit qu'il pleurait. Elle s'assit près de lui, posa la main sur sa nuque, émue par cet homme qui pleurait sans honte.

Il releva son visage, ils se regardèrent, et soudain ils furent dans les bras l'un de l'autre. A pleurer tous les deux. La douleur de Paul avait réveillé celle de Pauline. Il pleurait sur sa femme infidèle, elle sur son mari disparu. Leurs larmes se mêlaient. Leurs joues se caressaient. Leurs lèvres se frôlèrent. Etrange alchimie, leur confiance, leur envie de consoler l'autre se changèrent en illusion, puis en désir. Ils s'embrassèrent.

Pauline s'arracha des bras de Paul, se leva.

— Viens, dit-elle en se dirigeant vers l'escalier.

Il ôta son blouson, le laissa tomber sur la chaise, suivit Pauline jusqu'à sa chambre.

Madame Voisin avait dit aux filles : « Avant la nuit. » Elle se présenta au domicile de leur amie un peu plus tôt que prévu. Elle fut la bienvenue. Michèle et Juliette ne s'amusaient pas vraiment. Elles avaient accepté l'invitation par curiosité, pour savoir ce qu'étaient ces « surboums » tellement commentées dans la cour du collège, les lundis matin. Elles qui n'y avaient encore jamais participé s'étaient senties un peu gauches en face de ces filles et de ces garçons plus affranchis qu'elles, et leur maladresse dans le domaine de la danse avait provoqué quelques sourires moqueurs. A plusieurs reprises, dans l'après-midi, Juliette s'était demandé si sa mère, elle, avait pris du plaisir à danser, dans ce bar fréquenté par des Américains, dans les bras de cet homme noir, ou si elle avait regretté d'y avoir suivi Raymonde.

A l'arrivée à Fauville, Juliette remercia madame Voisin et courut vers la halte, impatiente de retrouver sa mère. En arrivant à proximité de la maison, elle vit et reconnut la moto. Paul Veber. Que venait-il faire ici, un dimanche ? Une onde de colère la parcourut. Elle s'immobilisa devant la porte, le temps de se calmer un peu. Elle n'entendait aucune bribe de conversation. Elle colla son oreille à la serrure. Rien. Pas le moindre bruit de pas, ni de vaisselle remuée. Elle ouvrit, doucement. Tout de suite, elle vit le blouson jeté sur la chaise. Son regard se tourna vers l'escalier, la porte était entrouverte.

Un froid s'abattit sur elle. Elle demeura un moment immobile, incapable de crier, de pleurer, figée sur place. Puis elle sortit de la pièce à reculons, comme une voleuse, referma la porte doucement ; quand elle fut dehors elle se mit à courir. Pas en direction du village. Sur le sentier étroit qui longeait la voie, du côté opposé à la barrière des Forgettes. Quand elle fut hors d'haleine, elle s'arrêta. Son cœur cognait fort, de

fatigue et de chagrin. Elle se laissa tomber au pied d'un buisson, s'y blottit, se recroquevilla sur elle-même et se mit à sangloter. C'était un buisson d'aubépine, couvert de milliers de petites fleurs blanches tout juste écloses avec le printemps.

Pauline et Paul avaient fait l'amour. En pleurant, en riant. Heureux et malheureux. Dans les bras l'un de l'autre, mais la tête et le cœur ailleurs. Quand ils avaient repris conscience, ils s'étaient regardés, étonnés, comme s'ils s'attendaient, tous les deux, à retrouver à leur côté la personne qu'ils avaient perdue.

Pauline s'était reprise la première, avait précipitamment empoigné le drap pour cacher sa nudité, aussitôt imitée par Paul.

Leurs premiers mots avaient été les mêmes, prononcés en même temps : « Excusez-moi. »

Puis ils avaient parlé, calmement, s'étaient dit leur souffrance, leur solitude, leur frustration. Leurs sentiments réciproques, de la confiance, de l'amitié, de la compréhension, mais pas d'amour, non, leur corps les avait trahis. Ils avaient fini par s'assoupir, rompus d'émotion.

Pauline s'éveilla la première ; affolée, elle regarda le réveil.

— Six heures ! Les enfants !

Trois minutes plus tard, ils étaient en bas tous les deux.

— Excusez-moi, Paul, reedit-elle quand il se dirigea vers sa moto, tout ça est de ma faute, j'ai perdu la tête. Oubliez !

Ils ne se serrèrent pas la main. Tout geste leur eût semblé déplacé après ce qui s'était passé.

Bientôt arriva Benoît, la tête encore si pleine du spectacle et du vacarme des avions qu'il ne remarqua pas le visage défait de Pauline, et ne pensa même pas à lui demander ce qu'elle avait fait.

— Les avions, c'est terrible, mais je préfère encore les trains, quand même, dit-il, et il alla caresser du bout des doigts ses chères locomotives.

La nuit était tombée, Juliette n'était toujours pas rentrée.

— Benoît, dit Pauline, va jusqu'à l'école pour voir si madame Voisin est revenue.

Il riait à son retour.

— Il y a presque une heure qu'elle a ramené les filles, même qu'elles ne se sont pas bien amusées, à leur « surboum » !

— Et Juliette ? Où est-elle ? Elle n'est pas revenue avec toi ?

— Ben, elle est là ! Tu ne l'as pas vue rentrer ? Elle doit bouder dans sa chambre parce qu'elle a raté son après-midi !

Pauline se laissa tomber sur une chaise, les jambes coupées, le cœur glacé. Une heure plus tôt, la moto de Paul était devant la maison, son blouson sur la chaise, et eux deux endormis là-haut.

— Juliette !

— Ben quoi, maman, c'est pas grave !

— Si, c'est grave, elle s'est sauvée, toute seule, et voilà la nuit...

Elle dut expliquer à Benoît, pour Paul. Pas tout. La visite seulement. Elle dit que Juliette avait dû être contrariée en découvrant la moto : elle ne l'aimait pas... elle le trouvait... elle croyait...

Il explosa :

— Elle n'aime personne, Juliette ! C'est à cause d'elle qu'on ne voit plus jamais Albert ! Elle n'aime pas monsieur Martial, elle n'aime pas tonton Sylvain ! Elle n'aime personne !

— Elle est malheureuse, Benoît. Je t'expliquerai, mais maintenant il faut la retrouver !

Ils s'y mirent à plusieurs, monsieur Voisin, les Massart père et fils, pendant que les femmes s'efforçaient de rassurer Pauline, qu'elles avaient d'abord questionnée sur la raison possible de cette fugue.

— J'avais une visite... le conducteur de la draisine.

Si elles se posèrent la question qui serait venue à l'esprit de n'importe quelle femme, elles se gardèrent bien d'interroger Pauline.

Ils prirent des lanternes, explorèrent les environs immédiats de la halte puis, plus loin, le chemin au-delà du passage à niveau, le sentier le long de la voie, des deux côtés. Pas de Juliette.

— Elle n'a pas pu aller très loin, assura monsieur Voisin. L'un de nous est peut-être passé tout près d'elle. C'est une jeune fille trop sensible, elle a agi sur un coup de tête qu'elle regrette sûrement déjà. Elle vous aime trop pour vous laisser dans l'inquiétude. Rentrez chez vous, madame Ferraut, attendez-la, elle va revenir.

La mère Massart proposa à Pauline de l'accompagner pour cette veillée d'attente.

Le puits, pensa la brave femme quand elle passa à proximité, est-ce qu'ils y ont pensé ? Ou la Meuse ? Elle repoussa vite cette idée dont elle eut honte en faisant un signe de croix, malgré son peu de foi.

A onze heures du soir, une voiture s'immobilisa dans la cour de la halte. Pauline, qui se rongait les sangs, se précipita. C'était Sylvain.

— Juliette est chez moi, soyez rassurée.

La mère Massart, qui savait être discrète, s'éclipsa. La petite était retrouvée, c'était l'essentiel. En repassant près du puits elle se signa à nouveau, dubitative quant à son geste mais soulagée, car sa fichue idée ne l'avait pas quittée. Elle s'était bien gardée de raconter à Pauline l'histoire de l'une de ses cousines, qui avait le même âge qu'elle, et qui à dix-huit ans s'était jetée à l'eau après avoir découvert sa mère couchée dans le foin, dans les bras d'un homme qui n'était pas le sien, vu qu'elle était veuve, elle aussi.

Juliette avait attendu la tombée de la nuit pour quitter le buisson d'aubépine. En évitant le village et la route, à travers les champs et les

pâtures, elle avait gagné le pont et, de l'autre côté, la grand-route, sur laquelle elle s'était engagée, tendant timidement le bras au passage des voitures. Aller chez mémé Justine, à Lérrouville, voilà ce qu'elle avait décidé. Pendant ce temps-là, on la cherchait vainement aux alentours de la gare. Déposée à Verdun par une femme qui n'allait pas plus loin et à qui elle avait raconté une vague histoire de grand-mère malade, elle avait soudain pris peur. Comment aller jusqu'à Lérrouville, la nuit ? Sans argent, sans affaires, sans rien ? Elle connaissait l'adresse de son oncle Sylvain, elle était allée sonner chez lui.

— Elle veut aller chez votre mère, expliqua Sylvain. Elle est arrivée chez moi en larmes, apparemment bouleversée. Elle m'a dit qu'il s'était passé quelque chose, ne me dites pas quoi, Pauline, s'il s'agit d'une affaire entre vous. Je lui ai promis que demain matin je l'accompagnerais à la gare, où elle prendra la micheline pour Lérrouville.

— Je vous remercie, Sylvain, mais attendez un instant, elle ne peut pas partir sans rien.

Dans un sac elle mit des vêtements de Juliette, puis les livres qu'elle avait empruntés à la bibliothèque du collège pour les lire pendant les vacances. Son cartable était sur le lit, ouvert. Pauline y trouva un crayon et un petit carnet dont elle détacha une page. Mais, au moment d'y griffonner quelques mots, elle hésita. Finalement, elle froissa la feuille et rangea le crayon.

Benoît était resté silencieux, visiblement plus contrarié que bouleversé par le coup de tête de sa sœur.

— Chez mémé Justine, grogna-t-il, si elle voulait y aller elle n'avait qu'à le dire ! Ah, les filles, j'te jure ! Elles en font des histoires pour des riens !

Pauline eut à cœur d'aller informer les Voisin, qui devaient veiller en attendant des nouvelles. Il y avait encore de la lumière à l'école. Quand elle rentra, elle entendit du bruit en haut. Elle monta précipitamment. Il n'y avait que deux pièces à l'étage, Benoît et Juliette partageaient encore

la même chambre, comme quand ils étaient enfants. Pauline avait seulement tendu un rideau pour délimiter l'espace de chacun et préserver leur intimité. Benoît l'avait écarté, poussait rageusement le lit de sa sœur dans un coin de la pièce.

— Si elle n'est pas bien ici avec nous, elle n'a qu'à y rester, chez mémé Justine ! Comme ça j'aurai plus de place, moi !

— Mais elle va revenir, Benoît !

— Ben on verra, et au moins elle comprendra que, moi, je ne m'en suis pas fait pour elle !

OceanofPDF.com

Sur la table de la cuisine, Justine avait préparé de quoi écrire. Elle avait eu la grande surprise, la veille, en fin de matinée, de voir arriver sa petite-fille, seule, et elle avait deviné à son air qu'il s'était passé quelque chose à Fauville. Juliette avait parlé. Elle l'avait écoutée sans rien dire, c'était trop tôt pour essayer de l'apaiser.

— Viens, assieds-toi ici, dit-elle quand Juliette, de retour du jardin, entra dans la pièce. Ta mère est rassurée de te savoir chez moi, mais il faut lui écrire, maintenant.

— Pour lui dire quoi ?

— Que tu l'aimes.

— Ça, elle le sait.

— Que tu lui pardonnes.

Un éclair passa dans les yeux de Juliette.

— C'est plus difficile, oui... mais il le faut, petite. Si tu es malheureuse, dis-toi bien qu'elle l'est aussi.

— Mais c'est de sa faute ! Elle n'avait qu'à pas... surtout avec Paul...

Surtout avec Paul ? Mais si ç'avait été, sur la chaise, la veste bleu marine de monsieur Martial, ou la gabardine de Sylvain ? Ou tout autre vêtement d'apparence masculine ? Paul ou un autre, c'était pareil.

— Allez, petite, écris. « Ma chère maman... »

Juliette prit le stylo Bic, le reposa aussitôt.

— Je ne peux pas.

Justine soupira. Elle réfléchit un moment, puis elle se décida.

— Ecoute, Juliette, je vais te dire quelque chose que personne ne sait, personne. Ça me coûte, mais, pour que tu comprennes ta mère, il le faut.

Justine, qui était restée debout, s'assit près de Juliette. Elle paraissait très émue et hésitait à parler.

— Tu veux me dire quoi, mémé ?

Elle se lança.

— Ce que ta maman a fait... eh bien... je l'ai fait aussi.

— Quoi ? Tu as fait ça, mémé, toi ?

— Oui. Crois-moi, je n'étais pas fière après, ni heureuse. J'étais comme ta mère, encore jeune et déjà veuve. Je n'étais pas une sainte, elle non plus n'en est pas une. Les saintes, ça n'existe pas sur terre. Ta mère est une femme qui a perdu l'homme qu'elle aimait, qui souffre. Crois-moi, Juliette, si elle a eu une faiblesse, ça ne l'empêche pas d'aimer toujours ton père, comme j'ai toujours aimé pépé Henri.

— Maman... elle l'a su ?

— Bien sûr que non, sinon elle aurait réagi comme toi, elle n'aurait pas compris, elle n'aurait pas admis. Et elle ne l'aurait pas fait à son tour, pour ne pas risquer de te rendre malheureuse. Ecoute, Juliette, tu vas grandir, tu vas devenir une femme, tu vas aimer un homme, te marier. Cet homme-là, je te souhaite de le garder toute ta vie, de ne jamais connaître la terrible solitude des femmes sans compagnon.

Juliette regardait curieusement sa mémé, qui avait baissé la tête et frottait ses mains l'une contre l'autre, lentement. Elle semblait triste, mal à l'aise. Juliette eut un doute.

— Mémé, dit-elle, c'est vrai que tu as fait ça, toi ? Je ne peux pas le croire.

— Sûr que c'est vrai, puisque je te l'ai dit.

Justine n'avait pas relevé les yeux, pire, elle avait tourné la tête, comme pour fuir le regard de sa petite-fille. Alors le doute fit place à la certitude dans l'esprit de Juliette. Mémé s'accuse, pensa-t-elle, pour minimiser la faute de maman, pour que je lui pardonne plus facilement.

— Allons, reprit Justine en se levant, il faut la faire, cette lettre.

Juliette se pencha sur le papier, prit le stylo, mais rien ne vint.

— Tu ne peux pas écrire ? Tu ne sais pas comment tourner ça ? Faut reconnaître que ce n'est pas facile. Tu sais ce qu'on va faire ? On dira à Louis et à Monique que tu es venue parce que tu en avais envie, tout

simplement. Dimanche, jour de Pâques, ils nous emmèneront comme prévu à Fauville. Quand tu verras ta maman, même si c'est difficile, tu feras comme s'il ne s'était rien passé, et après, toutes les deux, vous parlerez.

Ce qui fut dit ne fut pas fait, pas tout à fait. Quand les visiteurs arrivèrent à Fauville, Pauline et Juliette s'embrassèrent avec une retenue réciproque. Benoît oublia de railler sa sœur sur son mauvais caractère, tout heureux de la présence de tonton Louis. La découverte des trésors contenus dans le coffre de la voiture, des pâtés, des gâteaux, des fruits, la gentillesse de Monique, la présence des deux petits, tout cela contribua à donner à ce dimanche une allure de fête, comme chaque fois que la famille se trouvait réunie. Mais la gêne entre Pauline et Juliette, leurs regards qui se cherchaient pour se fuir aussitôt n'échappèrent pas à Justine. Elle tenta, en vain, de s'isoler un moment avec elles.

— Vous vous parlerez, n'est-ce pas ? réussit-elle seulement à glisser à Juliette, en l'embrassant au moment du départ.

TROISIÈME PARTIE

OceanofPDF.com

Martial Lelorrain avait convaincu Pauline de se rendre à Verdun, ce jour de novembre 1958.

« Il faut que nous soyons nombreux, avait-il insisté, c'est une question de solidarité entre nous. »

« Nous », c'étaient les gens du chemin de fer, alarmés par des rumeurs insistantes de fermetures, de suppressions, qui auraient pu se résumer dans une seule expression : menaces sur la vapeur.

L'affaire n'était pas nouvelle, la micheline à la place de l'omnibus sur la ligne 19, dès 1948, en était la preuve, mais le déclin de la vapeur allait en s'accroissant, et à l'approche des années soixante il était clair qu'elle courait à sa fin.

Pour ceux qui s'en inquiétaient, il ne s'agissait pas d'entamer une lutte aveugle du pot de terre contre le pot de fer, de prétendre résister au progrès pour maintenir des techniques dépassées. Les arguments en faveur des nouvelles énergies de traction étaient irréfutables, et les réalisations dites modernes, dignes d'admiration. En matière de performances, d'autonomie, de coût, les locomotives Diesel et électriques surpassaient allègrement leurs ancêtres à vapeur ; de plus, elles se montraient moins exigeantes envers le personnel chargé de leur entretien et de leur conduite. Les usagers, enfin, y trouvaient leur compte en matière de confort et de temps.

Le problème n'était pas là. Il était dans le fait que cette modernisation, qui supposait des infrastructures coûteuses, ne pouvait concerner que les lignes au trafic important, qu'elle contribuerait aussitôt à augmenter encore. Ce n'était pas un hasard si les premières locomotives Diesel, dès la fin des années trente, avaient été affectées au PLM, ni si la première ligne à traction électrique intégrale, en 1952, avait relié Paris à Lyon avant d'être prolongée jusqu'à Marseille. La vapeur allait vivre ses

dernières années sur les petites lignes régionales, et en particulier rurales, avant de disparaître complètement.

Une autre mutation renforçait encore la menace contre le « chemin de fer de papa », c'était la concurrence acharnée que se livraient le rail et la route. L'industrie automobile était en plein essor et, si le transport ferroviaire, des voyageurs comme des marchandises, pouvait encore affirmer sa suprématie sur le transport routier sur les grands axes et dans les zones de forte activité, il n'en allait pas de même dans les campagnes. Le train ne pouvait pas mener partout ; la voiture, le car, le camion, si. Jusque dans les endroits les plus reculés. Qui aurait encore accepté, reconnaissait Pauline, de venir prendre livraison à la gare d'un buffet de cuisine ou d'une machine à coudre et de les transporter avec la brouette de service, comme elle l'avait vu faire, alors que les commerçants en tout genre s'étaient mis à la livraison à domicile ? Qui aurait encore parcouru plusieurs kilomètres à pied pour atteindre une gare et prendre un autorail alors que des autocars desservaient les moindres localités ? La route désenclavait les villages ; elle serait, disait-on, un facteur du ralentissement de l'exode rural en permettant de se rendre facilement dans les villes tout en conservant les avantages de la vie à la campagne.

« Vous viendrez, n'est-ce pas, Pauline ? » avait répété Martial.

Leurs relations n'étaient pas devenues plus intimes, il avait seulement franchi le pas de l'appeler par son prénom, par sympathie, ce qu'elle avait accepté. De son côté elle disait « monsieur Martial », Martial pour l'amitié, monsieur pour le respect dû au supérieur.

Il l'avait convaincue par les arguments qu'il avait déployés, cependant elle hésitait encore. Un rassemblement, des revendications, tout cela l'effrayait un peu. Elle avait tenté une dernière reculade.

« Ça risque de durer longtemps, je ne serai peut-être pas rentrée pour le “marchandises” de six heures...

— Vous demanderez à “votre” Bernadette. »

Ils avaient souri tous les deux, car le « votre » évoquait une connivence.

Deux fois déjà, elle le lui avait dit, Pauline avait chargé Bernadette Massart de venir fermer et rouvrir les barrières. Deux fois seulement. Et uniquement pour le train de marchandises ; pour la micheline, elle n'avait jamais failli à son obligation de présence. Le chef de district avait fermé les yeux sur ces entorses bénignes au règlement. Il pouvait avoir confiance : Bernadette aimait beaucoup Pauline ; flattée de lui rendre ce service, elle ne risquait pas de rater l'heure.

« Je viendrai, monsieur Martial, je prendrai le car de treize heures. »

Signe de leur bonne volonté envers les villageois qui ne voulaient rester qu'une demi-journée à Verdun, les « Rapides de la Meuse » étaient passés à deux allers-retours quotidiens.

« Prendre le car pour aller manifester en faveur du chemin de fer, avait-elle ajouté, avouez, monsieur Martial, que c'est un peu contradictoire ! »

Quand Pauline arriva devant la gare de Verdun, où le rassemblement était prévu à quatorze heures, les manifestants étaient déjà nombreux. Beaucoup d'hommes, quelques femmes, épouses de cheminots, gardes-barrières.

Des orateurs prirent la parole, un exercice qui ne leur était pas familier, mais auquel ils avaient accepté de se soumettre au nom de tous. Le premier exposa la situation avec des faits, des chiffres.

— Ici, employés à la gare de Verdun, lança-t-il, nous étions mille il y a à peine plus de dix ans ! Nous ne sommes plus que le quart ! Dans cinq ans, dans dix ans, dans vingt ans, combien serons-nous ?

Il rappela la fermeture de la « Bobotte », où il avait fait son apprentissage, la suppression de l'atelier d'entretien, annonça celle, imminente, de l'atelier de levage. Verdun dépendrait de Thionville pour la révision des machines. Il évoqua la menace qui planait sur la

micheline, qui selon lui n'en avait plus pour longtemps à assurer son service sur la ligne 19.

Un autre exprima les angoisses diverses des cheminots, la perte de l'emploi, le recasement difficile, la mise à la retraite, l'accès plus sélectif aux métiers du rail.

Le dernier interpella les autorités locales en demandant des interventions en haut lieu pour se pencher sur le sort des régions rurales oubliées dans les grands projets nationaux.

Entre les phrases, ils marquaient des arrêts pour reprendre leur souffle, pour assurer d'un raclement de gorge leur voix cassée par la colère mêlée à l'émotion. Dans leurs paroles, il y avait du sentiment, comme dans les yeux de ceux qui les écoutaient et qui se mirent à discuter entre eux une fois les interventions terminées. Car, ce travail qu'ils représentaient, ils l'aimaient tous, même s'il était dur, et plus sûrement encore parce qu'il était dur.

On disait à juste titre les locomotives modernes moins exigeantes envers leurs serviteurs, plus rapides et d'un entretien plus facile que leurs ancêtres à vapeur. Oui mais justement : le charbon, l'huile, la graisse, qui faisaient les mains noires, ils aimaient ça, eux, le contact, l'odeur, tout. Les soins quotidiens qu'exigeaient leurs machines étaient comparables à ceux que les paysans prodiguaient à leurs animaux, en particulier à leurs chevaux. Elles avaient quelque chose d'animal, ces locomotives qu'il fallait nourrir, abreuver, soigner quotidiennement, qui sifflaient, qui crachaient et, en fin de parcours, haletaient comme des bêtes fatiguées.

Un défilé était prévu dans les rues principales de la ville pour sensibiliser la population. Quand il se mit en route, deux cheminots se placèrent en tête et hissèrent une large banderole dont les mots, tracés à la peinture rouge, traduisaient bien l'amertume ambiante : « OÙ PASSE LE RAIL LA VIE REPREND, POUR NOUS ICI ELLE S'ARRÊTERA. »

« OÙ passe le rail la vie reprend » était un slogan en vogue au temps de la vapeur-reine.

La grisaille de novembre ajoutait encore à la tristesse des visages. Il ne pleuvait pas, mais un vent menaçant charriait de gros nuages gris et contrariait les porteurs de la banderole. Pauline hésitait à se joindre au

cortège, se demandant si elle n'allait pas plutôt profiter du mouvement pour s'éclipser. Des hommes, des femmes s'unissaient pour former des rangs solidaires. Elle se haussa sur la pointe des pieds en espérant apercevoir Martial. Elle le vit, en effet, et comme elle regardait autour d'elle pour chercher une issue afin de le rejoindre, l'air sans doute un peu apeuré, un bras vigoureux crocheta le sien, une main ferme emprisonna la sienne. Egalemeht happée de l'autre côté, elle se trouva ainsi entraînée pour le défilé.

Elle regarda d'abord la main qui communiquait sa chaleur à la sienne. Une main large, noueuse, aux ongles carrés, à la peau comme tannée, marquée de multiples traces noires incrustées. Son regard monta peu à peu. L'homme portait une veste de moleskine noire sur une chemise à carreaux, un petit foulard rouge autour du cou. Il la regardait lui aussi quand elle découvrit son visage buriné, sa chevelure blanche en partie couverte par une casquette noire, ses yeux bleus qui lui souriaient.

— Ne craignez rien, petite madame, dit-il en se penchant vers elle, je vous tiens bien !

Le cortège des gens du rail parcourut les rues principales de la ville, en répétant à intervalles réguliers le slogan de la bannière. Pauline ne mêlait pas sa voix à celles des autres, elle avait comme oublié la raison du défilé, elle savourait la chaleur de sa main serrée dans celle de l'homme, et, chaque fois qu'elle rencontrait son regard, il souriait.

Quand les manifestants commencèrent à se disperser, il la garda un peu à son bras avant de lui proposer de prendre un verre dans un café. Elle accepta. Assis face à face, en attendant les consommations, café pour elle, bière pour lui, ils s'observèrent un peu. Il la trouvait émouvante, elle le jugeait rassurant.

— Il faudrait tout de même faire connaissance, commença-t-il. Alors, petite madame, à qui ai-je l'honneur ?

— Je suis la garde-barrière de Fauville, je m'appelle Pauline Ferraut.

Tout de suite elle ajouta, pour que ce soit dit :

— Je suis veuve.

Il ne fut pas étonné. Il l'avait sentie blessée par la vie.

— A mon tour, dit-il. J'étais mécanicien roulant, je suis retraité depuis deux ans, j'en ai donc cinquante-deux. Seul aussi, je ne me suis jamais marié. Et j'ai un drôle de nom, je m'appelle Piquebœuf, Aubin Piquebœuf.

— Moi je ne suis pas seule, précisa Pauline, j'ai deux grands enfants.

— C'est bien !

Ils parlèrent peu après cela. Il dit seulement qu'il était venu à la manifestation par solidarité avec les camarades plus jeunes que lui, elle sous la pression amicale du chef de district. Elle regardait sa montre.

— Vous êtes pressée ?

— Oui, je dois reprendre le car de six heures et demie.

Il l'accompagna jusqu'à la gare routière.

— Madame Ferraut, Pauline si vous permettez, dit Aubin quand le chauffeur ouvrit la porte du car pour commencer à délivrer les billets, qu'est-ce que vous diriez si un de ces jours je venais voir si elle est aussi jolie qu'on le dit, la barrière de Fauville ?

Elle fut tout étonnée. Elle n'eut pas le temps de lui demander des explications. Juste celui de lui répondre :

— Je dirais merci !

Dès le lendemain elle commença à l'attendre, sûre qu'il n'avait pas lancé sa proposition à la légère. Comment viendrait-il ? Par le car ? Avait-il une voiture ? Une moto ? A cause de ce qui s'était passé avec Paul, elle chassait l'idée de la moto.

Elle n'avait pas revu Paul. La draisine passait encore de temps en temps, s'arrêtait même parfois, mais ce n'était plus lui qui la conduisait. A sa demande, il avait été muté au dépôt et ne quittait plus la gare de Verdun. Elle l'avait appris par la lettre qu'il lui avait adressée quelques mois après leur coup de folie. Il lui disait aussi ses regrets, sa honte de ce qui s'était passé. « Vous étiez seule depuis si longtemps, Pauline, votre désir était compréhensible. C'était à moi de résister. » Il lui apprenait le

retour de sa femme. « Je ne crois guère à ses excuses, mais je l'aime, et puis j'ai à nouveau mes enfants. » Pour finir, il lui souhaitait de retrouver le bonheur avec un homme qui soit digne d'elle.

Pauline, qui brûlait d'envie de parler, déjà, d'Aubin, se rendit chez Raymonde sitôt passé le « marchandises » de dix-huit heures.

Son amie travaillait toujours à « Chicago », mais, proche de la quarantaine que Pauline venait juste de dépasser, elle était depuis longtemps revenue du rêve américain qu'elle avait comme tant d'autres caressé.

Un rêve qui pourtant devenait réalité pour bon nombre de Verdunoises, souvent d'origine modeste, qui réussissaient à épouser des Américains rencontrés sur leur lieu de travail ou dans les établissements qui favorisaient le contact, comme par exemple le Holly Bar, que Raymonde ne fréquentait plus. Il ne leur suffisait pas, à ces candidates chanceuses, de séduire un boy, il leur fallait aussi s'armer de patience, car les autorités américaines imposaient des délais importants pour les autorisations, si longs que parfois les idylles n'y résistaient pas. C'était sage dans le fond. Plus tard, beaucoup de ces jeunes femmes parties pour l'Amérique dans l'euphorie en reviendraient déçues et avoueraient leur incapacité à s'intégrer dans une société si différente.

Raymonde avait compris que l'Amérique, ce n'était pas pour elle. Question d'âge. Pour une aventure d'un soir, nouée dans la pénombre d'un bar enfumé, elle avait encore pu faire illusion. Mais celles qui parvenaient à accrocher durablement un Ricain étaient plus jeunes, plus fraîches, plus jolies qu'elle. Ce constat, elle l'avait fait sans amertume, prétendait-elle, avouant un besoin de stabilité et de tranquillité qui ne lui ressemblait guère, et qui sans doute voulait masquer l'inverse.

Elle écouta Pauline, la regarda parler, les yeux brillants et les joues légèrement empourprées, de cet homme, cet Aubin avec qui elle n'avait encore échangé que quelques phrases, mais que visiblement elle aimait déjà.

— Le bonheur te va bien, lui dit-elle, on dirait que tu as rajeuni, même si tu n'en avais pas besoin.

— Ne te moque pas de moi, Raymonde.

— Je ne me moque pas. Je t’envie, Pauline, mais ne crois pas que je sois jalouse de toi. Ça, jamais !

OceanofPDF.com

A la rentrée de 1954, Juliette avait quitté le collège de Verdun pour l'Ecole normale d'institutrices qui se trouvait au chef-lieu du département, à Bar-le-Duc. Ainsi éloignée de Fauville, elle n'y revenait plus que pour les vacances scolaires, et se rendait entre-temps à Lérouville chez sa grand-mère Justine. De plus, elle passait une grande partie de l'été dans des colonies de vacances, où l'encadrement des enfants constituait une préparation à son futur métier. Ces longues absences pesaient à Pauline : elle savait qu'elles n'étaient pas seulement dues à des obligations. La mère et la fille n'avaient pas encore trouvé la façon, ou le courage, d'aborder sereinement la cause de leur malaise. Chacune de son côté avait honte, Pauline de sa faiblesse si lourde de conséquences, Juliette de son impossibilité à la comprendre et à lui pardonner en dépit de la raison. De tous les sentiments, la honte est le plus tenace, le plus difficile à vaincre, aussi leurs rapports demeuraient-ils faussés. Définitivement ? Sans doute pas : Pauline comptait sur l'intelligence de sa fille et sur sa future expérience de la vie. Sa tristesse était un peu compensée par l'intérêt que lui manifestaient les habitants de Fauville, qui semblaient eux-mêmes fiers de Juliette à travers elle. C'était plus qu'un semblant. Les petits villages, alors si nombreux à ne regrouper que quelques dizaines d'âmes, prouvaient à travers la réussite de leurs enfants que la campagne profonde pouvait receler des intelligences, des « têtes », et on leur en savait gré. On la félicitait.

« Elle va devenir institutrice, votre petite, ben dites donc ! »

Après son « certif », Benoît, comme prévu, était entré au collège technique de Verdun. Il n'avait pas été question d'internat pour lui. Demi-pensionnaire, il partait chaque matin et rentrait chaque soir par le car, pour ne pas laisser sa mère seule toute la semaine. Moins réceptif aux études que Juliette, il avait toutefois acquis suffisamment de connaissances aussi bien théoriques que pratiques pour réussir l'examen d'entrée au centre de formation de la SNCF de Châlons-sur-Marne, qu'il

avait rejoint à la rentrée de 1958, au moment même où Juliette découvrait son premier poste d'institutrice comme adjointe dans une école de Bar-le-Duc.

A cette double réussite, tous les proches de Pauline avaient apporté leur contribution, chacun à sa manière. Justine par sa générosité, tonton Louis et Martial Lelorrain par leur intérêt et leurs encouragements, Sylvain par ses conseils judicieux et par les dimanches passés à Fauville à travailler avec Benoît sur des matières où celui-ci peinait. Jusqu'aux parents Ferraut ; vieillissants, ils reconnaissaient enfin les mérites de cette « petite Pauline » qui avait su élever dignement ses enfants, dont ils attribuaient toutefois encore l'intelligence à leur ascendance.

« Je ne suis pas seule », avait dit Pauline à Aubin. Seule dans sa vie, non, mais seule dans sa petite maison, si, depuis la rentrée d'octobre elle l'était le plus souvent. Avec pour perspective l'approche de l'hiver, les longues nuits, les jours avarés de lumière, les plaintes des volets fouettés par le vent, giflés par la pluie... Autant de désagréments qui peuvent être des plaisirs quand ils rassemblent au coin du feu ou au creux des lits des gens qui s'aiment, mais qui au contraire renforcent la mélancolie des esseulés.

De son côté, Aubin, de peur de paraître pressé et inconvenant, se fixait un délai. Une quinzaine... bientôt réduite de moitié par son impatience de mieux connaître cette petite femme qui l'avait touché.

Il vint en voiture. Elle écarta un peu le rideau de la fenêtre. Elle vit qu'il portait la même veste de moleskine, le même petit foulard rouge, la même casquette que le jour de la manifestation. Elle sourit. Au lieu de se diriger vers la porte, il prit son temps, regarda longuement la maison, le jardin, le puits, s'approcha de la voie. Elle n'en fut pas choquée, mais au contraire émue. Elle ouvrit la porte, il se tourna vers elle. Tout de suite elle reçut son sourire. Il lui tendit les deux mains, elle lui offrit les siennes.

Un peu plus tard, dans la cuisine, pendant qu'elle préparait le café qu'elle avait proposé, il semblait prendre possession de l'espace en promenant son regard autour de lui.

— Alors comme ça, dit-elle pour engager la conversation, on vous a parlé de Fauville ?

Aubin expliqua qu'il connaissait bien le personnel de la gare de Verdun. Des roulants qui avaient travaillé sur l'omnibus jusqu'en 1948, puis des conducteurs de la micheline lui avaient dit qu'à Fauville, en effet, les fleurs valaient le coup d'œil. Et que la chef de halte, elle aussi, était bien agréable à regarder. Pour les fleurs, il ne pouvait pas juger, ça n'était plus la saison, mais, pour la chef de halte, ses yeux disaient qu'il était d'accord.

Pauline était en train de comprendre qu'il se passait quelque chose. Que cet homme assis là, paisiblement, comme chez lui, n'était pas venu pour une bonne fortune, pour une aventure passagère. Que sans doute aujourd'hui il ne tenterait rien, et que cela signifiait qu'ils avaient le temps, plus tard, bientôt. Avec sa silhouette massive d'homme mûr, ses cheveux blancs, ses mains épaisses et larges dont elle connaissait déjà la chaleur, il lui donnait envie de l'aimer et d'être aimée de lui. Pas d'un amour semblable à celui qu'elle avait connu avec Robert, fait de passion, de folie, de rêves fous. Cet amour-là serait fait de tendresse, de tranquillité, de douceur partagée, mais la joie n'en serait pas absente, ni les caresses.

Ils n'étaient pas pressés, ils attendaient tous les deux depuis si longtemps !

— Parlez-moi de vous, Pauline, reprit Aubin.

En quelques phrases sobres et franches elle retraça les épisodes de sa vie, son enfance heureuse, la mort de son père, son mariage d'amour avec Robert, leur bonheur, la naissance de Juliette et de Benoît. La guerre, le drame, la déchirure. Puis Fauville, sa vie reconstruite autour de son travail et de ses enfants.

— Ça n'a pas toujours été facile, avoua-t-elle.

Plus tard, sans doute, elle lui confierait ses souffrances, ses désirs, peut-être même ses faux pas de femme sans homme. Elle s'était tue, elle

avait baissé les yeux. Sans deviner au juste ce que recouvraient ces mots : « pas facile », il en pressentait la teneur. Il respecta son silence, l'attendit.

— Et vous, Aubin ? reprit-elle.

— Oh moi, je n'ai guère vécu, en tout cas bien moins que vous.

Une enfance, une jeunesse quelconques. Une famille de cheminots. Il habitait Verdun depuis toujours, avec sa famille d'abord, puis avec sa mère après la mort du père et la dispersion des frères et sœurs, et enfin seul depuis que la mère avait à son tour disparu. Le métier appris sur le tas au temps où ça se faisait comme ça. Chauffeur, puis mécanicien sur différentes lignes.

— Je ne me suis jamais marié. J'ai eu des occasions pourtant, mais ça ne s'est pas fait. Avec mon métier, c'était peut-être mieux ainsi. Je faisais des grandes lignes, des trajets de nuit. Les absences, les escales dans les dépôts, entre hommes, je me rendais compte que ce n'était pas l'idéal pour la vie de famille. J'ai vu des gars qui en profitaient, d'autres qui en souffraient. Moi, mes amours, c'étaient mes locomotives.

— Venez voir, lui dit-elle.

Elle le précéda dans le petit cagibi-salon, devant les collections de Benoît. Aubin ne se contenta pas de regarder les locomotives, il les prit l'une après l'autre, cita leur type, leurs caractéristiques.

— Une 130B, j'ai débuté là-dessus, d'abord comme chauffeur, puis comme mécanicien. C'était en 31, juste après mon service militaire. Les 240C, j'en ai connu plusieurs, de belles machines, vaillantes, fallait bien s'occuper d'elles, les bichonner, mais elles en valaient la peine ! Voilà une 241P17, aussi, une « P » comme on dit simplement, fabriquée après la guerre. Elle n'est pas près d'être mise à la retraite, j'espère !

Aubin se partagea entre Verdun et Fauville jusqu'au printemps suivant. Au cours de l'hiver, de visite en visite, de quelques heures, de quelques jours, il fit la connaissance de l'univers de Pauline, de sa chambre, de son corps, de ses secrets. De sa famille. Benoît, heureux de leur passion commune pour les trains à vapeur, fut immédiatement séduit. Juliette ne

se montra peut-être pas aussi chaleureuse, mais fut aimable, obligée de reconnaître à sa mère le droit de refaire sa vie, alors qu'elle-même s'apprêtait à vivre la sienne avec un jeune collègue, bien qu'elle fût incapable d'oublier la blessure de son adolescence. Un vêtement d'Aubin sur une chaise, la porte entrouverte sur l'escalier qui menait en haut suffisaient à la lui rappeler, malgré son désir d'en finir.

Quant à Justine, elle avait cru de son devoir d'inciter Pauline à la réflexion.

— Réfléchis bien, reprendre quelqu'un, c'est délicat. En plus, il a dix ans de plus que toi.

Engagée vers la vieillesse, avait-elle rêvé de voir revenir sa fille auprès d'elle, maintenant qu'elle avait rempli son contrat envers ses enfants ? Erouvait-elle des regrets de ne pas avoir eu la même chance, elle qui avait souffert aussi de son statut de veuve, au point de se sentir a posteriori un peu jalouse ? Si ces pensées l'avaient effleurée, elle les avait vite chassées en découvrant l'élú.

— Il a la bonté dans les yeux, cet homme-là.

Aubin voulut davantage que la vie commune. Il voulut faire de Pauline madame Piquebœuf. Elle accepta. Mariage discret, dans la plus stricte intimité. Courte cérémonie à la mairie de Fauville, rapide bénédiction à l'église. Pour témoins, Aubin choisit son dernier chauffeur, celui qui avait servi avec lui sa dernière machine, toujours rutilante grâce à leurs soins conjugués, et Pauline, la mère Massart, en souvenir des omelettes géantes et des montagnes de crêpes des premiers hivers à Fauville.

— Méritez bien votre bonheur, dit la brave femme, émue.

Au bras d'Aubin en costume sombre, Pauline, en tailleur clair, portait un petit chapeau à voilette sur des cheveux dont l'or cuivré s'était un peu patiné en se teintant d'argent. Des cheveux presque courts, qu'elle n'avait plus à repousser sans cesse, dont les boucles rebelles avaient capitulé sous les ciseaux de Raymonde au profit d'ondulations légères.

Raymonde se coiffait elle-même, coupe, bigoudis, mise en plis, et ne refusait pas de mettre son talent au service de ses connaissances.

Elle s'était tout de même étonnée quand elle avait été sollicitée par Pauline.

« Couper tes cheveux ? Pourquoi donc ? »

Pauline s'était contentée d'un haussement d'épaules en guise de réponse.

Raymonde n'avait pas insisté, elle avait préféré l'enthousiasme et la plaisanterie.

« Les cheveux frisés, avait-elle affirmé, sont les plus faciles à couper, si on fait des "crans", ça ne se voit pas ! »

Les cheveux que Robert avait aimés demeureraient sur le portrait qu'il avait fait d'elle. Ceux que Pauline avait vu tomber sans regret, c'étaient ses cheveux de bohémienne, comme disait Albert, ses cheveux beautiful, qui lui avaient valu les compliments du grand Noir danseur de swing. Ils emportaient avec eux quelques cicatrices de la vie de veuve qu'elle voulait oublier en devenant madame Aubin Piquebœuf.

Le domicile de l'épouse devint celui du couple. L'espace était réduit, Aubin y apporta peu de chose, ses effets personnels, quelques souvenirs de famille. Il partagea les meubles de sa mère entre ses neveux, comme il partagerait un peu plus tard le produit de la vente de la maison.

QUATRIÈME PARTIE

OceanofPDF.com

Une ordonnance datée du 15 novembre 1846 stipulait que « partout où le chemin de fer est traversé à niveau, soit par une route à voitures, soit par un chemin destiné au passage des piétons, il sera établi des barrières ».

Par « voitures », les auteurs de cette recommandation désignaient bien entendu tous les types de véhicules à traction animale, des diligences aux charrettes.

Le chemin de fer s'était ensuite développé, généralisé, les automobiles avaient fait leur apparition, les chevaux ne tiraient plus que des engins à vocation agricole.

Un siècle après la fameuse ordonnance, il existait encore environ vingt mille barrières en service sur l'ensemble du réseau ferré. Sur les grandes lignes, où le trafic était important, leur service se justifiait pleinement. Il n'en était pas de même dans les zones rurales où elles étaient pourtant très nombreuses, parfois plusieurs sur le territoire d'une même commune. En raison de la nature des sols, et plus encore de la dispersion des territoires en petites parcelles, les routes et les chemins serpentaient au lieu d'aller tout droit, et de ce fait croisaient et recroisaient les lignes de chemin de fer au tracé sinon rectiligne, du moins beaucoup moins capricieux. C'était le cas, entre autres, le long de la ligne 19. Certaines barrières, déjà, n'avaient pas ou plus de garde, quand elles étaient situées tout près d'une gare. Dans ce cas, la commande d'ouverture et de fermeture était transmise par un câble actionné à distance par une manivelle. Dans les autres, les gardes recevaient les ordres par une sonnerie à grelot, déclenchée depuis la gare située en amont à l'aide d'une pédale. Gardes-barrières à demeure, comme Fernande aux Forgettes, gardes-barrières mobiles qui habitaient le village le plus proche et se déplaçaient, à pied ou à vélo, seulement aux heures de passage des trains.

Quand s'intensifia le déclin du chemin de fer dans les campagnes, quand la SNCF engagée dans ses grands travaux de modernisation se préoccupa de plus en plus de rentabilité, il apparut clairement que de nombreuses barrières ne nécessitaient plus la présence d'un employé. Il n'y eut pas de mesure générale, ne serait-ce que par égard pour ces femmes, les moins bien placées sur l'échelle des services, mais dont le travail, même réduit, engageait leur responsabilité et constituait une garantie dans le domaine de la sécurité. Leur suppression commença doucement, au coup par coup, à la faveur de départs, à la retraite ou pour toute autre raison.

Le jour de la manifestation à Verdun, l'un des orateurs avait pratiquement annoncé la suppression de la micheline sur la ligne 19. Ce fut bientôt chose faite, au soir du 29 mai 1959, où pour la dernière fois elle effectua la liaison entre Sedan et Lérrouville, succombant à son tour à la concurrence de la route.

Il n'y eut pas à cette occasion les mêmes scènes chargées d'émotion que pour l'omnibus, une bonne dizaine d'années plus tôt. Peut-être un peu par résignation. Sans doute aussi du fait que l'omnibus était plus symbolique du monde qui s'achevait, et que tous, sans exception, sauf les plus jeunes, les enfants de l'après-guerre, l'avaient forcément emprunté. Pour les chefs de halte et les gardes-barrières, les conducteurs de la micheline, assis à leur poste, étaient restés pratiquement des inconnus, au contraire des mécaniciens et des chauffeurs de locomotive qui les saluaient de la plate-forme de leur machine.

Pauline ferma les barrières, se tint comme d'habitude sur le quai. La micheline s'annonça par un coup de klaxon, ralentit un peu et passa devant elle. Le conducteur lui adressa un signe de la main auquel elle répondit. A travers les vitres, elle ne distingua que de rares silhouettes de voyageurs. Voilà, c'était fini. Il ne lui restait donc plus que deux passages quotidiens à assurer, celui des « marchandises » du matin et du soir. Jusqu'à quand ?

Mais, comme cette fin, pour elle, coïncidait avec un grand commencement, elle n'éprouva qu'un léger pincement au cœur.

Quelques jours plus tard, alors qu'elle se trouvait sur le quai, où elle avait disposé des bacs de fleurs qui ne risquaient plus de gêner les manœuvres, elle vit une femme qui marchait sur le petit sentier le long de la voie et lui faisait de loin de grands gestes du bras. Elle la reconnut. C'était Fernande !

Celle que Juliette avait surnommée la « sorcière » méritait plus que jamais cette appellation peu flatteuse. Il faut dire que sa vie, sa pauvre vie, avait encore empiré. Elle n'avait plus à craindre les frasques, réelles ou seulement supposées, de son Albert, cloué au lit et au fauteuil par les séquelles d'une « attaque » dont il avait été victime au début de l'hiver 1953. Pour lui plus de mobylette, plus de mascara des Economats, il en avait oublié jusqu'au goût. Pour elle c'était pire : au moins, dans ses récriminations et ses crises de jalousie, elle pouvait donner libre cours à son tempérament belliqueux. Réduite à nourrir, à laver, à soigner son homme comme un enfant, elle enrageait et souffrait à la fois. Pauline l'avait croisée deux ou trois fois seulement au village, où elle n'apparaissait que rarement, s'approvisionnant de préférence chez le « marchand » qui maintenait tant bien que mal son petit commerce ambulante auprès des personnes comme elle qui n'avaient pas les moyens de se déplacer.

Fernande... Que voulait-elle donc ? Elle approchait, visiblement fatiguée par la marche, vieillie, desséchée, mais la colère au fond des yeux, toujours. Contre qui ?

— On ne veut plus de moi ! glapit-elle. Comme si je n'étais plus bonne à rien !

Elle suivit Pauline, qui l'emmena près du puits, où se trouvait un banc sur lequel elles s'assirent.

— Qui ne veut plus de vous, madame Lefranc ?

— Ben, la SNCF ! Ils vont venir enlever les barrières, mettre des signaux ! Ils me donnent la retraite ! Mais j'en veux pas, moi, de leur retraite ! Remplacer des gens par des signaux, comme si c'était pareil !

Dans son exaspération elle perdait le souffle, hochait la tête, secouait des mains indignées. Elle finit par se calmer et, regardant Pauline, changea complètement de registre.

— Vous n’êtes plus si rouquine, à ce que je vois.

L’arrivée d’une voiture leur fit tourner la tête. Aubin en descendait.

— C’est votre homme ? dit-elle à Pauline, qui opina avec un sourire. Le mien, ajouta-t-elle, pauvre de lui...

Peut-être en aurait-elle dit davantage si elles étaient restées en tête-à-tête. Peut-être auraient-elles évoqué le passé et remis certaines choses en place. « Vous n’êtes plus si rouquine », « pauvre de lui... » A travers ces quelques mots, Pauline sentait que la méfiance et la rancune avaient cédé avec le temps.

Fernande ne voulut ni entrer, ni se rafraîchir, ni accepter l’offre d’Aubin de la reconduire en voiture aux Forgettes.

— Je ne suis peut-être plus bonne à manœuvrer les barrières, mais je peux encore marcher !

Elle reprit le sentier par lequel elle était venue, poussée par sa colère déjà ranimée. Pauline la regarda s’éloigner, émue par sa démarche : elle était venue vers elle poussée par le besoin de confier sa détresse.

Le grand chien hirsute n’était plus là pour recevoir, avec ses aboiements féroces, l’équipe chargée de démonter les barrières des Forgettes. Mais l’accueil ne fut pas moins hostile pour autant. Ces hommes n’étaient que des exécutants, pourtant ils furent traités comme s’ils avaient eux-mêmes ordonné le travail de destruction qu’ils venaient accomplir.

Fernande tenta de s’agripper aux barrières qu’elle avait tant de fois poussées et repoussées, d’empêcher le camion chargé du matériel d’approcher. Forcée de capituler, elle resta sur le seuil de sa maisonnette, armée de son balai qu’elle brandissait dans la direction des ouvriers chaque fois qu’ils se tournaient vers elle. Car, pour comble de mépris, ils riaient de sa défaite et de ses gesticulations.

Ils la crurent calmée et résignée quand elle disparut soudain. Mais elle réapparut bientôt, poussant le fauteuil du malheureux Albert.

— Vous devriez avoir honte ! leur cria-t-elle, comme si elle les rendait responsables de l'état de son homme.

Albert avait complètement perdu l'usage de ses jambes, et partiellement celui de la parole. Ce qu'il tenta de dire aux ouvriers, ils ne le comprirent pas. Mais Fernande avait appris à déchiffrer ses débris de mots ; comprenant qu'il ne partageait pas sa colère, mais au contraire tentait de s'excuser pour elle, elle imposa au fauteuil une brusque volte-face et repoussa le malheureux au fond de la chambre.

Quand les ouvriers eurent terminé, il ne restait plus rien des barrières, le passage à niveau était simplement signalé, de part et d'autre, par des panneaux. Les uns, rectangulaires, indiquaient en blanc et vermillon le croisement du chemin et de la voie ; sur les autres, triangulaires encadrés de rouge, figurait une petite locomotive avec son panache de fumée, noire sur fond blanc. Aux usagers de faire désormais attention avant de s'engager.

— Il y aura des accidents ! cria Fernande en levant le poing.

Elle n'allait plus vivre, dans l'attente d'une catastrophe qui lui paraissait inéluctable. Quand approchait l'heure du passage des trains, le matin et en fin d'après-midi, c'était plus fort qu'elle, toutes affaires cessantes il fallait qu'elle se rende au bord de la voie, à l'emplacement de « ses » barrières, qu'elle avait si souvent fermées et rouvertes pour rien. Si un attelage ou un bonhomme poussant une brouette, ou encore des enfants à vélo se présentaient, elle se précipitait, scrutait la voie, leur faisait signe de passer ou au contraire d'attendre, si le train était en vue. Elle s'attirait rarement des remerciements, plutôt des moqueries, quand on ne l'envoyait pas grossièrement promener, quand on ne la traitait pas de folle.

En plein cœur de l'été 1959, Albert s'éteignit. Avoir tenu six ans cloué chez lui, sans pouvoir « rôder », comme disait Juliette, à pied, à vélo, à mobylette, à l'affût de quelque secret à surprendre, de quelque ragot à colporter, à défaut de quelque femme à courtiser, c'était déjà un exploit.

Pauline assista à la messe d'enterrement entre la mère Massart et Benoît, qui était en vacances. Au premier rang, Fernande, entourée des rares membres de sa famille, pleurait à chaudes larmes. Le curé y alla de

son sermon de circonstance, rappelant, les yeux mi-clos, comme s'il récitait, « la bonté, le sens du devoir, le dévouement de celui qui nous quitte aujourd'hui ».

— Contiennent jamais que des braves gens, les cercueils, souffla la mère Massart à l'oreille de Pauline. Enfin, y avait pire que lui, le pauvre Albert.

A la sortie de l'office, Pauline remarqua le regard appuyé qu'un homme portait sur elle et se garda bien de le soutenir. C'était le neveu de Fernande et d'Albert, celui qui s'était empressé de leur raconter sa soirée au Holly Bar, et qui se demandait si vraiment cette femme d'allure aussi simple que digne était bien la rouquine qu'il avait vue danser comme une jeune fille dans les bras d'un grand Noir.

— Je l'aimais bien, moi, Albert, dit Benoît quand ils furent de retour à la maison, je n'oublierai jamais le jour où nous sommes arrivés ici, c'est grâce à lui que pour la première fois j'ai vu une locomotive de près.

Des accidents, il y en eut, aux passages à niveau privés de leurs gardes-barrières. Malgré la signalisation qui, quand la voie croisait une route, ne se limitait pas à des panneaux, mais s'accompagnait de feux clignotants et de sonneries déclenchés automatiquement à l'approche des trains. Il n'y en eut pas au passage des Forgettes, ni même sur l'ensemble de la ligne 19. Mais les journaux ne se privèrent pas de rapporter ces cas où, par inattention, par imprudence, par malchance, par audace, des automobilistes, des cyclistes, des enfants, des conducteurs d'engin agricole s'étaient engagés sur les voies alors que des trains arrivaient.

Fernande lisait avidement ces faits divers qui la confortaient dans sa certitude. Parfois le journaliste relatait le cas de « miraculés » qui avaient réussi à traverser in extremis, ou à quitter un véhicule qui avait calé juste sur la voie, mais le plus souvent il déplorait des morts ; des photos montraient des amas de tôles broyées. Fernande découpait et collectionnait ces articles en répétant qu'elle savait que ça arriverait, et qu'un jour, sûrement, ce serait ici !

La disparition d'Albert l'avait fortement choquée. Désormais seule dans sa maisonnette isolée, rabrouant ses rares visiteurs et ruminant son inutilité, elle perdait peu à peu l'esprit. Albert, qui était abonné à La Vie du rail, lui avait fait lire une rubrique décrivant les conditions de travail des toutes premières gardes-barrières, qui n'avaient comme moyen d'annonce des trains qu'une trompette et un drapeau. Elle s'en souvint. Elle dégota au fond d'une malle une trompette d'enfant, qui avait appartenu à leur petit garçon. Avec un bout de tissu et un bâton, elle bricola un drapeau. Elle prit l'habitude de monter la garde au passage à niveau, le drapeau à la main et la trompette à la bouche, d'abord au moment du passage des trains, puis à toute heure du jour. Prévenu par le maire du village, son neveu alerta un médecin, qui la fit hospitaliser.

Autant parce qu'elle faisait partie de la même corporation que sa tante que pour vérifier qu'il s'agissait bien de la fameuse rouquine, le neveu vint annoncer à Pauline que Fernande avait été admise à l'hospice Sainte-Catherine de Verdun.

Benoît, qui avait immédiatement adopté Aubin, se réjouissait de passer en sa compagnie, en plus de celle de sa mère, ses premières vacances de pensionnaire.

Dans son centre de formation, il se préparait à devenir non pas un « cadre », selon les prédictions de monsieur Martial, mais un technicien qui travaillerait dans un bureau d'études à l'amélioration constante du matériel de la SNCF. Ce qui ne l'avait pas détourné de sa passion pour tout ce qui concernait le chemin de fer à vapeur. Il se sentait vaguement investi d'un devoir de mémoire envers ceux qui avaient tellement donné qu'il conviendrait de ne jamais les oublier.

Déjà il tutoyait Aubin, s'adressait à lui en utilisant son prénom, et découvrait à son contact ce que pouvait être un père. Robert n'était cependant ni renié ni oublié. Pauline avait laissé en place ses photos, ainsi que le portrait qu'il avait fait d'elle, et l'évoquait parfois sans aucune gêne dans ses conversations. Mais Benoît constatait que les êtres disparus jeunes le restent pour toujours dans l'image qu'ils ont laissée, et qu'il est impossible de les intégrer ensuite dans la marche du temps autrement que par des calculs et des suppositions. Il aurait tel âge, il serait comme ceci, il ferait cela. Peut-être...

Aubin, par son âge, son physique, son heureux caractère, avait tout pour que le jeune homme de dix-neuf ans ait envie de l'avoir pour père. Plus un atout de première qualité, son métier, qu'il avait exercé entièrement au service du chemin de fer à vapeur. Il était donc pour lui une source intarissable de souvenirs et de renseignements qui venaient étayer sa passion.

— Tiens, petit, regarde donc ça !

Benoît était aussi grand que lui, mais Aubin disait « petit », question de tendresse.

Pendant le souper Benoît l'avait interrogé sur sa carrière. Entré au centre d'apprentissage à quatorze ans, en 1921, il était devenu mécanicien en 1932, à vingt-cinq ans ! Un as !

Il poussait vers Benoît une petite photo aux bords dentelés. Trois hommes prenaient la pose sur une locomotive, non pas sur la plate-forme de conduite, mais sur le corps de la machine, l'un assis, jambes pendantes, un autre accroupi, le troisième accoudé à la cheminée. Deux portaient sur le front les fameuses lunettes « olives ».

— Ici, Aubin, c'est toi ?

— Oui. Et lui, c'était Marius, mon chauffeur. On s'entendait si bien que parfois on inversait les rôles, je me mettais au feu et lui aux manettes, c'était défendu, mais ça lui faisait plaisir, et moi ça ne me déplaisait pas de manier la pelle et le « ringard ». L'autre, c'était le chef de train, il s'appelait... attends que je me souviene... Gaëtan. Des chefs de train, j'en ai connu beaucoup, mais des chauffeurs non, jusqu'en 40 les chauffeurs et les mécaniciens formaient des équipes fixes, toujours les deux mêmes hommes ensemble, alors ça nous soudait, forcément. La même machine aussi, c'est pour ça qu'on l'aimait tellement.

— La machine, on ne la voit pas tout entière, mais c'était une 130B, il me semble ?

— Bien vu, petit, la 130B238, précisément.

— Vous aviez l'air drôlement fiers !

— Eh oui, pardi, qu'on était fiers ! Sais-tu, petit....

C'était parti sur la fierté des cheminots.

— Sais-tu qu'au temps des compagnies les chefs de gare sortaient avec leur uniforme, pour le prestige ? En plus de la casquette avec les étoiles, ils avaient le faux col en celluloïd et l'écusson au revers de la veste ! Au tout début des chemins de fer, les mécaniciens et les chauffeurs avaient un haut-de-forme, qu'ils mettaient pour les entrées en gare. Tiens, question fierté, je vais t'en montrer une autre !

C'était cette fois une grande photo cartonnée, toute jaunie, qui portait au coin les mentions du lieu et de la date : « Gare de Verdun, 18 mai 1912 ». Une quinzaine d'hommes posaient fièrement autour du chef de

gare, celui-ci en costume sombre, avec col cassé et nœud papillon, chaîne de montre sur le gilet et casquette à feuilles de chêne.

— Ceux qui portaient des casquettes blanches étaient les chefs de sécurité, et là, au deuxième rang, à gauche, tu peux voir mon père, Honoré Piquebœuf, il était brigadier de cour, autrement dit responsable des expéditions de marchandises.

— Mais, remarqua Benoît, c'est bizarre, ils portent tous la moustache, sans exception. C'était pas obligé tout de même ?

— Non, mais c'était la mode en ce temps-là, et pour les cheminots ça signifiait davantage, comme un signe d'appartenance à une corporation.

Ce qui intéressait aussi beaucoup Benoît, en plus des machines, c'était tout ce qui concernait l'aspect social, humain, fraternel de cette corporation, son fameux esprit.

Aubin lui expliqua qu'avant la création de la SNCF les cinq grandes compagnies, Nord, Est, Midi, PLM et PO, appartenaient à des banquiers, surnommés les « barons du rail » en raison de leur fortune. Qu'en ce temps-là déjà les cheminots bénéficiaient de la retraite à cinquante-cinq ans, cinquante même pour les roulants, leurs conditions de travail étant très difficiles, avec les risques inhérents au feu et à la vapeur, les intempéries, les dangers des manœuvres, si bien que certains mouraient avant de l'atteindre, ou n'en profitaient qu'à peine.

Ce fut l'occasion d'évoquer le triste sort du grand-père Henri Blanpain, dont la disparition avait éloigné la famille de l'univers ferroviaire, et qui portait lui aussi la moustache.

— La nationalisation, ça a changé quoi ? demandait Benoît.

— Beaucoup de choses, petit. C'est pour cela qu'elle était souhaitée depuis longtemps, et réclamée avec insistance. Mais les « barons du rail » résistaient. En 1920, j'avais treize ans, c'est dire si je m'en souviens, il y a eu des grèves, à la suite de quoi plus de vingt mille cheminots ont été révoqués. Mon père n'avait pas suivi le mouvement, pour ne pas mettre la famille en difficulté, et moi, le gamin, je lui en voulais pour cela, sans oser le lui dire. Les grévistes ont été réembauchés quand la nationalisation a été décrétée, célébrée un peu partout par des fêtes. Ce qui a changé ? Notre appartenance à un grand service public, avec des

valeurs à respecter, en premier lieu la ponctualité et le respect des horaires. Aucun point du territoire français ne devait être situé à plus de trente kilomètres d'une gare ! Nos salaires ont été augmentés. En fonction des grades et des qualifications, bien sûr.

Une autre fois, Aubin tendit à Benoît une photo étonnante, cartonnée et jaunie comme celle où figurait son père, et qui portait aussi une date, 14 avril 1917, un lieu, Paris, et un prénom : Jeanne. Treize femmes, Benoît les compta, leurs longues robes protégées par des tabliers, s'appliquaient à astiquer une Pacific du PLM.

— C'était qui, Jeanne ?

— Une sœur de mon père. Elle habitait Paris. Elle a fait partie des cinq mille femmes recrutées pendant la Grande Guerre pour remplacer les hommes dans les tâches dont elles étaient jugées capables. On parle souvent des femmes qui tenaient la place des hommes pour les travaux des champs, ou dans les usines, et c'est justice de rendre hommage à leur courage, mais il ne faut pas oublier que dans les chemins de fer elles ont donné aussi. La plupart du temps pour des emplois modestes et peu rétribués.

A propos de guerre, pas celle de 1914-1918, mais l'autre, celle de 1940, qui avait fait de sa mère une veuve, Benoît avait appris des choses horribles au sujet des camps de concentration, et depuis longtemps une question lui brûlait les lèvres.

Il finit par se décider.

— Les trains qui emmenaient les prisonniers dans les camps, ils étaient conduits par qui ? Par des Français ?

Aubin comprit qu'il pensait à son père, le vrai, qui n'avait pas été emmené dans un camp de concentration, mais dans un stalag. Bien que les conditions fussent différentes, cela ne changeait rien au sens profond de sa question.

— La situation était délicate, pendant ces années-là, commença-t-il. La SNCF continuait d'assurer ses services, mais sous contrôle des occupants. Les chefs de gare, par exemple, avaient un homologue allemand à leur côté, un Hauptbahnhof. Les cheminots devaient porter un brassard rouge et vert pour aller au travail. Quand des trains étaient

réquisitionnés, il était impossible de refuser, sous peine de représailles. Tu peux imaginer le cas de conscience des mécaniciens et des chauffeurs... et encore, on ne savait pas grand-chose sur les destinations des convois et le sort des malheureux entassés dans les wagons. Personnellement, je n'ai pas vécu cette situation.

Il y eut un silence. L'idée qu'Aubin avait pu conduire l'un de ces trains aurait été un véritable déchirement pour Benoît.

— Tu dois savoir aussi que parmi les cheminots il y a eu de nombreux résistants, et que pour certains c'était une façon de se venger, ou de se racheter, de leur obéissance forcée. Mais ça aussi, crois-moi, c'était pour eux une épreuve : provoquer volontairement des pannes, ou, pire encore, saboter du matériel, ça ne se faisait pas de gaîté de cœur.

Pauline écoutait passionnément ces conversations auxquelles elle se mêlait parfois, et qui lui procuraient une double satisfaction. Celle de la connivence entre ses deux hommes, et celle de revivre à travers les récits d'Aubin des passages de sa vie.

Son remariage et la sérénité que lui apportait la vie avec Aubin lui permettaient de penser à ses blessures passées d'une autre manière. Des chagrins et de l'amertume ne subsistait qu'une douce émotion. Quant à l'avenir, les bonheurs espérés seraient décuplés, les épreuves adoucies par la présence à ses côtés de ce solide quinquagénaire. Solide de corps, de cœur et d'esprit.

A l'été de 1961, Juliette épousa Daniel Bourgade, un collègue devenu un ami, puis un amour. Elle voulut un mariage dans la simplicité et la discrétion, à Lérrouville, chez mémé Justine.

La même année, Benoît décrocha son diplôme, et deux ans plus tard, sitôt terminé son service militaire, il entra dans les services techniques de la SNCF, affecté dans la région parisienne. Fortement attaché au village où malgré sa situation de demi-orphelin il avait vécu une enfance heureuse, il revenait fidèlement passer tous ses congés à Fauville. Pauline lui préparait ses menus préférés ; Aubin, métamorphosé avec bonheur et

succès en bricoleur campagnard, lui montrait ses réalisations. Le jardin parfaitement tenu, le poulailler et le clapier construits de ses mains, les arbres plantés dans un petit terrain tout proche qu'un paysan avait accepté de lui vendre.

— Maman sera contente quand elle récoltera les premiers fruits !

Benoît aimait ce « maman » qu'Aubin n'employait qu'avec lui, et dont il devinait la tendre intention. Pour les autres, elle était Pauline, simplement, ou « ma femme », ou encore « mon épouse », quand il voulait accompagner sa fierté d'un peu de solennité. Marié sur le tard, on aurait dit qu'il n'en revenait pas de sa bonne fortune.

— Regarde ce que j'ai acheté pour maman ! annonçait-il parfois quand Benoît arrivait.

Une machine à laver ! Il ne supportait plus de la voir froter son linge sur l'évier, le faire bouillir dans la lessiveuse sur la cuisinière. C'était une machine à laver à rouleaux, où l'on essorait avec une manivelle, heureusement plus facile à tourner que celle du puits.

Un poste de télévision ! Muni d'une antenne très haut perchée au sommet du toit. Il trônait dans le petit salon qui n'avait plus rien d'un cagibi, retapissé de neuf, mais dont les locomotives de Benoît n'avaient pas été chassées pour autant.

Une cuisinière à gaz ! L'autre, la mangeuse de charbon, la pourvoyeuse d'eau chaude, ne fut cependant pas mise à la retraite, mais s'habitua, au contraire des marmottes, à s'endormir l'été pour se réveiller aux premiers froids.

Tant que monsieur Voisin avait enseigné à Fauville, Benoît lui avait régulièrement rendu visite. Le maître lui disait son inquiétude de voir son effectif se réduire régulièrement, et s'approcher le temps où il devrait se résigner à postuler pour Verdun pour les dernières années de sa carrière. Il avait toujours enseigné à la campagne et appréciait de vivre comme les gens dont il éduquait les enfants, cultivant son jardin, entretenant un petit

élevage, remisant chaque année sa provision de bois pour l'hiver, avec une charrette et un cheval empruntés un jeudi à un paysan.

Depuis la rentrée de 1962, la petite école demeurait close, comme les volets de l'appartement situé à l'étage. Les quelques enfants scolarisés de Fauville devaient se rendre à Valmontier, apportant à cette petite commune un renfort qui lui permettrait de conserver son école quelques années de plus.

« Quand il y avait l'omnibus, leur avait rappelé l'instituteur en les accueillant le premier jour, c'était aux gens d'ici de traverser la Meuse pour aller chez vous, à Fauville : vous aviez la gare. »

L'omnibus ? Le mot avait amusé les enfants. Aucun d'eux ne l'avait emprunté, ni même vu, puisqu'ils n'étaient pas nés quand il avait été supprimé. Leurs parents avaient eu si largement le temps de s'adapter aux autres modes de transport qu'ils l'avaient eux aussi presque oublié.

A la ferme Massart également, la vie, sans que cette fois le progrès si souvent invoqué en fût responsable, avait changé, et si Benoît s'y rendait toujours, par fidélité, il en revenait chaque fois chagriné.

Les deux colosses qui avaient contribué à enchanter son enfance étaient devenus des hommes. Ils travaillaient toujours ensemble, mais l'un s'était marié, l'autre pas. Le célibataire jalousait son frère, qui pourtant n'avait pas trouvé dans le mariage ce qu'il devait en attendre. Madame Massart la jeune, en plus d'un physique ingrat, n'avait pas le caractère facile. C'étaient des disputes, des reproches, voire des coups fourrés entre époux, entre frères, entre beau-frère et belle-sœur, entre fils et parents, entre bru et beaux-parents ! Bernadette n'avait pas résisté à cette ambiance désastreuse, elle s'était engagée comme bonne chez des commerçants de Verdun, où sa patronne s'efforçait de lui apprendre les « bonnes manières ». Il était loin, pensait Benoît avec tristesse, le temps des repas autour de la grande table, avec le lard et les légumes écrasés tous ensemble, avec des omelettes de vingt-quatre œufs que la mère Massart le chargeait de casser et de battre dans un grand saladier, des

piles de crêpes tartinées à la confiture... le temps des parties de « misset », où le gagnant barbouillait la figure du perdant avec un bouchon noirci à la fumée... le temps des sorties en Traction pour aller voir les matchs de basket et de boxe chez les Ricains...

Le frère célibataire quitta à son tour la ferme pour aller travailler en usine, tenté par un salaire qui lui parut mirobolant. Lui aussi se maria, avec plus de bonheur que l'autre ; fier de sa réussite, il en conçut une sorte de mépris pour le milieu de son enfance.

— Alors, lança-t-il à Benoît, qui passait à la ferme alors qu'il s'y trouvait en visite, il paraît que tu as une bonne place du côté de Paris, et malgré ça tu reviens quand même chez les bouseux !

Benoît eut un regard pour le père et la mère, assis silencieux à la table.

Ne plus avoir son mot à dire sur le choix des semences, la vente des bœufs engraisés et autres décisions, voilà ce qui manquait le plus au père Massart, alors que la mère enrageait de ne plus pouvoir recevoir à sa table, partager des choses simples, mais offertes de bon cœur.

— Etre regardé chez soi comme des chiens dans un jeu de quilles, trouvez ça normal, vous, madame Pauline ?

Les rôles s'étaient pour ainsi dire inversés. Pauline, qui avait trouvé tant de fois le réconfort auprès de la mère Massart, la voyait maintenant venir, de temps en temps, pas trop souvent pour ne pas gêner, vider son sac auprès d'elle. A cette brave paysanne, rude d'aspect et nullement soucieuse de sa mise, la bonté et la joie de vivre avaient tenu lieu de beauté. Sa joie s'était envolée, sa bonté était devenue vaine. Elle perdait ses rondeurs, son visage se creusait, s'affaissait, les rides y traçaient des sillons amers. Elle avait donné envie de sourire, elle donnait envie de pleurer.

— Savent bien nous trouver quand ils ont besoin de nous, allez. Et ma pauvre Bernadette, qui va déjà sur ses trente ans, c'est pas là où elle est qu'elle va se dénicher un mari !

Le père Massart n'avait plus droit à la voiture, qui n'était plus une Traction, mais une Aronde. Sa bru lui en avait interdit la conduite. Peut-être n'avait-elle pas eu tort, à condition d'avoir pensé seulement à la prudence. Aussi Pauline et Aubin proposaient-ils de temps en temps au

vieux couple de les accompagner à Verdun, pour des « commissions » ou des séances de cinéma. Seule la mère acceptait parfois, le père se renfermait en lui-même et s'isolait dans les granges.

Un jour Benoît, passant devant l'une d'elles, dont la porte était ouverte, l'aperçut tout au fond, assis sur une botte de paille, comme prostré. Il le rejoignit et s'installa près de lui. Ne sachant comment lui exprimer sa tendresse, il posa l'une de ses mains sur les siennes.

— Tu es devenu grand, gamin, un homme, dit le vieux paysan, mais tu es toujours aussi gentil. C'est bien. Tu te rappelles comme ça rigolait chez nous, avec toi, et avec le Pierrot ? Reste toujours bien gentil comme ça, surtout avec ta mère, qui a eu du mérite à vous élever comme elle l'a fait. La mère Massart, continua-t-il, elle n'était pas veuve, mais elle a eu du mérite aussi, avec tout le travail de la maison et de la ferme, en plus des gosses.

Benoît comprit ce qu'il y avait d'estime et de tendresse dans ce simple hommage. Le vieil homme n'avait sans doute guère parlé d'amour à sa femme, peut-être même jamais, mais la peine de celle-ci lui importait davantage que la sienne.

Une qui n'allait pas très bien non plus, c'était Raymonde. Elle aussi prenait le chemin de la « gare » quand elle avait besoin de s'épancher. Son désir affiché de tranquillité, de stabilité ? C'était de la frime ! Elle ne supportait plus la solitude. Elle ne la comprenait pas. Elle en voyait d'autres qui réussissaient à y échapper, qui se trouvaient un homme.

« Tu sais que je ne parle pas pour toi, disait-elle à Pauline, tu es encore bien belle et tu mérites largement ton bonheur. »

Mais elle en connaissait, des veuves ou des « vieilles filles », moins bien qu'elle, voire carrément moches, qui un beau jour s'affichaient avec un compagnon, se mettaient en ménage, passaient devant le maire et le curé, allaient jusqu'à faire ou refaire des enfants !

« Elles font comment ? J'ai cherché, quand je sortais dans les bars de Verdun. Le jour où je t'y ai emmenée, quand tu as dansé avec le Noir, on était cinq filles à notre table, eh bien c'est moi qui ai le moins dansé ! Pauline, tu es mon amie, parle-moi franchement, qu'est-ce qui ne va pas chez moi ? Qu'est-ce que j'ai de moins que les autres ? »

Comme au début de leur amitié elle se campait devant la glace, s'examinait.

« Je ne suis tout de même que dans la quarantaine ! D'accord, je commence à avoir des rides, j'ai le nez un peu trop long, le menton pointu, mais mes cheveux sont bien, et j'ai toujours la taille fine, pas comme certaines. »

Pauline souriait et la rassurait.

« Un homme, ça ne se cherche pas, ça se rencontre par hasard. Fais confiance au hasard, il peut te sourire comme à moi. »

Mais Raymonde semblait ne plus y croire. Pauline constatait avec peine que, dans les gestes de son amie, dans certaines envolées d'un rire qui sonnait faux, dans ses cheveux décolorés en blond platine, dans

quelques audaces vestimentaires qui ne la servaient guère, il y avait déjà plus que l'expression du doute, l'ombre du désespoir.

Un autre sujet de préoccupation vint bientôt ajouter à l'angoisse de Raymonde. On savait que les Américains ne resteraient pas indéfiniment à Verdun, mais il apparaissait désormais que leur départ ne tarderait plus. Depuis 1958 déjà, date du retour au pouvoir de De Gaulle et de l'avènement de la V^e République, la dégradation des relations franco-américaines laissait supposer que la France se retirerait de l'OTAN à plus ou moins longue échéance. A partir de là se dessinèrent les premiers signes de menace de fermeture de la base de Verdun. Si la formule « US GO HOME » fut tracée, à la craie ou à la peinture, sur quelques murs verdunois, ce n'était sûrement pas par ceux à qui les Ricains fournissaient du travail. Car quel serait leur sort dans une région à l'économie incertaine ?

Leur inquiétude rejoignait celle d'autres secteurs, au point qu'en 1965 eurent lieu, dans la Meuse comme dans d'autres régions pareillement concernées, des manifestations contre le démembrement en secteur rural. Des écoles de village fermaient, le « grand ménage » se poursuivait sur les lignes de chemin de fer trop peu rentables, des menaces planaient sur l'emploi. L'avenir apparaissait sombre.

Mes enfants, au moins, seront épargnés, se disait Pauline. La solidarité, la compréhension pour ceux qui sont menacés n'empêchent jamais cette forme d'égoïsme, si naturel qu'il en est excusable.

Benoît venait d'épouser Christine, une charmante secrétaire, et de s'installer définitivement à proximité de Paris. Partagé entre son propre foyer et deux familles, il se ferait désormais plus rare à Fauville, rejoignant en cela Juliette, titularisée à Bar-le-Duc.

Une fin d'après-midi d'avril 1966, Raymonde arriva en courant à la gare, échevelée, apparemment sous le coup d'une forte émotion.

— Ça y est, dit-elle, ils licencient !

D'une voix brisée par les larmes, elle expliqua que près de six cents personnes étaient concernées. Elle n'en faisait pas partie : elle avait adhéré à Force ouvrière, le seul syndicat admis par les Américains – pourtant des syndiqués avaient tout de même été virés. C'était plutôt une question de service.

— On ne perd rien pour attendre, la prochaine fois on y passera tous.

La création d'un comité de défense du personnel n'empêcha pas que cette prochaine fois eut lieu, onze mois plus tard, laissant sur le carreau près de mille personnes, dont Raymonde.

— Déjà seule, et maintenant sans emploi, gémit-elle. Qu'est-ce que je vais devenir, Pauline ?

Il y avait pourtant plus malheureux qu'elle : ceux qui avaient une famille à charge, ceux qui ne possédaient aucune qualification.

Elle vint un soir, apparemment ragaillardie, annoncer à Pauline qu'elle se rendait le lendemain à Paris. Le comité, qui n'avait pas pu défendre, pouvait au moins protester, attirer l'attention sur le sort d'une ville qui venait de passer d'une situation enviable, celle du plein emploi, à une situation angoissante, celle du chômage massif. Attirer l'attention des élus locaux, maire, député, sénateur, par des manifestations à Verdun. Attirer l'attention du gouvernement de la France, d'où venait la politique qui avait engendré la situation.

— On y va par bus entiers, et il en viendra aussi de Châteauroux, de Chambley, d'Evreux, d'Orléans, de je ne sais où encore !

Elle était tout excitée, la Raymonde, moins à l'idée de crier sa colère et son désarroi aux responsables politiques de la capitale qu'à celle de se mêler à une foule d'inconnus, et de sentir, peut-être, un bras prendre le sien, une main se refermer sur la sienne. C'était arrivé à Pauline, pourquoi pas à elle ? Ils étaient combien, les cheminots, à la manifestation de Verdun ? Trois cents, cinq cents ? Ils seraient combien, les lâchés par les Ricains, à Paris ? Trois mille ? Cinq mille ? Si les nombres avaient un sens, elle avait dix fois plus de chances que son amie de faire une rencontre !

Elle revint de Paris complètement désabusée. Aucun bras ne s'était glissé sous le sien, le miracle n'avait pas eu lieu. Les différents groupes

de manifestants ne s'étaient pas mêlés. Les Verdunois avaient défilé derrière leurs propres banderoles, qui rappelaient le passé glorieux de leur ville : « Verdun, ville du souvenir, privée d'avenir ! » Chassés provisoirement des enseignes par l'arrivée des Américains, les symboles sacrés avaient retrouvé leur force.

Les laissés-pour-compte connurent des fortunes diverses. Pour ceux qui en avaient l'âge, ce fut la retraite. Beaucoup quittèrent Verdun. Grâce à des qualifications intéressantes ou à une bonne maîtrise de l'anglais, des chanceux trouvèrent un emploi dans une autre ville, ou en Allemagne, dans une autre base de l'OTAN, ou encore dans une « boîte » américaine implantée en France. Ceux qui restèrent sur place durent faire preuve de patience, s'accommoder de ce qui leur était proposé, ou se résigner au chômage. Plus de femmes que d'hommes se retrouvèrent sur le carreau, selon l'expression de Raymonde. Son simple diplôme de secrétaire, qui avait fait en son temps sa fierté, ne suffisait plus à lui ouvrir des portes.

Il n'y avait pas que les gens. Il y avait aussi tous les bâtiments, les terrains, les espaces laissés vides, à reconverter. Il faudrait du temps, et des initiatives diverses pour tout remodeler et réemployer. En casernes de l'armée française. En hôpital psychiatrique. En zones industrielles, une fabrique de chaussures orthopédiques donnant le signal de la reconversion de « Chicago », un élevage et abattoir de dindons s'implantant sur une partie de l'aérodrome.

Raymonde finit par se trouver un homme. Ou plutôt ce fut un homme qui la trouva à sa convenance et profita de son désarroi. Il s'appelait Jean Dominat, et la connaissait un peu pour avoir travaillé lui aussi dans l'un des services de « Chicago ». Il faisait partie des « recasés », à l'abattoir de dindons. A trente-cinq ans, toujours célibataire, il vivait encore chez ses parents, qui attendaient impatiemment de le voir prendre le large. S'estimant trop âgé, et plus encore se sachant trop rétrograde dans le domaine des idées pour tenter de séduire une jeune fille, il s'intéressa à Raymonde, qui avait en plus de son désir d'homme l'avantage de

posséder une maison et une voiture, une Dauphine, qui avait remplacé la 4 CV. Raymonde ne l'appréciait que modérément, mais elle fut sensible, comme il le prévoyait, à la différence d'âge, qui lui parut flatteuse. Pensant que le jeu en valait la chandelle, elle accepta la proposition de Jean Dominat, qui vint s'installer chez elle. Désormais, chaque soir, un homme revenait vers elle, partageait sa table et son lit.

— Es-tu heureuse ? lui demanda son amie Pauline au bout de quelques semaines.

— Au moins je ne suis plus seule. Mais quand je pense qu'il passe ses journées à tuer des dindons...

La réponse laissait présager la suite. Quand l'amour n'est pas la raison d'une rencontre, il en devient parfois le fruit. Ce ne fut pas le cas pour Raymonde.

Elle ne vint bientôt plus chez Pauline que pour se plaindre de Jean. Si Aubin était là, discret, il trouvait un prétexte pour laisser les deux femmes en tête-à-tête.

— Il porte bien son nom, tu sais. Dominat... « Qu'est-ce que t'as fait à manger ? Passe-moi ci ! Donne-moi ça ! C'est trop chaud, c'est pas assez salé ! Ma mère repassait mes chemises mieux que toi ! »

— Et... au lit ?

— Pfff ! C'est vite fait bien fait, et encore, après ça la ronflette ! Il voulait peut-être une femme, mais surtout une bonniche, sa mère en avait assez de le servir. Il est mal tombé, et moi encore pire.

Un peu plus tard, elle annonça :

— Voilà maintenant qu'il veut qu'on se marie ! Si j'accepte, je dis adieu à ma liberté. Si je refuse, il en cherchera une autre, et ma liberté ce sera quoi ? A nouveau la solitude, ou la déception. Je suis coincée, Pauline. Je n'attends plus rien, je n'espère plus rien.

Pauline remarqua ce soir-là les cernes sous les yeux de Raymonde, les racines de ses cheveux, qu'elle avait oublié de décolorer, la façon de se tenir assise, le corps penché en avant, les mains ballantes entre les genoux écartés.

— Reprends-toi, lui dit-elle. Tu n'es pas seule, l'amitié ça existe, je suis là.

— Je sais, Pauline, je sais.

Il pleuvait, cet après-midi de janvier 1968, quand quelqu'un frappa à la porte. Aubin regardait la télévision et Pauline écrivait à Justine. C'est elle qui se leva pour aller ouvrir.

Deux gendarmes se présentèrent, l'air grave.

— Madame Pauline Piquebœuf ?

— Oui, c'est moi.

Les deux hommes paraissaient hésiter, à celui qui parlerait. Tout de suite Aubin avait rejoint Pauline, inquiète. Une mauvaise nouvelle ? Qui ?

— Raymonde Fayet était bien votre amie ?

Le gendarme avait dit « était ». Pauline blêmit.

— Oui, pourquoi ?

— Elle a été victime d'un accident, cet après-midi, dans la descente sur Verdun. Sa voiture s'est encastrée dans un arbre. Elle a été tuée sur le coup.

Pauline se tourna vers Aubin, qui l'enveloppa de ses bras. Elle ne pouvait pas pleurer, pas encore, elle devait d'abord surmonter le choc de la surprise, de l'incompréhension.

— La pluie, peut-être, continua le deuxième gendarme. Ou alors un excès de vitesse. On n'a pas relevé de traces de freinage. A moins que...

— Tenez, reprit le premier, on a trouvé ça dans la Dauphine, une enveloppe à votre nom.

Pauline la prit en tremblant, la serra contre son cœur.

— Si vous voulez bien l'ouvrir, madame, et prendre connaissance de son contenu... Il ne serait pas impossible que...

Pauline ouvrit l'enveloppe, déplia la feuille de papier, lut les quelques mots qui y étaient écrits, ferma un court instant les yeux. Elle sut se contenir.

— Rien à voir avec... l'accident, dit-elle. Un petit service que je lui avais demandé. Une commission à faire pour moi. Elle avait peur d'oublier, sans doute... alors elle a écrit mon nom sur l'enveloppe.

Les gendarmes ne demandèrent pas à vérifier.

— Elle est... où ? demanda Pauline.

— A la morgue de Verdun. Nous avons fait prévenir son compagnon.

La main de Raymonde n'avait pas tremblé, mais la nervosité de son crayon, qui avait accentué la forme de certaines lettres et presque percé le papier par endroits, laissait deviner sa détermination et sa hâte d'en finir.

Pauline, mon amie, pardonne-moi pour la peine que je vais te causer, mais je n'en peux plus de cette vie. Garde le secret. J'emporte le souvenir de notre amitié partagée. Sois heureuse et pense de temps en temps à moi. Raymonde.

A Jean Dominat, qui se chargea avec elle des tristes formalités et l'interrogea au sujet de cette lettre dont les gendarmes lui avaient révélé l'existence, elle répondit par le même pieux mensonge. Eut-il quelque doute ? Crut-il la réponse de Pauline ? Pour lui, comme pour tout le monde, la thèse de l'accident fut la seule, et beaucoup y allèrent de leur commentaire : la Dauphine n'était pas une voiture qui tenait la route... Le vent avait pu la déséquilibrer... la pluie gêner la visibilité... La Raymonde n'était pas une championne du volant...

De mauvaises langues allèrent jusqu'à insinuer qu'elle avait peut-être un peu trop bu, depuis quelque temps elle paraissait bizarre.

La mère de Raymonde fit revenir près d'elle le corps de sa fille. Jean Dominat réintégra le domicile de ses parents, dans l'attente d'une

meilleure aventure. La petite maison de Jeanne Philbert fut et demeura fermée.

« Garde le secret », avait écrit Raymonde. Pauline ne la trahit pas en le partageant avec Aubin. Une fois passé les jours difficiles qui suivirent l'« accident », elle lui raconta comment son amie avait tenté de la persuader de recommencer à vivre, et ce qu'elle entendait par là, puis comment elle avait réussi à l'entraîner dans un bar fréquenté par les Américains. Il rit quand elle lui dit sa gêne devant le grand Noir penché vers elle, qui l'appelait « Pawlin », sa découverte du swing. Il sourit quand elle lui retraça la découverte de la boîte de Banania par Benoît, mais s'indigna de l'intention de la main qui l'avait déposée. Raymonde n'était pour rien dans ce qui s'était passé avec Paul Veber, mais Pauline enchaîna et le lui révéla avec une franchise qui le toucha.

— Et moi, dit-il, crois-tu donc que j'étais neuf ?

CINQUIÈME PARTIE

OceanofPDF.com

La fin de la traction à vapeur, déjà bien amorcée, acheva de se concrétiser dans les années soixante-dix.

Est-ce pour cela que des séquences de plusieurs films furent tournées dans des endroits où elle subsistait encore sur de petites lignes rurales, pour la plupart en Côte-d'Or et en Haute-Marne, assurant ainsi à quelques machines une fin de carrière glorieuse, atténuant la peine des hommes par quelques moments d'une gloire éphémère ?

Le plus connu parmi ces films, en tout cas le mieux nommé, *Le Train*, donna en 1973 aux habitants d'un petit village le privilège de figurer aux côtés d'acteurs célèbres, en particulier Jean-Louis Trintignant et Romy Schneider. Ailleurs d'autres purent assister, à l'automne de 1975, au tournage de quelques scènes de *On a retrouvé la 7^e compagnie*, avec Jean Lefebvre et Pierre Mondy. La locomotive du haut de laquelle Robert Lamoureux, à la fois réalisateur et comédien, préparait des plans, la 140C38, y accomplissait sa toute dernière prestation. Les véritables cheminots, consultés ou associés à ces tournages, se souviendraient longtemps des regards plus admiratifs que curieux des gens du cinéma sur les machines, impressionnantes mais dociles, et sur ceux qui savaient les manœuvrer. Pierre Granier-Deferre pour *La Veuve Couderc*, Claude Lelouch pour *Le Bon et les Méchants* offrirent aussi quelques moments d'exception à des lieux et des matériels semblables. Une ancienne halte en pleine campagne haut-marnaise, qui de toute évidence ne pouvait que ressembler à toutes les autres, dont celle de Fauville, servit même de cadre pour une scène d'un film érotique intitulé *La Fille de la garde-barrière*...

A Verdun, la fermeture des Economats passa presque inaperçue lorsqu'elle intervint en 1972. Le type de commerce qui s'y pratiquait pouvait sembler un peu désuet, surtout en regard de ce qu'offraient les supermarchés qui commençaient à s'implanter à proximité de toutes les villes. S'y rendre ne supposait pas seulement d'aller s'y approvisionner,

mais prenait une allure de promenade et de découverte. Tout y paraissait nouveau et attirant, du chariot à l'entrée au nombre de caisses à la sortie, en passant par la variété des produits, la manière de les présenter et la faculté de se servir soi-même. Il y avait belle lurette que la mère Crijeanne avait fermé son café-dépôt de pain sans trouver de successeur, et que le « marchand » avait remisé son vieux camion.

A la fin de 1975, plus aucun train de voyageurs, plus aucun train de marchandises ne circulait en France tracté par une locomotive à vapeur. Les journaux locaux avaient relaté plusieurs de ces derniers voyages, et Aubin en avait chaque fois eu le cœur un peu chaviré.

« Au début que j'étais mécanicien, aimait-il rappeler à Pauline, j'ai conduit des trains de marchandises, et j'étais déjà heureux. Mais, quand j'ai eu derrière moi des voitures, je me sentais encore plus responsable. On avait un contact avec les voyageurs, qui connaissaient les difficultés et aussi notre amour pour le métier, beaucoup venaient nous saluer en descendant du train, nous remercier, nous féliciter. Les enfants riaient de voir nos mains et nos visages noirs, mais ce n'était pas pour se moquer, ils nous admiraient et nous enviaient notre pouvoir sur ces machines à la fois superbes et impressionnantes. »

La fermeture de la ligne 19 avait été décrétée au mois de mars 1975. Pauline avait cinquante-huit ans. Suivant le déclin de cette ligne dont l'existence et l'évolution étaient tout à fait représentatives de l'époque et du milieu rural, elle avait été tour à tour chef de halte, puis garde-barrière. Elle n'était plus rien. Professionnellement parlant.

En revanche, au fur et à mesure que ses responsabilités avaient diminué, sa famille s'était agrandie. Non seulement d'un gendre et d'une bru, mais aussi de trois petits-enfants, Cécile et Maxime chez Juliette, Vincent chez Benoît.

« Grâce à toi je suis grand-père, s'était ému Aubin à chacune de ces naissances. »

Lui qui n'avait pas tenu d'enfant nouveau-né dans ses bras à l'âge d'être père avait fait preuve d'une curiosité et d'une maladresse attendrissantes devant chacun de ces petits. Pauline chaque fois avait pleuré, bouleversée par un étrange sentiment, mélange du passé et du

présent, du souvenir de Robert douloureusement ravivé et de son amour pour Aubin au cœur si généreux.

Les petits-enfants grandissaient entre des parents unis, qui gagnaient bien leur vie. Pour eux le superflu était devenu nécessaire, dans le quotidien comme dans l'exceptionnel. Vêtements, jouets, vacances à la mer ou à la montagne pour leur épanouissement complet. Il n'y avait pas là de quoi s'offusquer, ni même s'étonner. L'évolution de la vie et le progrès sous toutes ses formes touchaient aussi, quoi de plus normal, la façon d'élever les enfants.

Pauline se souvenait que les siens au même âge n'avaient manqué de rien, mais sans connaître l'opulence, ni même l'aisance. Ils n'avaient voyagé que pour aller chez mémé Justine, avec l'omnibus. Ils avaient tiré leurs joies de petits riens, qui étaient pourtant des trésors. Comment aurait-elle pu oublier le sourire de Benoît rapportant de chez les Massart, dans ses petites mains protectrices, un œuf d'oie, les bouquets cueillis par Juliette sur le bord du chemin, le long de la voie ?

Surtout ils n'avaient pas grandi entre père et mère. Elle avait dû leur donner de l'amour pour deux. Elle se demandait parfois si elle n'en avait pas donné trop, si ce n'était pas pour cela qu'elle se sentait un peu gauche et démunie face à ces petits-là dont les habitudes, les caprices, les exigences, qui n'étonnaient pas leurs parents, la décontenançaient souvent. Les distances, le travail, le manque de place chez les uns et les autres, plus quelques impératifs de la vie moderne rendaient difficiles, donc rares, les rencontres familiales.

C'était mémé Justine, toujours vaillante, qui prenait l'initiative de réunir, une fois en été, une fois en hiver, toute sa famille autour d'elle.

Toujours vaillante ? Peut-être pas tant que ça.

Le jour de Noël 1975, alors qu'autour de la table les hommes discutaient ferme et que les enfants avaient investi le jardin où commençaient à tomber des flocons, elle attira Pauline dans la cuisine pour s'isoler avec elle.

— Ecoute, ma fille, je m'apprête à faire mes affaires et j'ai besoin de te parler.

— Mais, maman...

— Il n'y a pas de mais. Je viens de dépasser les quatre-vingts ans, beaucoup n'attendent pas cet âge pour prendre leurs dispositions. Je veux te dire d'abord que je suis fière de toi, de la façon dont tu as mené ta vie. Rappelle-toi, c'était en 46, quand tu m'as annoncé que tu voulais t'assumer. Tu vois, je n'ai pas oublié ce mot qui m'avait fait bondir ! J'ai essayé de t'en dissuader. Je voulais peut-être ton bien, mais je pensais aussi à moi, qui allais me retrouver seule. Tu ne m'as pas écoutée et tu as eu raison. Tu avais le droit de mener ta vie comme tu l'entendais. Tu as fait un bon choix, ma fille, et, si aujourd'hui tu es bien récompensée, ce n'est que justice.

Tout en parlant, Justine s'activait dans la cuisine, préparait tout ce qui était nécessaire à la finition de la bûche, luttant plus facilement ainsi contre l'émotion qu'elle sentait l'envahir.

— Il y a autre chose, maman ?

— Oui. J'y viens. Il s'agit de ma maison. Je n'aimerais pas qu'elle soit vendue à des étrangers quand je ne serai plus là, elle me vient de mes parents et j'y ai vécu heureuse avec Henri, et avec ton frère et toi. Elle ira donc à l'un de mes enfants, et l'autre recevra en compensation tout ce que je possède par ailleurs. Je sais que Louis aimerait bien s'y installer quand il quittera son affaire, mais il est d'accord avec moi pour te donner la priorité, si tu veux revenir avec Aubin à Lérrouville, parce que tu es l'aînée et que tu as été éprouvée dans ta jeunesse.

Pauline ne s'attendait pas à une telle proposition, à une telle générosité de la part de Louis.

— Maman, donne ta maison à Louis. Je ne pourrais plus quitter Fauville. Avec Aubin, nous avons décidé de racheter la gare dès qu'elle sera mise en vente par la SNCF, puisqu'elle ne sert plus à rien. Pardonne-moi, maman, je te dis ça tout net, un peu brutalement même. Si je te dis ce que je ressens... tous ces souvenirs... tout mon bonheur de maintenant... je ne pourrai pas m'empêcher... de pleurer... tu vois, ça y est, je pleure déjà.

— Non, non, pas aujourd’hui !

A ce moment, Juliette les rejoignit dans la cuisine. Les enfants, dit-elle, risquaient de prendre froid, il serait peut-être temps de les appeler pour la bûche.

— Tu tombes bien, lui dit Justine. Tu vas la décorer, cette bûche. Juste le temps que je te dise quelque chose que j’ai sur le cœur depuis plus de vingt ans. Depuis le jour où tu es arrivée chez moi, Juliette, un matin, seule, par le train.

Les mains de la jeune femme, occupées à dessiner des arabesques sur la crème de la bûche, se mirent à trembler.

— Mémé, crois-tu que ce soit utile de reparler de ça, surtout aujourd’hui ?

— Oui. Aujourd’hui, justement. Vous avez beau faire, toutes les deux, je vois bien que cette affaire-là n’a jamais été réglée entre vous et vous a empêchées d’être aussi proches que vous auriez dû l’être. Malgré ce que je t’ai avoué, Juliette.

— Avoué ? s’étonna Pauline.

— Oui, avoué. Ce que tu as fait, Pauline, et qui a éloigné de toi ta fille, je l’ai fait aussi. La différence est de taille, c’est vrai : toi, tu ne l’as pas su.

Il y eut un moment de silence et de gestes suspendus.

— Mémé, dit Juliette, c’était donc vrai ?

— Eh bien oui, puisque je te l’ai dit. Tu ne m’as pas crue ?

— Non. J’ai toujours pensé que tu t’étais accusée pour minimiser l’affaire, pour que je pardonne plus facilement à maman. Je n’y suis jamais parvenue complètement.

— Si Pauline avait su, elle aurait agi comme toi, certainement. Mais elle aurait eu une excuse que tu n’as pas, toi, celle de l’époque. On ne parlait pas de ces choses-là, des sentiments, ni des envies, ni des besoins. Je te l’ai dit, une pierre sur le cœur. Mais enfin, Juliette, on a changé d’époque, à ce qui se dit et s’écrit partout, il serait temps que tu t’en aperçoives ! Alors écoute, je ne vais pas y aller par quatre chemins, je ne veux pas mourir sans savoir que tu as pardonné à ta mère.

Elles restèrent un court instant un peu assommées toutes les trois, et elles se seraient sans doute retrouvées en larmes dans une triple étreinte si des cris d'impatience, venant de la salle à manger, ne les avaient pas ramenées à la réalité du jour.

— La bûche ! La bûche !

— Voilà, voilà, dit Justine, s'effaçant pour laisser passer Juliette, qui tenait à bout de bras le plat chargé du fameux gâteau, aussitôt salué par des applaudissements.

Il n'y eut plus de Noël, ni d'autres retrouvailles, chez Justine. Le seul bon sens lui avait-il suggéré de mettre ses affaires en ordre, ou avait-elle eu le pressentiment que le temps lui était compté ?

Elle s'éteignit un mois plus tard, veillée par Pauline, qui lui lut une lettre de Juliette. Lettre d'une fille à une mère, d'une femme à une autre femme, qui mettait fin à plus de vingt ans de ce qui n'était finalement qu'une sorte d'entêtement enfin vaincu.

A la tête du cortège qui conduisit Justine vers le cimetière de Lérrouville, où reposait depuis si longtemps Henri Blanpain, Pauline et Juliette se tenaient par la main, toutes deux vêtues de noir, le visage ruisselant de larmes. Larmes de chagrin, mais aussi de bonheur de s'être enfin retrouvées pour de bon, et de reconnaissance envers celle à qui elles le devaient.

Les gardes-barrières « remerciées » ne connurent pas toutes, heureusement, un sort aussi malheureux que la pauvre Fernande. Beaucoup étaient en poste depuis longtemps, donc déjà âgées, et se trouvèrent ainsi dispensées d'un travail devenu pénible pour elles, même s'il ne les occupait que peu de temps par jour. A un emploi très modestement rémunéré succéda une retraite encore plus mince, mais la différence n'était pas grande, et ces femmes avaient toujours su vivre de peu. En 1970, quelques maisons de gardes-barrières n'étaient encore équipées ni de l'électricité ni de l'eau courante : c'est dire si leurs occupantes ignoraient le confort.

Quelques jeunes femmes et jeunes filles, cependant, après la suppression de leur poste, se virent offrir un emploi dans une gare. Vendeuses ou poinçonneuses de billets, elles vécurent cette reconversion comme une véritable promotion sociale. Le fait de travailler assises derrière un guichet, d'avoir affaire à la clientèle, d'encaisser de l'argent leur donnait l'impression d'avoir fait un bond considérable dans la hiérarchie. Même celles qui furent employées à des travaux d'entretien appréciaient le seul fait de n'avoir plus à affronter les intempéries pour manœuvrer les barrières à la force des bras.

Que devinrent alors les maisonnettes qui jalonnaient le cours des petites lignes rurales, ainsi désertées par leurs occupantes ? Celles qui se trouvaient trop isolées, ou peu engageantes parce que négligées déjà par des femmes sans goût ni envie, furent laissées à l'abandon. Qui aurait pu être tenté, par exemple, de venir s'installer aux Forgettes ? Du temps d'Albert, du moins tant qu'il avait été valide, même si sa main verte s'exerçait davantage à la culture des légumes qu'à celle des fleurs, l'endroit était encore avenant. Mais Fernande avait vite été dépassée par les malheurs et les menaces qui s'étaient abattus sur elle. Après son départ, les Forgettes étaient devenues un lieu de rendez-vous pour les amoureux à la recherche de tranquillité et de verdure complice. Ils y

étaient parfois traqués par des gamins, auxquels ils cédaient la place et qui y trouvaient matière à des jeux inédits, ou interdits. Marcher en équilibre sur un rail, un pied devant l'autre, sauter de traverse en traverse, ou au contraire en franchir deux, trois, quatre d'un seul élan. Faire des concours d'adresse avec des cailloux, en visant les petites locomotives des signaux. Après la fermeture de la ligne, quand il n'y eut plus à redouter le passage d'un train, les gamins s'enhardirent à viser un volet branlant, un premier carreau, puis un autre. Un jour ils aperçurent une silhouette, celle d'un homme, qui se glissait par une fenêtre brisée à l'intérieur de la maisonnette. Maraudeur, vagabond, vaurien à l'affût d'un mauvais coup, taulard évadé ? Ils gardèrent pendant quelques jours le secret qui excitait leur imagination d'enfants, partagés entre la curiosité et la crainte. Quand un adulte mis dans la confidence entreprit d'aller dénicher l'intrus, sans doute plus misérable que dangereux, il s'était envolé. Mais les Forgettes, désormais livrées aux bêtes rôdeuses, renards, blaireaux, et à la végétation sauvage, en garderaient longtemps une réputation de mystère.

Les maisonnettes mieux situées et à l'aspect encore engageant furent vendues par la SNCF. Beaucoup devinrent des résidences secondaires pour des gens de la ville que séduisait leur environnement campagnard et pour qui leur exigüité et leur rusticité devenaient des charmes. A condition toutefois d'y ajouter des améliorations, de faire installer l'électricité et l'eau courante et de transformer les vieilles lampes à pétrole en bibelots, le puits en souvenir pittoresque du passé. D'autres furent achetées par leurs occupants qui souhaitaient y rester, comme Pauline et Aubin, ou par des familles tentées par leur prix intéressant et la perspective de pouvoir ensuite les agrandir. Une aile rajoutée, un étage de plus, un garage accolé gommèrent peu à peu leur apparence d'origine pour en faire des maisons comme les autres.

Quant aux voies ferrées, elles ne furent que partiellement démontées, dans les endroits où des aménagements divers les rendaient gênantes. En rase campagne, elles furent tout simplement livrées aux herbes folles, aux fleurs sauvages, aux buissons à la croissance rapide, qui s'empressèrent de recouvrir les traverses, le ballast et les rails. Les traces des lignes n'apparaissaient plus qu'aux anciens passages à niveau, où ceux qui

avaient connu l'omnibus rappelaient son existence aux enfants, qui s'en moquaient éperdument.

Pendant ce temps-là, les vieilles locomotives, réformées les unes après les autres, accomplissaient leurs derniers voyages, parvenaient pour la dernière fois en bout de ligne, puis s'en allaient prendre un repos certes mérité mais non désiré dans les dépôts, à l'abri des regards, hors du monde où elles n'avaient plus leur place. C'était un peu comme des enterrements. Il y avait l'amertume, la nostalgie et la peine de ceux qui les y conduisaient. Elles portaient souvent des marques de ces sentiments. Des gerbes de fleurs barrées de rubans mauves, comme celles qui ornent les cercueils, avec des inscriptions semblables : « Regrets éternels », des drapeaux noirs en berne ou bien, à l'avant, sur les boîtes à fumée, sur leurs flancs comme sur ceux des tenders, des croix, des mots tracés à la peinture blanche, à la craie : « Je pleure la vapeur qui restera gravée dans mon cœur » ; « Je meurs victime du progrès » ou simplement : « Adieu. »

Allaient-elles s'endormir dans l'obscurité, le silence, se résigner à ne plus avoir faim de charbon, soif d'eau, besoin de graisse et de caresses, à laisser s'enrouer le sifflet, se rouiller les bielles jusqu'à la paralysie ? Allaient-elles rêver, et pourquoi pas laisser s'échapper quelques soupirs, au souvenir du temps où elles étaient aimées, choyées, où tous ceux qui voulaient voir du pays se ralliaient à leur panache blanc ?

— La maison de ton amie Raymonde, maman, sais-tu à qui elle appartient maintenant ?

La question de Benoît saisit Pauline. Ils étaient tous les deux dans la cuisine, où il avait voulu rester avec elle au prétexte de l'aider à la vaisselle alors que Christine et Vincent, leur petit garçon de dix ans, étaient partis avec Aubin pour une promenade.

Depuis la disparition de Justine, les réunions de famille étaient plus fréquentes à Fauville, tantôt plénières, tantôt plus restreintes, comme ce dimanche de mai 1978 où seuls Benoît et sa famille étaient là. Sans être aussi assidue que son frère, Juliette revenait plus volontiers à Fauville depuis que le contentieux entre sa mère et elle était réglé. Quant à ses enfants, Cécile et Maxime, l'âge dit de raison et une découverte plus approfondie de la campagne leur en avaient fait apprécier les charmes : ils acceptaient désormais de venir passer une partie de leurs vacances chez Pauline et Aubin, à qui ils s'attachaient de plus en plus.

Il faut dire aussi que la maison avait considérablement changé depuis qu'elle appartenait à ses occupants, qui s'étaient empressés de l'aménager à leur convenance, et tout d'abord de l'agrandir. La grande pièce qui avait tenu lieu de salle d'attente et de bureau, au temps où Pauline était la « chef de gare » de Fauville, avait été transformée en une vaste salle à manger-salon, et l'appentis qui menaçait de s'effondrer à la moindre tempête avait cédé la place à un beau garage. Il avait fallu vider ces pièces de leur contenu, restituer à la SNCF ce qui méritait de l'être, récupérer ou détruire ce qui n'en valait pas la peine. Pauline et Aubin y avaient passé plusieurs jours, sans cesse retardés dans leur travail par l'évocation de souvenirs. Le drapeau et la casquette « empruntés » par Benoît écolier, la bascule sur laquelle s'étaient pesées quelques braves femmes à la fois joyeuses et charnues, dont la pauvre mère Massart, le guichet où s'installait Juliette pour faire ses devoirs, la réserve de pétards... Ceux que Pauline avait dû utiliser s'étaient montrés efficaces,

mais ceux qui restaient avaient pris l'humidité et fait entendre une pauvre pétarade quand Aubin y avait mis le feu, loin de la maison, au milieu des champs. En écoutant Pauline, Aubin avait compris combien elle avait aimé son travail, et le contact avec sa clientèle à la fois si pittoresque et si humaine.

Une petite cérémonie avait eu lieu le jour où la maison avait été raccordée au réseau d'eau du village, ce qui n'avait pu se faire tant que la gare était propriété de la SNCF. L'ancienne halte et Pauline avaient eu les honneurs de la presse locale, avec photos et gros titres. Le journaliste n'avait pas voulu savoir que grâce au moteur placé au fond du puits il n'y avait déjà plus à tourner la manivelle ; ce qu'il voulait, c'était du sensationnel, une pratique d'un autre âge. Il avait insisté pour redonner au puits une apparence d'utilité, puis pour que Pauline prît en main ladite manivelle, comme si elle allait pour de bon remonter un seau plein. Elle avait dû aussi jouer la maîtresse de maison comblée en tournant le robinet de l'évier, comme si l'eau y jaillissait pour la première fois.

— La maison de Raymonde... répéta Pauline, qui sentit sa gorge se nouer à l'évocation de son amie.

« Ne m'oublie pas », avait écrit celle-ci avant de se livrer à son geste fatal. Dix années s'étaient écoulées, mais les pensées de Pauline allaient encore souvent vers elle pour lui faire revivre, tantôt avec le sourire, tantôt les yeux mouillés, les moments essentiels de leur amitié. Leurs stations devant les miroirs, à comparer leurs avantages, leurs sorties avec la 4 CV, leurs confidences de femmes... Combien de fois avait-elle relu la lettre laissée pour elle dans la Dauphine ! Le destin, après les avoir pareillement frappées, avait hélas refusé à l'une ce qu'il avait offert à l'autre. Selon un jugement largement répandu, les gens qui mettent volontairement fin à leurs jours font preuve de lâcheté. Pauline prêtait au contraire un immense courage à Raymonde.

— Cette maison, reprit-elle après un long silence respecté par Benoît, elle la tenait de sa grand-mère maternelle, je suppose qu'elle appartient maintenant à sa mère, si elle vit encore, ou alors à des parents éloignés.

Qui peut le savoir ? Le maire peut-être, ou le notaire qui s'est occupé de régler cette affaire. Mais pourquoi donc, mon garçon, me poses-tu cette question ?

— Je voudrais la racheter, maman.

— Mais tu peux venir chez nous aussi souvent que tu le veux !

— Oui, mais j'ai tellement aimé Fauville que je voudrais y posséder un pied-à-terre.

Le maire était toujours celui à qui les gendarmes étaient venus faire part de l'« accident » de Raymonde avant de contacter Pauline. C'était comme ça, à la campagne, quand on avait un bon maire, on le gardait longtemps, de peur de le regretter si on avait envie d'en changer. Il aiguilla Benoît vers le notaire, qui put le mettre en rapport avec l'actuelle propriétaire de la maison, une lointaine cousine ravie de se débarrasser de cet héritage sans grande valeur, qu'elle accepta de vendre « en l'état », c'est-à-dire avec ce qui s'y trouvait, pour un prix minime. Une fois les actes signés, le notaire remit à l'acheteur la clé qu'il conservait dans l'attente de procéder à cette vente, en doutant qu'elle se produisît un jour.

Pauline accompagna son fils quand il revint pour ouvrir « sa » maison. La clé grinça dans la serrure rouillée, les volets que Jean Dominat avait fermés résistèrent un peu avant d'accepter de laisser entrer la lumière. Tout était en place, les meubles, les bibelots, les objets usuels, seulement recouverts de poussière. Raymonde avait laissé derrière elle une maison en ordre. Jean Dominat n'avait emporté que ses effets personnels. Jamais il n'était revenu à Fauville. Avait-il trouvé ailleurs un autre gîte où se poser, persuadé qu'arriver sans autre apport que sa personne pouvait suffire à lui ouvrir une porte et un cœur ?

Pauline entrouvrit les buffets, pénétra dans la chambre, ouvrit l'armoire, effleura d'une caresse les habits, tira le tiroir d'une commode qui contenait des sous-vêtements, quelques bijoux de peu de valeur, des objets de toilette. Elle n'agissait pas par curiosité, mais parce qu'elle avait vu son amie utiliser toutes ces choses, s'en parer, les faire vivre.

Elle reconnut un foulard que Raymonde portait souvent, un carré de soie, avec de grosses fleurs aux couleurs vives sur un fond noir, du clinquant sur du sombre, quelque chose qui lui ressemblait.

— Je l’emporte en souvenir, dit-elle.

Benoît semblait un peu gêné. Il percevait l’émotion de sa mère, et en même temps songeait qu’il allait devoir faire place nette pour aménager la maison et hésitait à aborder le sujet. Pauline le devança.

— Je ne sais pas ce que tu vas faire de tout cela, dit-elle, vendre, donner, détruire... ce que tu décideras sera bien. Mais ne me dis rien, et permets-moi de ne revenir dans cette maison que quand tu l’auras aménagée.

Il la transforma peu, juste de quoi lui donner l’aspect et la fraîcheur d’un pied-à-terre à la campagne – murs crépis de blanc, volets repeints en vert, cheminée rustique pour des flambées de bois, aménagement intérieur sobre –, mais suffisamment pour que le souvenir de Raymonde n’empêche pas Pauline de s’y sentir chez son fils. Longtemps, dans les villages, on avait continué à désigner les maisons vendues par le nom de leurs anciens propriétaires, de même qu’on appelait toujours les femmes par leur nom de jeune fille. Pauline le savait bien, elle qui était restée pour les natifs de Lérrouville « la Pauline Blanpain » tant qu’elle avait vécu chez sa mère. Mais la double coutume tendait à disparaître. D’une part, les femmes changeaient de plus en plus souvent de nom plusieurs fois dans leur vie – Pauline elle-même en était devenue un exemple. D’autre part, cet ancrage dans le passé ne concernait plus les générations nouvelles tournées vers l’avenir. Pour ceux qui voulaient conserver la mémoire d’un village, il restait le cimetière. Mais Raymonde avait disparu sans y laisser sa trace. Ce que regrettait Pauline, qui s’y rendait régulièrement pour fleurir la dalle sous laquelle le père et la mère Massart dormaient côte à côte. L’homme était parti le premier, suivi de peu par la brave femme, qui avait été exaucée pour ses deux derniers vœux : survivre à son « vieux », un qualificatif par lequel elle exprimait elle-même sa tendresse et son respect pour son compagnon de tant d’années, et voir sa Bernadette mariée.

En devenant propriétaire à Fauville, en plus de l’attachement qu’il éprouvait pour le village de son enfance, et qu’il réussissait séjour après

séjour à faire partager à Christine et à Vincent, Benoît avait une idée en tête.

Dans les bureaux d'études de la SNCF où travaillaient des ingénieurs et des techniciens comme lui, un magnifique projet prenait forme et n'allait pas tarder à déboucher sur une réalisation prestigieuse : le train à grande vitesse, le TGV. On savait qu'il faudrait attendre quelques années encore, à la fois pour les machines et les infrastructures nécessaires, mais cette attente était riche de promesses, aussi bien dans le domaine commercial que dans le domaine technique.

Pourtant ce bel enthousiasme pour le train révolutionnaire – que le monde entier envierait à la France, à en croire ses réalisateurs – ne détournait pas ceux qui, comme Benoît, avaient été des admirateurs fervents de la vapeur, et, pour certains des nostalgiques, de leur désir d'en entretenir la mémoire. Au contraire, la perspective du succès du TGV leur imposait d'agir au plus vite, avant que l'oubli ne fasse son œuvre.

En 1971, déjà, s'était ouvert le musée du Chemin de fer de Mulhouse, où étaient exposés du matériel ferroviaire, des locomotives à vapeur – la plus ancienne datant de 1844 –, des wagons, des fourgons et des draisines, des autorails. Préservées des infamies du temps, mises en valeur, les machines étaient admirées, honorées, mais elles restaient silencieuses et inertes. Alors avaient commencé à se créer des associations dont le but était de redonner vie à des trains à vapeur. Une tâche énorme, qui supposait des démarches multiples et des moyens importants. Mais la passion est capable de faire naître suffisamment de patience et d'acharnement, de résister au découragement, jusqu'à déplacer des montagnes s'il le faut !

Benoît avait la volonté de monter une telle association. Ce dont il rêvait, c'était de voir circuler à nouveau un omnibus tiré par une bonne vieille locomotive à vapeur sur la ligne 19, du moins sur un tronçon où figurerait Fauville, pour des balades à la fois touristiques et sentimentales.

C'est pour cela qu'il avait voulu être sur place. Chacune de ses visites, même rapide, chacun de ses séjours lui fournissait l'occasion de faire progresser son entreprise.

Il commença par contacter à Verdun les représentants de la presse locale. L'Est républicain lui ouvrit ses colonnes, tout comme La Dépêche meusienne, où un aimable chroniqueur plein d'humour rédigea un appel aux personnes de tous âges et de tous horizons intéressées par l'aventure, signé de « Dame Vapeur », qui disait ne pas pouvoir se résigner à son triste sort. Ils furent nombreux à répondre à l'appel, d'anciens cheminots, bien sûr, mais aussi des enseignants, des commerçants, des gens de tous métiers, passionnés pour diverses raisons. A défaut d'une expérience personnelle, certains évoquaient celle de parents, d'amis, ou disaient leur regret de n'avoir pas appartenu eux-mêmes à la famille des gens du rail, ou bien ils décidaient de s'engager pour la conservation d'un patrimoine qu'ils jugeaient important. Quelques-uns s'avouaient simplement désœuvrés et trouvaient là une occasion de s'occuper utilement.

Benoît pensait à des hommes qu'il avait connus, espérant les retrouver par le biais de cet appel. Le père Jean, qui lui avait fait visiter la gare de Verdun, mais qui, hélas, devait être bien vieux, si par bonheur il était encore en vie. Paul Veber, qui lui non plus ne se manifesta pas. Monsieur Martial, le chef de district, eut vent de ce qui se préparait par l'intermédiaire d'un ancien cheminot qui lui fit parvenir l'article de La Dépêche ; d'Avignon, où il avait pris sa retraite, il écrivit à Benoît pour le féliciter et l'encourager. Un paragraphe de sa lettre était consacré à Pauline : « Votre mère était une femme remarquable, non seulement par ses mérites et la grande qualité de son travail, mais aussi par sa beauté naturelle, originale, bien plus touchante que celle qui s'obtient par des artifices. Je suis certain que malgré les années passées elle est toujours belle, et j'espère qu'elle a pu mettre fin à sa solitude. » Il concluait en disant qu'il avait eu pour elle autant d'amitié que de considération. Cette envolée un peu lyrique avait tout l'air, pensa Benoît, de masquer des regrets, ou des souvenirs.

Sylvain, tonton Sylvain, ce fut une surprise, proposa son concours. Depuis que Pauline s'était remariée et que ses neveux s'étaient engagés dans leur propre vie, les contacts s'étaient faits rares, limités pour Juliette et Benoît à quelques visites de convenance, pour Pauline à une rencontre à l'occasion des obsèques de monsieur Ferraut père, puis de son épouse. Professeur de lettres retraité, Sylvain, qui ne s'était jamais marié, vivait

toujours dans son petit appartement de Verdun entre ses livres et quelques chats tranquilles. Lui aussi, dans le contact qu'il eut avec Benoît, évoqua Pauline, en des termes où, sous les éloges pour celle qui avait été sa belle-sœur, se devinaient comme chez monsieur Martial des sentiments plus personnels.

A travers ces pensées, ces témoignages, Benoît prenait conscience du fait que sa mère avait trop longtemps été une femme sans homme, alors qu'elle était jeune encore, et belle. Lui, avec son égoïsme de petit garçon heureux malgré sa situation familiale particulière, il aimait bien les voir, les écouter, ces hommes qui rendaient visite à sa mère, monsieur Martial, tonton Sylvain, Paul. Il ne pensait qu'à lui. Mais eux ? Mais elle ? S'il y avait eu des tentations, peut-être même des faiblesses, elles lui paraissaient bien humaines et tout à fait excusables.

Cela le ramenait au lointain souvenir de la fugue de Juliette, qu'il avait accusée de n'aimer personne. Avec le recul du temps et la connaissance des choses de la vie, il comprenait qu'il s'était sans doute passé entre sa mère et Paul quelque chose qui avait blessé sa sœur, et qu'il avait eu, lui, la chance d'ignorer.

Une salle fut louée pour les réunions de l'association. La première consista en une rencontre entre les futurs membres, ils étaient près de trente, qui se mirent à la recherche d'une appellation. « Dame Vapeur » ? La signature du journaliste inspiré avait été efficace pour recruter ; il s'agissait maintenant d'agir, de foncer : on lui préféra quelque chose de plus énergique. « A toute vapeur », ATV !

Un véritable parcours du combattant commençait, avec ses difficultés, ses embûches, ses reculades et ses élans nouveaux. Il allait se poursuivre pendant des mois, des années, presque trois, tant les obstacles étaient de taille. Des réunions, multiples, des discussions, des différends parfois. Des coups de téléphone, des courriers par dizaines, par centaines. Le secrétaire, c'était tonton Sylvain, le spécialiste de l'écriture ; le président, puisque les statuts exigeaient ce titre, c'était Benoît. De modeste pied-à-

terre, sa maison de Fauville était devenue un véritable poste de campagne, d'où il lançait les initiatives.

Il fallut trouver l'argent, qui est, dit-on, le nerf de la guerre, mais aussi de tout combat pacifique. Aux subventions obtenues des diverses collectivités locales et départementales s'ajoutèrent des dons, le tout confié à la vigilance d'un trésorier.

Puis vint le temps d'acquérir du matériel, une locomotive, un tender, quelques wagons rachetés à la SNCF, qui les achemina vers le dépôt de la gare de Verdun fermé depuis si longtemps et mis à la disposition d'ATV. Alors débuta le travail de remise en état, avec un cahier des charges précis, car la SNCF ne donnerait l'autorisation de mise en circulation qu'après une vérification minutieuse, et dans un respect absolu des règles de sécurité.

« Les réunions, les paperasses, je sais qu'on ne peut rien entreprendre sans cela, mais moi ça ne me va guère, avait dit Aubin à Benoît. Travailler sur les machines, là oui, si je peux vous être utile, je veux bien. »

L'ancien dépôt poussiéreux et silencieux reprit vie pour des journées entières de travail, souvent des dimanches. Aux ordres des initiés, aux questions des néophytes, aux éclats de voix et de rire se mêlait le bruit des outils qui retrouvaient un usage perdu. Outils récupérés ou rachetés à des collectionneurs, voire à des brocanteurs. La locomotive, une 130B, était l'objet des soins les plus attentifs. Carrosserie décapée et repeinte en noir, foyer ramoné, boîte à fumée parfaitement récurée, bielles et coussinets graissés et regraissés...

Dans le même temps, des équipes préparaient le tronçon de voie concédé lui aussi par la SNCF, une cinquantaine de kilomètres au départ de Verdun, vers le nord, jusqu'à Stenay, où des installations permettraient d'effectuer la manœuvre pour le trajet de retour. Il s'agissait à la fois de vérifier l'état des traverses et des rails, de remédier aux dégâts du temps et de dégager les abords quand la végétation s'en était emparée. Si quelques-uns de ceux qui maniaient à cette occasion le marteau, la pelle, la faux et la brouette, mettant à rude épreuve leurs bras et leurs reins, y avaient été contraints et forcés, ils auraient certainement trouvé la pilule

amère. Mais l'enthousiasme partagé comme les pauses et les pique-niques improvisés empêchaient de penser aux courbatures du lendemain.

Vint le jour où le matériel fut prêt. Où la machine put quitter le dépôt pour être présentée dans une petite cérémonie. Benoît avait proposé d'en confier l'allumage et la conduite à Aubin, proposition acceptée à l'unanimité par les membres d'ATV.

« Parce que je suis le plus vieux ? » avait demandé l'intéressé en souriant.

Tôt le matin, Aubin arriva donc, seul : pour un si court trajet, il suffirait à la manœuvre. Il alimenta la machine en eau, le foyer en charbon, pas plus qu'il n'en fallait. Puis il alluma le « perco », démarra le feu, attisé à petits coups de croc, des gestes qu'il avait tant de fois vu faire et effectués lui-même qu'ils lui revenaient comme si ça datait de la veille.

La locomotive retrouvait le souffle, la vie, et semblait impatiente d'apparaître au grand jour, et de se voir confier les trois wagons eux aussi parfaitement restaurés, des marchepieds aux banquettes.

Les membres de l'association arrivèrent à leur tour, rejoints par le jeune chef de gare de Verdun, qui n'avait pas connu l'époque de la vapeur, ainsi que par le personnel disponible, plus quelques personnalités invitées en remerciement pour leur aide.

Quand la porte du dépôt s'ouvrit, tous ceux qui attendaient se turent. L'instant était solennel. Benoît prit la parole pour rappeler les étapes de l'aventure qui parvenait à son terme. Doucement, la machine s'avança. Quand elle se trouva au jour, elle salua l'assistance d'un coup de sifflet et se dirigea, sous les applaudissements, vers la voie qui lui avait été allouée et dont elle s'élancerait bientôt pour le voyage inaugural.

Mais Pauline ? Elle n'était donc pas présente ?

Non. Elle était chez elle, elle se reposait. L'avant-veille, Aubin était allé la chercher à l'hôpital où elle avait séjourné une semaine.

Depuis des mois elle ressentait une fatigue qui la prenait dès le matin. S'occuper de sa maison, de ses fleurs, recevoir sa famille lui demandait des efforts. Le souffle lui manquait. Quand elle se regardait dans un miroir, elle se voyait pâle, les traits tirés. Je vieillis, se disait-elle. Quoi de plus normal que de vieillir, en effet, quand on a dépassé la soixantaine ? Mais quand on prend de l'âge avec un homme qu'on aime, dans une maison qu'on aime, on n'interroge pas son miroir de cette façon-là. Il y avait autre chose. Elle n'avait jamais été du genre à s'écouter, et pas une fois son corps ne l'avait trahie.

Alors elle avait pensé : la dépression. On en parlait beaucoup, jusqu'à dire que cela devenait la maladie à la mode, de bon ton même dans certains milieux. Mais déprimer, c'était, paraît-il, n'avoir plus envie de rien. Elle avait envie de tout, comme avant, mais elle ne pouvait plus.

Aubin l'observait, remarquait ses silences, ses pauses dans les moindres besognes, les sourires forcés qui trahissaient ses efforts. Un jour il la surprit dans l'escalier qui menait à l'étage, assise à mi-hauteur, son panier de linge à ses côtés.

« Mais que fais-tu là, ma Pauline ?

— Je suis si fatiguée... » avoua-t-elle.

Il la releva doucement, la soutint jusqu'à leur chambre, où elle s'allongea sur le lit, puis redescendit chercher le panier qui pourtant ne pesait pas bien lourd.

C'était le cœur, leur apprit le médecin aussitôt consulté, qui les dirigea vers un cardiologue. Le rythme cardiaque un peu lent, sans doute depuis longtemps, et sans dommage, mais devenu à force trop lent, beaucoup trop. A cause de quoi ? D'avoir follement aimé ? d'avoir été brisé ? d'avoir recommencé à aimer ? se demanda Pauline. Non, à cause de rien, de la nature seulement.

On lui posa un petit appareil miracle, que les médecins appelaient un pacemaker, un mot qui aurait plu à Raymonde quand elle rêvait de l'Amérique, mais pour faire plus simple, surtout à la campagne, on disait une « pile ».

Pauline aurait bien voulu accompagner Benoît et Aubin quand ils étaient partis, ensemble, pour la petite cérémonie, prétendant que ses

forces retrouvées le lui permettaient. Mais tous les deux, invoquant la prudence, l'en avaient dissuadée, et pour ne pas les contrarier elle avait sagement suivi leur conseil.

S'il n'y avait pas eu cette raison aussi sérieuse qu'involontaire de refuser de l'emmener, son mari et son fils auraient été forcés d'en inventer une, quitte à ruser, voire à mentir. Elle n'avait tout simplement pas le droit d'être là. Car, ensemble, ils avaient combiné de faire coïncider la date du voyage inaugural avec celle de son anniversaire, qui tombait par chance un dimanche, et de lui faire, en guise de cadeau, la surprise d'arriver tous chez elle, enfants, petits-enfants, frère et belle-sœur, neveux, beau-frère, par l'omnibus ressuscité ! Une entreprise qui supposait à la fois une grande discrétion et bien des connivences, des arrangements, des déplacements, mais qui n'était rien au regard de celle qu'ils avaient réalisée.

Quand ils rentrèrent, elle fut toute contente de les voir satisfaits. Leur aventure, qu'elle avait suivie, lui avait semblé un peu folle ; au vrai, elle avait douté de sa réussite. Mais voilà qu'enfin ils touchaient au but, et elle était bien impatiente, à son tour, de voir l'objet de leur passion. Quand ? Mais quand ? Elle les harcela.

— La date n'est pas encore fixée, mentit Benoît, on n'a pas tous les papiers, mais ça ne devrait plus tarder.

Au cours de la semaine qui précéda l'événement, fixé au troisième dimanche de mai, Aubin fit en sorte que Pauline ne se doutât de rien. Le mieux, pensa-t-il, était de l'éloigner de Fauville, pour la simple raison que les journaux allaient annoncer le voyage inaugural, provoquant sans aucun doute un grand intérêt de la population.

— Si on partait quelques jours, proposa-t-il, pour fêter ta santé retrouvée ? Ma Pauline, voilà plus de vingt ans que nous vivons ensemble, et nous n'avons encore pas fait notre voyage de noces.

C'était vrai : ils n'avaient jamais voyagé tous les deux que pour rendre visite aux membres de leurs familles.

— Mais tu n’y penses pas, Aubin, dimanche prochain c’est mon anniversaire, si les enfants viennent ?

— Tu sais qu’ils préviennent toujours assez longtemps à l’avance. S’ils n’ont rien précisé, pour dimanche, c’est qu’ils ont d’autres projets.

Aubin réussit à la convaincre et ils partirent vers l’Alsace, à la découverte du vignoble, des villages typiques, du Haut-Kœnigsbourg et des cigognes. Voyage sans prétention, avec arrêts dans des hôtels et des restaurants sans étoile, choisis par Pauline, plus soucieuse de s’y sentir à l’aise que de limiter la dépense.

Au retour, elle voulut faire un arrêt au Struthof, dans les Vosges. Aubin tenta de l’en dissuader, elle insista.

Ce fut une visite poignante, effectuée dans le silence imposé par l’atmosphère du lieu, renforcée par l’environnement de forêts d’un vert sombre. Une visite écourtée à la demande de celle qui l’avait pourtant souhaitée. Elle n’eut que le temps de se précipiter dans la voiture avant d’éclater en sanglots. Aubin la laissa pleurer, jusqu’à ce qu’enfin elle parût apaisée.

— Mais pourquoi ? dit-il en lui prenant la main.

— Pour Raymonde. Elle n’a pas vraiment su ce que son mari avait subi, puisqu’il ne parlait plus, et même s’il avait pu parler il ne lui aurait pas tout dit. Il ne lui est revenu que pour lui laisser une dernière image douloureuse qui a dû effacer toutes les autres et la poursuivre sans relâche. Pourtant elle a eu le courage d’essayer de reconstruire sa vie, puis d’y renoncer. Moi aussi j’ai perdu mon premier amour, mais j’en ai gardé une belle image, une image de bonheur. Puis j’ai eu la chance, sans l’avoir cherché, de savoir qu’on peut aimer deux fois, autrement, mais aussi fort. Oui, cette visite m’a fait mal, mais je l’ai voulue, en souvenir de mon amie qui a souffert tellement plus que moi.

— Ils n’ont pas écrit, dit Pauline en constatant que la boîte à lettres était vide à leur retour, le samedi en fin d’après-midi.

Durant le trajet, elle était restée le plus souvent silencieuse, comme songeuse, et Aubin avait compris qu'elle était encore sous le choc de l'épreuve qu'elle s'était imposée. Le souvenir de Robert n'en était sans doute pas exclu, mais il ne lui en avait pas voulu. Il connaissait, acceptait et respectait son passé. Elle attendait peut-être un peu de réconfort dans l'espoir de ces lettres qui n'étaient pas au rendez-vous.

— Ils téléphoneront demain, tu sais qu'ils n'oublient jamais la date de ton anniversaire.

Le dimanche matin, elle semblait plus sereine.

— J'ai envie de finir cette semaine de promenade en beauté, lui dit Aubin, tu reprendras ton tablier demain. Aujourd'hui, qu'importe la dépense, c'est jour de fête, je t'emmène au Coq Hardi ! Va te faire belle, ma Pauline, pour que les rupins qui fréquentent le meilleur restaurant de Verdun te regardent et m'envient.

— Au Coq Hardi ! Mais...

— Non, ne dis rien, sauf que je suis un vieux fou, si tu veux, mais fou d'amour pour toi.

— Et si...

— ... les enfants téléphonent, ils rappelleront plus tard, ce soir ! Allez va, va, Pauline !

Vaincue et consentante, elle prit l'escalier, monta dans la chambre, ouvrit son armoire.

Aubin sortit, pour calmer son impatience il fit et refit le tour de la maison, ralentissant le pas sur le quai depuis si longtemps déserté pour regarder dans la direction de Verdun, d'où allait venir la surprise.

Jamais la gare de Verdun n'avait connu une effervescence semblable à celle qui y régnait ce dimanche matin-là !

Rien à voir avec tous les mouvements en rapport avec les deux guerres, le départ dans un enthousiasme fou des futurs poilus de 1914, celui des mobilisés de 1939, angoissés, le retour des prisonniers, des rescapés, des éclopés...

Rien à voir avec les démonstrations éthylo-patriotiques des soirs de conseil de révision, où les « bons pour le service » se permettaient toutes les audaces avec le personnel et les voyageurs, et plus encore les voyageuses, les wagons pris d'assaut, les filles embrassées de force, les chansons beuglées à tue-tête...

Rien à voir avec les arrivées de matériel américain dont l'importance avait soudain renforcé celle de la petite gare provinciale.

Rien à voir avec les grandes sorties des lycéens, avec les départs en pèlerinage, avec aucun autre voyage d'aucune sorte !

Il avait été décidé que les premiers à emprunter l'omnibus de la ligne 19, version tourisme, seraient les membres de l'association ATV et leur famille. Ils testeraient ainsi la fiabilité du convoi. Ce risque pris – ils étaient tous persuadés qu'il n'y en avait aucun – compenserait en quelque sorte le privilège qu'ils s'attribuaient, à juste titre, pour leur initiative et leurs efforts. Un voyage plus conventionnel, avec des invités de marque et les premiers passagers payants, pourrait suivre, mais pour le moment on était entre amis, entre compagnons de la même aventure. L'heure était donc à la joie et à la convivialité.

Ça riait beaucoup sur le quai au bord duquel s'alignaient la 130B et ses trois wagons. Une obligation, une seule, avait été suggérée et adoptée :

tous ceux qui prendraient place dans l'omnibus devraient être habillés comme les voyageurs qui l'avaient emprunté quand il fonctionnait pour de bon, tous les jours. Pour ne pas trop compliquer les choses, aucune époque précise n'avait été imposée. En gros, cela allait du début au milieu du siècle. C'était donc un bel échantillon d'hommes, de femmes et d'enfants représentant un demi-siècle qui se trouvait rassemblé là, et ils se découvraient avec de grands éclats de rire. Ils avaient sollicité les parents, les grands-parents et les voisins, fouillé les armoires et les vieilles malles dans les greniers, feuilleté les albums de famille. La dextérité des couturières et des coiffeuses d'un jour avait fait le reste.

Jupes longues ou courtes, taffetas ou satinette, robes élégantes ou blouses et tabliers, pantalons tuyaux rayés ou vastes culottes de velours, petits sacs à main à fermoir doré ou cabas de toile cirée, chapeaux de paille ou casquettes de gros drap, petits bibis à voilette ou larges capelines à rubans, cheveux crantés au fer ou relevés en « bouffants », sabots ou bottines à boutons, cannes ou parapluies... c'étaient la ville et la campagne, à la mode des décennies passées, qui se retrouvaient mêlées.

Quelques « personnalités » s'efforçaient de tenir leur rang supposé au milieu de cette foule hétéroclite. Un inévitable curé, la soutane boutonnée de haut en bas, la barrette sur la tête et le bréviaire calé sous le bras. Un notaire, ou peut-être un homme d'affaires, un brasseur d'argent en tout cas, en costume sombre, la chaîne de montre en arc de cercle d'un bouton au gousset du gilet, serrait contre lui une précieuse mallette de cuir. Un professeur, genre Louis Jovet dans *Topaze*, arpentait le quai, un livre à la main, tantôt absorbé dans de profondes réflexions, tantôt regardant autour de lui par-dessus ses petites lunettes rondes cerclées de métal. Et aussi, bien sûr, quelques cheminots en tenue de travail. Les enfants étaient en costume à col marin, en culottes courtes et galoches, en tablier d'écolier ou jupe plissée, les filles avaient des anglaises ou des flots de rubans dans les cheveux, des poupées de chiffon dans les bras. De quoi se tordre de rire s'ils n'avaient pas été captivés par la locomotive, qui chuintait doucement et laissait échapper de petits jets de vapeur. Ils échangeaient leurs impressions.

— Elle est toute noire, mais elle est belle !

— On dirait qu'elle est vivante...

— C'est drôle, on voit tout !

Les roues, les bielles, les tuyaux, les manettes, c'est vrai, ils voyaient tout, et même le chauffeur et le mécanicien sur la plate-forme, qui invitèrent les plus audacieux et ceux qui ne craignaient pas de se salir à venir voir le foyer, dont l'énorme gueule ouverte provoqua quelques cris de frayeur.

Encore un peu et ils auraient dit, les enfants, que cette machine-là était mieux que les grosses locomotives modernes toutes carénées, et pourquoi pas que celle du TGV, des cachottières qui ne dévoilaient presque rien de leurs organes ! Ils le prendraient sûrement tous un jour, le prestigieux TGV, qui avait eu droit, pour son inauguration, aux honneurs de la presse et de la télévision, à la présence du président de la République à son bord et même aux commandes. Mais, pour le moment, ils n'attendaient qu'une chose, partir dans ces drôles de wagons derrière cette drôle de machine !

Le mécanicien et le chauffeur, en bleu de toile, petit foulard autour du cou, casquette à l'envers et lunettes « olives » encore relevées, procédaient aux dernières vérifications en vue du départ imminent. Tout était en règle, aussi bien sur le plan matériel que sur le plan administratif.

Tous les voyageurs, hommes, femmes, enfants, tenaient à la main quelques fleurs cueillies dans les jardins ou achetées chez des fleuristes. Les proches de Pauline, venus jusqu'à Verdun en voiture à l'exception de Sylvain, étaient rassemblés autour de volumineux sacs et de paquets dont ils faisaient l'inventaire et qui contenaient de quoi improviser, à l'arrivée à Fauville, un très inattendu repas d'anniversaire.

Aubin rentra et se mit à faire les cent pas dans la cuisine. Pauline, lui sembla-t-il, était bien longue à se préparer. Et si le train arrivait un peu plus tôt que prévu ? Pourtant elle n'était pas du genre à s'attarder à sa toilette, elle qui misait toujours sur la simplicité et n'usait que modérément des artifices. Ce qu'il aimait par-dessus tout en elle, et qui l'avait séduit dès leur première rencontre, c'était ce mélange de force et

de fragilité, de féminité profonde pétrie par la vie et d'aspects juvéniles qui la rendaient émouvante. Ses mains déformées par les travaux qui leur avaient été imposés, les barrières, la manivelle du puits, les seaux d'eau, de charbon, les lessives, le jardinage. Ses épreuves, les chagrins inscrits sur son visage. Mais la grâce de sa silhouette, toujours mince, la lumière de ses yeux, tout juste un peu voilée, et l'éternelle jeunesse de ses cheveux bouclés, même devenus blancs.

— Enfin te voilà ! dit-il quand elle apparut au bas de l'escalier.

Vêtue d'un ensemble beige sur un chemisier rouille, à peine maquillée, parée de quelques bijoux discrets, elle était ravissante, et elle lui souriait.

— Nous ne sommes pas en retard, dit-elle, surtout pour aller déjeuner en ville.

Mais c'était lui, maintenant, qui paraissait soudain nerveux, tournait en rond, faisait semblant de chercher les clés de la voiture, qu'il avait mises dans la poche de sa veste, regardait la pendule. L'omnibus avait dû quitter la gare de Verdun à onze heures ; à la vitesse imposée de trente kilomètres à l'heure, il ne devait plus être loin.

— Eh bien quoi, dit Pauline, on dirait que tu n'as plus envie de sortir ! Veux-tu que nous restions ici, et que nous déjeunions simplement tous les deux ?

— Pas du tout. C'est toi qui me troubles, tu es trop jolie.

Dès qu'ils furent hors de la maison, Pauline eut l'impression, puis la certitude, qu'il se passait quelque chose de bizarre. Il y avait des gens rassemblés tout près, de part et d'autre de l'ancien passage à niveau, et plus loin, le long de la voie. Des gens de Fauville et de Valmontier, qu'elle reconnut, une vingtaine de personnes au moins. Quelques-uns lui firent même des signes.

— Mais... que font-ils donc tous ici, à cette heure ? Et toi, Aubin, où vas-tu, au lieu de sortir la voiture du garage ?

Il se dirigeait vers le quai, elle le suivit. Un coup de sifflet retentit alors. C'était un signe, convenu d'avance, pour prévenir Aubin, qui savait aussi qu'un bref arrêt venait de permettre à un chauffeur et à un

mécanicien de rechange de prendre les commandes, juste pour l'entrée en gare de Fauville.

Il y eut un second coup de sifflet, puis le bruit distinct d'un train sur les rails. Pas d'erreur possible, ce bruit, elle l'avait tant de fois entendu !

— Mais... dit-elle, c'est le train ? C'est l'omnibus ? Le vôtre ? Mais pourquoi aujourd'hui ? Pourquoi sans toi, Aubin, sans Benoît, sans tous ceux qui... ?

Elle eut le souffle coupé quand la locomotive apparut, la boîte à fumée disparaissant entièrement sous un panneau rond entouré de fleurs où figuraient les trois lettres : ATV. Le convoi ralentit, s'immobilisa juste devant la gare. Aubin avait pris la main de Pauline, qui se demandait pourquoi on ne lui avait rien dit, surtout pourquoi ses hommes avaient été mis à l'écart de cette opération qui leur tenait tant à cœur. Quel était donc ce mystère ?

Une portière s'ouvrit, un chef de train tout à fait semblable à ceux qu'elle avait connus sauta sur le quai.

— Fauville ! Fauville ! Deux minutes d'arrêt !

Alors de toutes les portières jaillit une pluie de fleurs, lancées par des hommes, des femmes, des enfants, qui criaient ensemble :

— Bon anniversaire, Pauline !

Elle ne comprenait plus rien, elle regardait ces gens, qu'elle ne connaissait pas, lui adresser des signes d'amitié, brandir des chapeaux, des casquettes, elle aperçut même un curé, qui riait comme les autres. Les fleurs tombaient autour d'elle.

Elle n'était pas au bout de ses surprises. Les deux minutes étaient passées, mais le chef de train ne pensait pas à refermer les portières. Au contraire il aidait à descendre des femmes, suivies par des hommes qui portaient précautionneusement des bagages. Jamais elle n'avait vu tant de monde débarquer à Fauville, du temps où elle était chef de halte !

Elle reconnut Vincent, le premier, puis Maxime, ses deux petits-fils, des jeunes hommes, et le temps d'un éclair elle se revit jeune fille, dans les bals de village. Maxime, les cheveux gominés, était en costume prince-de-galles, à veste très cintrée, avec pochette et chaussures vernies.

Vincent, en pantalon de golf, veste à martingale et casquette à carreaux. Dans leurs yeux, dans leur sourire, dans le plaisir qu'ils prenaient à la surprendre, il y avait quelque chose de Robert au même âge.

Elle comprit alors ce qui s'était tramé dans son dos et quel merveilleux cadeau d'anniversaire lui était offert.

Reconnaître les autres membres de sa famille lui fut plus facile. Juliette, sa belle Juliette, très élégante dans un tailleur noir à la longue jupe étroite, le visage plus qu'à demi caché sous un chapeau à voilette. Daniel, son gendre, qui s'était fait un petit bedon replet, car le notaire, ou l'homme d'affaires, c'était lui. Cécile, sa petite-fille, qu'elle voyait habituellement en jeans et en tee-shirt, ressemblait à la Brigitte Bardot des années cinquante, cheveux en choucroute et jupe de vichy. Monique, qui évoquait étrangement Justine, même chignon, même blouse à carreaux, même tablier, jusqu'à la petite cape de laine noire jetée sur les épaules. Elle tenait par la main ses petits-enfants, une gamine avec des nattes, un tablier d'écolière et des chaussettes tenues par des élastiques, un garçon en culottes courtes.

Louis et moi quand nous étions enfants, pensa Pauline.

Louis ! Mais où était donc Louis ? Et Benoît ? Ils attendaient leur tour d'être vus et reconnus sur la plate-forme de la locomotive qui patientait. Tonton Louis enfin mécanicien et Benoît chauffeur, ou l'inverse, peu importe, les deux amoureux des trains, le fils et le petit-fils de l'accrocheur Henri Blanpain. Pauline s'approcha, tendit les mains vers eux. Ils descendirent et elle les étreignit longuement.

Le mécanicien et le chauffeur, les vrais, reprirent leur poste, le chef de train referma les portières et l'omnibus s'ébranla doucement, emportant les voyageurs qui avaient joué le jeu de cette belle réunion de famille concertée et retrouveraient ce soir ceux qui faisaient escale à Fauville. Les curieux qui s'étaient rassemblés tout près le regardèrent passer, puis ils continuèrent à applaudir en se tournant vers l'ancienne gare, pour remercier ceux qui leur offraient un tel spectacle.

Un homme était resté un peu à l'écart, sur le quai. Toute à sa joie et à son émotion, sollicitée, félicitée de toutes parts, Pauline ne l'avait pas encore remarqué. Quand autour d'elle l'empressement se fit moins dense, quand à l'initiative d'Aubin, qui avait ouvert la grande salle, il fut question de préparer la table, elle se dirigea vers lui. Dans ce costume étriqué, avec ces petites lunettes, et surtout ces cheveux lissés en arrière et noircis, il était difficilement reconnaissable.

— Sylvain, dit-elle quand elle fut hors de doute, vous êtes venu, vous aussi ! Benoît m'a dit combien vous l'avez aidé et soutenu.

Profitant de son déguisement et de la solennité un peu guindée qu'il supposait, il lui prit la main, la porta à ses lèvres.

— Benoît, oui, je suis venu pour lui. Mais aussi et surtout pour vous, Pauline. Pour vous dire que je vous félicite, que je vous respecte, que je vous admire, que je me réjouis de vous savoir heureuse, et que c'est, maintenant, ma façon de vous aimer, en tout bien tout honneur.

La table fut bientôt dressée dans la grande salle, et couverte de tout ce que contenaient les bagages des voyageurs. Des terrines, des viandes froides, des pains de campagne, des fromages, des pâtisseries, des fruits, des vins... et les bouquets faits par les enfants avec les fleurs ramassées sur le quai.

Aubin avait un peu redouté un excès d'émotion pour Pauline, mais elle se laissa rapidement gagner par la joie des convives, heureux de se retrouver tous ensemble, encouragés par leurs costumes à quelques pitreries.

Au milieu de l'après-midi, le sifflet de la locomotive annonça le retour du convoi. Les voyageurs avaient eu la chance d'aller jusqu'au bout du tronçon de voie dégagé, salués à chaque ancienne gare, chaque ancienne halte, par des curieux enthousiastes. Mais, si ceux qui les rejoignaient n'avaient connu qu'une partie du voyage, leurs visages montraient qu'ils n'avaient pas perdu au change.

Pauline les regarda monter dans les wagons et se retourner pour un dernier au revoir. Ses enfants, ses petits-enfants, son cher Louis et sa famille, et ce vieux professeur dont l'aveu tardif, maintenant sans conséquence ni pour lui ni pour elle, l'avait touchée.

Aubin s'approcha d'elle, l'enlaça tendrement.

Elle avait dans la main une enveloppe que Louis lui avait glissée au moment de la quitter en lui disant : « De la part de maman. »

Elle l'ouvrit et y trouva une petite photo sur laquelle elle figurait en tablier et les cheveux serrés dans un foulard, ses deux enfants blottis contre elle. Ils posaient devant la porte de la maison et le photographe, Louis, avait fait en sorte de prendre aussi la plaque émaillée où figurait le nom de Fauville.

Elle retourna la photo. Au dos, Justine, dont elle reconnut l'écriture, avait tracé : « Le choix douloureux de Pauline. » Mais le mot « douloureux » avait été rayé, et remplacé, longtemps après à en juger par la couleur de l'encre, par « heureux ».

Pauline sourit.

— Le Coq Hardi, dit-elle en se tournant vers Aubin, ce sera pour dimanche prochain !

Je remercie monsieur Véron, ancien chef de gare, et monsieur Jeantils, gendre et mari de gardes-barrières, qui ont accepté d'évoquer pour moi leurs souvenirs.

Je tiens également à saluer l'équipe de bénévoles grâce à laquelle, sur un tronçon de la ligne 19, des vélos-rails permettent de très agréables promenades.

Bantheville, décembre 2006

OceanofPDF.com